UNIVERSITÉ DE BESANÇON - FACULTÉ DES LETTRES

Le thème de la mer dans l'oeuvre de Chateaubriand

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
(MENTION : LETTRES)

PRÉSENTÉE PAR

Mme ROSA VALLESE née ERCOLANO

MILANO - GENOVA - ROMA - NAPOLI
SOCIETÀ ANONIMA EDITRICE DANTE ALIGHIERI
(Albrighi, Segati & C.)

MCMXXXIV

Le thème de la mer dans l'oeuvre de Chateaubriand

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41546501_0052

UNIVERSITÉ DE BESANÇON - FACULTÉ DES LETTRES

Le thème de la mer dans l'oeuvre de Chateaubriand

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
(MENTION : LETTRES)

PRÉSENTÉE PAR

Madame ROSA VALLESE née ERCOLANO

MILANO - GENOVA - ROMA - NAPOLI
SOCIETÀ ANONIMA EDITRICE DANTE ALIGHIERI
(Albrighi, Segati & C.)

MCMXXXIV

*3350/

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

Tipi "TIPOMECCANICA,, - Napoli

La mer dans sa jeunesse bretonne

Chateaubriand ! Ce nom mélodieux évoque toute une série d'images lumineuses, de visions troublantes, de tableaux splendides où la mer s'insinue presque toujours. Cette mer est la toile de fond sur laquelle se déroule sa vie de même qu'elle est l'âme du paysage de sa rêverie. Calme ou bouleversée, tranquille ou furieuse, toute luminuese sous un couchant de flamme ou étincelante sous un clair de lune mélancolique, toujours nous la retrouvons, sous mille aspects divers, dans toute son oeuvre magique. Il en a rempli ses yeux, ses oreilles et son coeur : sur la grève de Saint-Malo où il avait polissonné dans une enfance très peu surveillée; à Brest, en attendant en vain son brevet d'aspirant; à Dieppe, où il amenait ses soldats faire la manœuvre; dans ses voyages surtout où il a moissonné impressions et tableaux exotiques, et où sa palette s'est enrichie des plus éclatantes couleurs. Cette mer est son drame splendide, *à cent actes divers*. Toute la symphonie des vagues se fait entendre dans sa prose : ses clairs de lune sur mer sont doux et prenants comme la musique de Chopin, et toute l'orchestration savante et artistique de Beethoven passe dans la terrible tempête qui le jette sur les côtes de Guernesey, lors de son retour d'Amérique,

et dans l'autre tempête, plus terrible encore, qu'il endure à son retour de Terre-Sainte. Il avait trop contemplé l'Océan sur la côte armoricaine, son oeil et son oreille s'étaient trop remplis des beautés et des sonorités des vagues, pour ne pas aimer fidèlement toute sa vie cette mer qui avait été la nourrice de son enfance, l'amie de ses jeux enfantins et qui, plus tard, devait être la compagne funèbre de son tombeau. Comme il l'a aimée ! Elle lui a donné le goût du risque, peut-être aussi celui de l'indépendance et de la fierté : de cette fierté ombrageuse qu'il garda toujours. Certes, il doit à la noble et longue lignée de ses ancêtres l'orgueil et un vif sentiment de l'honneur qu'il traîna toute sa vie, mais sans doute, l'âme malouine entre aussi dans son désir passionné de rechercher la gloire par delà les mers ; plus certainement aussi il doit à cette côte amoricaine, brumeuse et triste, ce repliement intérieur, cet incurable ennui, ce fanatisme pour les choses exotiques et ce besoin incessant de sensations intenses dans un décor peu ordinaire. Dans son amour pour la mer il a donc subi les influences mêlées de la race et de la terre : milieu naturel et milieu ethnique.

Son père était un aristocrate qui aurait appelé Dieu *le Gentilhomme de là haut*. A quinze ans, pour ne pas être un fardeau pour sa mère, malade et veuve, il s'embarqua comme volontaire sur une goélette armée, qui faisait partie de la flotte envoyée au secours de Stanislas, assiégé dans Dantzick par les Russes. Il fut blessé deux fois ; il revint en France et se rembarqua. Il passa aux Iles ; il s'enrichit dans les colo-

nies, et jeta ainsi les bases de la nouvelle fortune de la famille Chateaubriand.

Le premier tableau qui décora la naissance de notre René ce fut la mer. De la chambre où il naquit, le dernier de dix enfants, la mer s'étendait à perte de vue, en se brisant sur des écueils. Voici ce qu'il raconte dans ses *Mémoires d'O-T.* (éd. Penaud Frères) :

« J'étais presque mort quand je vins au jour. Le mugissement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris : on m'a souvent conté ces détails ; leur tristesse ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Il n'y pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le frère infortuné qui me donna un nom que j'ai presque toujours traîné dans le malheur. » (*pag.* 40 *Mémoires*).

Cette même symphonie des vagues agitées qui accompagna sa naissance, se fera entendre autour de son cercueil, quatre-vingts ans plus tard. Il y a quelque chose de mystique dans tout cela. De la petite chambre où il est né, et qui garde encore, dit-on, son ameublement d'alors, on voit la mer. Les flots de la grève natale se balancent toujours entre son berceau et son tombeau, et sont le symbole de sa vie orageuse. D'un seul coup d'œil on embrasse, ainsi, de cette chambre où « sa mère lui infligea la vie », les termes extrêmes d'une vie aventureuse.

Les premières années de son enfance, depuis l'âge de trois ans, se passèrent à Saint-Malo. Saint-Malo n'est qu'un rocher, un rocher retenu à la terre ferme par une chaussée appelée poétiquement le Sillon :

« Le Sillon est assailli d'un côté par la pleine mer, de l'autre est lavé par le flux qui tourne pour entrer dans le port. Une tempête le détruisit presque entièrement en 1730. Pendant les heures de reflux, le port reste à sec, et à la bordure est et nord de la mer, se découvre une grève du plus beau sable. » (*pag.* 49 *Mémoires*).

Quels beaux jeux et quelle enfance heureuse sur ce sable si blond ! C'est là qu'il a été élevé, compagnon des flots et des vents !

« Un des premiers plaisirs que j'ai goûtés c'était de lutter contre les orages, de me jouer avec les vagues qui se retiraient devant moi, ou couraient après moi sur la rive. Un autre divertissement était de construire avec l'arène de la plage, des monuments que mes camarades appelaient des *fours*. Depuis cette époque, j'ai souvent vu bâtir pour l'éternité des châteaux plus vite écroulés que mes palais de sable. » (*pag.* 68 I. *Mémoires*).

Son avenir avait été arrêté dès sa naissance : il serait marin. C'était son père, ce gentilhomme rude et despotique, qui avait décidé que le « petit chevalier » entrerait dans la marine royale ; en attendant, il livrait son fils à une enfance oisive, sur la grève de Saint-Malo. Même sa mère le négligeait ; elle avait concentré toute son affection sur son fils aîné et elle aussi laissa le petit François polissonner à son aise sur la plage.

Cui non risere parentes... « Celui à qui ses parents n'ont pas souri, ne fut jamais admis à la table d'un dieu ni au lit d'une déesse ». Mais cela n'est pas vrai pour notre auteur. Nul n'a eu une vie plus brillante, bien que troublée, nul n'a été plus que lui aimé des femmes et chéri de ses amis.

Le caractère de son père, un des plus sombres qui aient été, non seulement influa sur son fils en décidant de son éducation, mais effraya et contrista sa jeunesse. « Il y avait loin de ces parents sévères aux gâte-enfants d'aujourd'hui », dit-il avec amertume dans ses *Mémoires*.

Mais, s'il avait des peines qui sont inconnues de l'enfance nouvelle, il avait aussi quelques plaisirs qu'elle ignore :

« Aurait-on mieux développé mon intelligence en me jetant plus tôt dans l'étude? J'en doute: ces flots, ces vents, cette solitude qui furent mes premiers maîtres, convenaient peut-être mieux à mes dispositions natives; peut-être dois-je à ces instituteurs sauvages quelques vertus que j'aurais ignorées. » (*pag.* 90 *Mémoires*).

Il croissait sans étude et les polissons de la ville étaient devenus ses plus chers amis. Mais, lorsque certains jours de l'année, les habitants de Saint-Malo et de la campagne se recontraient à des foires, lui, n'ayant pas d'argent pour acheter des jouets et des gâteaux, humilié de se voir mal vêtu parmi ses compagnons tout fiers de leurs habits neufs, il s'asseyait loin de la foule, auprès de ces flaques d'eau que la mer entretient et renouvelle dans la concavité des rochers. Là, il s'amusait à voir

« voler les pingouins et les mouettes, à béer aux lointains bleuâtres, à ramasser des coquillages, à écouter le refrain des vagues parmi les écueils, » (*pag.* 72 *I. Mém.*).

à se remplir l'âme des images et des impressions que le spectacle de la mer pouvait faire éclore chez un

enfant rêveur et peu aimé des siens. Le thème de la mort qui, avec celui de l'amour, était si cher à son âme de Celte, trouve peut-être aussi sa source dans le passage qui suit; les enfants de la côte bretonne font tôt connaissance avec les désastres mortels :

« A peine étais-je né, que j'ouïs parler de mourir: le soir, un homme allait avec une sonnette de rue en rue, avertissant les chrétiens de prier pour un de leurs frères décédés. Presque tous les ans, des vaisseaux se perdaient sous mes yeux, et, lorsque je m'ébattais le long des grèves, la mer roulait à mes pieds des cadavres d'hommes étrangers, expirés loin de leur patrie... On avait confié mon éducation à la Providence: elle ne m'épargnait pas les leçons. »(*pag.* 75-76. I. *Mémoires*).

La première chose que le petit François, *Francillon* comme l'appelaient ses camarades, apprit par cœur, ce fut un cantique de matelot commençant ainsi :

Je mets ma confiance, - Vierge, en votre secours;...

Il entendit ensuite :

« chanter ce cantique dans un naufrage... Du moins, dit-il, si cette pacifique *Etoile des mers* avait pu calmer les troubles de ma vie! mais je devais être agité même dans mon enfance; comme le dattier de l'Arabe, à peine ma tige était sortie du rocher qu' elle fut battue du vent. » (*pag.* 77-78. I. *Mémoires*).

Certes, l'influence de son rocher natal a agi sur ses sentiments religieux autant qu'elle a agi sur son caractère. Les Bretons ont été les plus fidèles catholiques du monde chrétien et la vue des marins qui partaient ou rentraient, toujours sous la protection de la Vierge, avait dû alimenter en lui la foi religieuse de ses ancêtres. Aux jours de fête on le conduisait à l'église

et là, la pompe et l'harmonie des célébrations religieuses, les vieux matelots à genoux, les chants qui s'élevaient vers la Vierge et, par intervalle, (les jours de tempête) le vent de la mer qui ébranlait les vitraux de l'église, tout cela lui donnait une foi religieuse extraordinaire pour son âge.

Ce même rocher se prêtait à un jeu périlleux.

« Lorsque la mer était haute et qu'il y avait tempête, la vague fouettée au pied du château, du côté de la grande grève, jaillissait jusqu'aux grandes tours. A vingt pieds d'élévation au-dessus de la base d'une de ces tours, régnait un parapet en granit, étroit, glissant, incliné, par lequel on communiquait au ravelin qui défendait le fossé : il s'agissait de saisir l'instant entre deux vagues, de franchir l'endroit périlleux avant que le flot se brisât et couvrît la tour. Voici venir une montagne d'eau qui s'avançait en mugissant, laquelle, si vous tardiez d'une minute, pouvait, ou vous entraîner, ou vous écraser contre le mur. Pas un de nous ne se refusait à l'aventure, mais j'ai vu des enfants pâlir avant de la tenter. » (*pag.* 82. I. *Mémoires*).

C'est ainsi que s'égaya et se hâla le petit chevalier. Son compagnon préféré était Gesril, passionné comme lui dans ces jeux violents et périlleux, et qui toujours exerça sur *Francillon* un ascendant incroyable. Gesril fut son premier ami, « tous deux mal jugés dans notre enfance, nous nous liâmes par l'instinct de ce que nous pouvions valoir un jour ». (Devenu officier de marine, Gesril fut pris à l'affaire de Quiberon et, prisonnier sur parole, il aima mieux être fusillé que d'accepter le salut à bord des vaisseaux anglais).

Deux aventures mirent fin à cette vie libre sur la grève de Saint-Malo et produisirent un changement remarquable dans le système de son éducation. L'une

ce fut celle où il faillit noyer la petite Hervine, jolie mignonne qui riait de plaisir et pleurait de peur lorsque le flot s'engouffrait entre les pilotis enfoncés dans le sable; l'autre, toujours sur la grève de Saint-Malo, ce fut une bataille contre deux mousses et de laquelle il sortit « l'oreille gauche, à moitié détachée ». Voici ce qu'il raconte de cette dernière aventure, toujours dans ses *Mémoires* :

« J'allais avec Gesril à Saint-Servan, faubourg séparé de Saint-Malo par le port marchand. Pour y arriver à basse mer, on franchit des courants d'eau sur des ponts étroits de pierres plates, que recouvre la marée montante. Nous apercevons à l'extrémité d'un de ces ponts deux mousses qui venaient à notre rencontre; Gesril me dit: « Laisserons-nous passer ces gueux-là? » et aussitôt leur crie: « A l'eau, canards! » Ceux-ci, en qualité de mousses, n'entendant pas raillerie, avancent; Gesril recule; nous nous plaçons au bout du pont, et saisissant des galets, nous les jetons à la tête des mousses. Ils fondent sur nous, nous obligent à lâcher pied, s'arment eux-mêmes de cailloux, et nous mènent battant jusqu'à notre corps de réserve, c'est-à-dire nos domestiques. Je ne fus pas comme Horatius frappé à l'oeil: une pierre m'atteignit si rudement que mon oreille gauche, à moitié détachée, tombait sur mon épaule. » (*pag.* 86-87. I. *Mêmoires*).

Il y a sans doute un peu d'exagération dans cette oreille gauche, à moitié détachée. Chateaubriand a l'habitude de grossir tout ce qui le touche. Quoi qu'il en soit on décida de l'enfermer au collège de Dol. Cette ville eut la préférence, parce qu'elle se trouvait sur la route de Saint-Malo à Combourg.

Voilà le tableau de sa première enfance. Cette dure éducation, adoptée sans dessein de ses parents et par une suite naturelle de leur humeur, imprima à ses

sentiments un caractère de mélancolie née chez lui de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse, de l'imprévoyance et de la joie.

En 1777, pendant l'hiver très-froid qui précéda sa réclusion scolaire, le feu prit à l'hôtel où il demeurait, et le petit chevalier, qui venait d'avoir huit ans, fut sauvé par sa soeur aînée, qui l'emporta à travers les flammes. Son père appela alors toute sa famille auprès de lui, à Combourg. Le petit Francillon part et la campagne bretonne si riante dans sa parure printanière, lui apparut comme une merveille.

« C'était, dit-il, le séjour des fées, et vous allez voir qu'en effet j'y ai rencontré une sylphide... Sur les côtes, se succèdent phares, vigies, dolmens, constructions du moyen âge, clochers de la renaissance : la mer borde le tout. Pline dit de la Bretagne : *Péninsule spectatrice de l'Océan.* » (*pag.* 96-97. I. *Mémoires*).

Tandis que dans le carosse sa mère soupirait, et que ses soeurs parlaient à perdre haleine, il regardait de ses deux yeux, il écoutait de ses deux oreilles, il s'émerveillait à chaque tour de roue : *premier pas d'un Juif errant qui ne se devait plus arrêter.* Confusément le charme qui se dégage de la Bretagne se présentait à l'âme rêveuse du petit chevalier.

« Entre la mer et la terre s'étendent des campagnes pélagiennes, frontières indécises des deux éléments : l'alouette des champs y vole avec l'alouette marine ; la charrue et la barque à un jet de pierre l'une de l'autre, sillonnent la terre et l'eau. Le navigateur et le berger s'empruntent mutuellement leur langue : le matelot dit *les vagues moutonnent*, le pâtre dit des *flottes de moutons.* Des sables de diverses couleurs, des bancs variés de coquillages, des varecs, des franges d'une écume argentée, des-

sinent la lisière blonde ou verte des blés. » (*pag.* 97. I. *Mémoires*).

Mais ce qu'il faut admirer en Bretagne, dit-il, c'est la lune se levant sur la terre et se couchant sur la mer. (Les clairs de lune de Chateaubriand l'ont fait justement appeler « le grand magicien du clair de lune ». Ici, en Bretagne au bord de la mer, à Combourg au travers des carreaux losangés de la fenêtre de sa cellule, en Amérique dans la forêt vierge, à Londres à travers les brouillards de la cité, sur les ruines de Rome, de la Grèce, sur les flots lourds de la mer Morte, toujours dans l'apaisement des vents, des flots ou des arbres, la lune a ajouté la douceur de sa blanche lumière à la nostalgie des choses écoulées. En Bretagne voici comment le tableau se présente à ses yeux avides de sensations :

« A mesure que sur mon rivage natal elle (la lune) descend au bout du ciel, elle accroît son silence qu'elle communique à la mer; bientôt elle tombe à l'horizon, l'intersecte, ne montre plus que la moitié de son front qui s'assoupit, s'incline et disparaît dans la molle intumescence des vagues. Les astres voisins de leur reine, avant de plonger à sa suite, semblent s'arrêter, suspendus à la cime des flots. La lune n'est pas plus tôt couchée, qu'un souffle venant du large brise l'image des constellations, comme on éteint les flambeaux après une solennité. » (*pag.* 98 *Mém. I. vol.*).

A Combourg il est conquis, « partout silence, obscurité et visage de pierre »; il y passe la première journée heureuse de sa vie. Mais il ne devait pas y rester longtemps. L'automne venu, il entra au collège de Dol. « Il fallut quelque temps à un hibou de mon espèce

pour s'accoutumer à la cage d'un collège et régler sa volée au son d'une cloche ».

Les quatre années qu'il resta à Dol il étudia avec cette ardeur passionnée qui était sa nature même. Pendant les vacances il se rendit une fois à Saint-Malo pour assister à une parade :

« Les tentes, les faisceaux d'armes, les chevaux au piquet, formaient une belle scène avec la mer, les vaisseaux et les rochers lointains de la ville. » (*pag.* 129. I. *Mémoires*).

Le chevalier était allé à Saint-Malo à califourchon sur une jument, derrière M. de la Morandais, son père ne voulant pas que son fils eût un cheval. « Un officier ne devait savoir manier que son vaisseau », disait-il.

Au bout de quatre ans il quitta Dol pour Rennes : dans « le Juilly de la Bretagne » il devait continuer ses études et clore son cours de mathématiques, afin de subir ensuite à Brest l'examen de garde-marine. Après deux années passées au collège de Rennes on l'envoya à Brest. Et là, dans l'attente de ce brevet d'aspirant, puisque celui-ci tardait, il restait ce qu'on appelait « soupirant » et, comme tel, exempt d'études régulières. Ce fut alors une vie solitaire et farouche, de longues rêveries au bord de la mer, de cette mer qu'il devait rencontrer sur tant de rivages. Son imagination se jouait dans les espaces sans bornes qui s'étendaient par delà le cap avancé de la péninsule Armoricaine. Assis sur quelque mât qui gisait le long du quai, il regardait le mouvement des voya-

geurs qui s'embarquaient et qui débarquaient, les pilotes qui commandaient la manœuvre, les matelots et les mousses qui l'accomplissaient, les vaisseaux qui appareillaient ou rentraient dans les bassins, les chaloupes qui allaient et venaient. Toute sa sensibilité débordait, son âme se remplissait de tristesses sans cause, mille aspirations sans objet venaient à son esprit :

« Tantôt regardant couler l'eau, tantôt suivant des yeux le vol de la corneille marine, jouissant du silence autour de moi ou prêtant l'oreille aux coups de marteau du calfat, je tombais dans la plus profonde rêverie. Au milieu de cette rêverie, si le vent m'apportait le son du canon d'un vaisseau qui mettait à la voile, je tressaillais et des larmes mouillaient mes yeux. » (*pag.* 174. I. *Mémoires*).

Un jour qu'il avait dirigé sa promenade vers l'extrémité extérieure du port, du côté de la mer, s'étant assoupi sur la grève, il fut réveillé par un bruit magnifique.

« ...j'ouvre les yeux, comme Auguste pour voir les trirèmes dans les mouillages de la Sicile, après la victoire sur Sextus Pompée ; les détonations de l'artillerie se succédaient ; la rade était semée de navires : la grande escadre française rentrait après la signature de la paix. Les vaisseaux manoeuvraient sous voile, se couvraient de feux, arboraient des pavillons, présentaient la poupe, la proue, le flanc, s'arrêtaient en jetant l'ancre au milieu de leur course, ou continuaient à voltiger sur les flots. Rien ne m'a jamais donné une plus haute idée de l'esprit humain ; l'homme semblait emprunter dans ce moment quelque chose de Celui qui a dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin. *Non procedes amplius.* »

Tout Brest accourut. Des chaloupes se détachent de la flotte et abordent au Môle. Les officiers dont elles étaient remplies, le visage brûlé par le soleil, avaient cet air

étranger qu'on apporte d'un autre hémisphère, et je ne sais quoi de gai, de fier, de hardi, comme des hommes qui venaient de rétablir l' honneur du pavillon national. » (*pag.* 175-176.I. *Mémoires*).

Bientôt las de cette attente de son brevet, las de cette vie oisive il partit pour Combourg, donnant ainsi la première preuve de son inconstance :

« J'aurais beaucoup aimé le service de la marine, si mon esprit d'indépendance ne m'eût éloigné de tous les genres de services : j'ai en moi une impossibilité d'obéir. Les voyages me tentaient, mais je sentais que je ne les aimerais que seul, en suivant ma volonté. » (*pag.* 178 I. *Mémoires*).

Après son escapade de Brest, ses parents l'envoyèrent à Dinan, achever ses humanités puisqu'il avait manifesté le désir d'embrasser l'état ecclésiastique. C'était encore presque la mer. Jusqu'à Dinan, l'embouchure de la Rance, à marée haute, forme un immense golfe marin :

« Dinan, orné de vieux arbres, remparé de vieilles tours, est bâti dans un site pittoresque, sur une haute colline au pied de laquelle coule la Rance, que remonte la mer; il domine des vallées à pente agréablement boisées. » (*pag.* 190. I. *Mémoires.*).

Revenu à Combourg, ce sont des rêveries ardentes, des courses effrénées dans les bois. Ses jours s'écoulent d'une manière sauvage, bizarre, insensée et pourtant pleine de délices, dit-il. A Combourg il ne voit pas la mer, mais, au bord de l'étang, les ardeurs de sa fougueuse nature s'exaltent et débordent. Ce fut là qu'il vit son *fantôme d'amour,* cette idéale *syl-*

phide, création maladive de sa fantaisie excitée, sorte d'hallucination physique et morale qui ne le quitta pas pendant toute sa vie. Ce fantôme était tantôt Aphrodite sans voile, Diane vêtue d'azur et de rosée, Thalie au masque riant, Hébé portant la coupe de la jeunesse; c'était un être réel qui variait au gré de sa folie. A minuit cette sylphide venait le chercher « dans les galeries d'un palais baigné des flots de la mer »; elle s' avançait « *sous un ciel d' amour que l' astre d'Endymion pénétrait de sa lumière* » et le bruit léger de sa course se mêlait « *au murmure insensible de la vague* » :

« Il serait trop long de raconter les beaux voyages que je faisais avec ma fleur d'amour; comment main en main nous visitions les ruines célèbres, Venise, Rome, Athènes, Jérusalem, Memphis, Carthage; comment nous franchissions les mers; comment nous demandions le bonheur partout... »

Que de rêveries sur les prairies de l'étang où, avec un plaisir indicible,

« ...lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les complaintes ou les lais du vent gémissaient dans les mousses flétries... »

il entrait en pleine possession des sympathies de la nature.

« Le soir je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes du nénuphar. Là, se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis: Tavernier enfant était moins

attentif au récit d'un voyageur. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivant les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids courbait à peine, et qu'elles remplissaient de leur ramage confus. »

Et-ce l'élève des *Harmonies de la nature* qui observe passionnément la vie des insectes et des oiseaux, ou bien cet amour pour la nature est-il un besoin de son âme débordante de sensibilité et de tendresse? On peut faire l'une et l'autre hypothèse. Le chapitre *Incantation* est riche en images pittoresques et artistiques :

« La nuit descendait ; les roseaux agitaient leurs champs de quenouilles et de glaives, parmi lesquels la caravane emplumée, poules d'eau, sarcelles, martins-pêcheurs, bécassines, se taisait ; le lac battait ses bords ; les grandes voix de l'automne sortaient des marais et des bois : j'échouais mon bateau au rivage et retournais au château. Dix heures sonnaient. » (*pag.* 247-48. I. *Mémoires*).

A la fenêtre de sa cellule son incantation commençait. Sur les rayons de la lune, *sur la magicienne,* il allait au gré des tempêtes, agiter la cime des forêts, ébranler le sommet des montagnes, tourbillonner sur les mers. Son panthéisme s'exaltait, s'épanchait ; il devenait *le nuage, le vent, le bruit; il* était *un pur esprit un être aérien, chantant la souveraine félicité.* C'était son âme de Celte qui débordait, et le sentiment de la mort, si cher aussi à ses ancêtres, se mêlait à ses rêveries. C'était la cloche lugubre qu'à la pointe du jour on sonne en Bretagne pour les trépassés qui le ramenait à la réalité. Ce petit air mono-

tone, mélancolique et champêtre, l'arrachait à ses rêves passionnés, au souffle de vertige qui l'entraînait au bord de l'étang en lui donnant la goût de l'abîme.

Heureusement cette abondance continue de sensations et de sentiments trouva une diversion dans une maladie qui survint après une mystérieuse tentative de suicide. Cette maladie mit fin aux tourments d'une âme exaltée et empoisonnée par trop de sensations.

« Ces passions dont mon âme était surmenée, ces passions vagues encore, ressemblaient aux tempêtes de mer qui affluent de tous les points de l'horizon : pilote sans expérience, je ne savais de quel côté présenter la voile à des vents indécis. » (*pag.* 257-58. I. *Mémoires*).

Cependant il fallait prendre un parti. Sa mère voulait lui faire embrasser l'état ecclésiastique, mais « sa religion était affaiblie », et il décida qu'il irait aux Indes ou bien au Canada défricher des forêts. Il fut tenté par le démon des voyages et son père, si raisonnable d'ailleurs, ne fut pas choqué d'un projet si aventureux. Sans doute, c'était sa propre jeunesse que le vieux comte voyait reproduite dans le projet de son cadet. Il l'envoya donc à Saint-Malo, où l'on préparait un armement pour Pondichéry.

A Saint-Malo René laisse le navire partir sans lui, et ne fait que rêvasser tristement sur sa grève natale. Il y cherche anxieusement les traces de son passé : ce passé est si près de lui et, pourtant, tout a bien changé. Où sont les navires aux cordages desquels il se jouait, enfant ? Ces navires étaient partis ou dé-

pecés. Il explorait l'arène qui vit ses châteaux de sable :

« Je marchais sur la plage désertée de la mer. Les grèves abandonnées du flux m'offraient l'image de ces espaces désolés que les illusions laissent autour de nous lorsqu'elles se retirent. Mon compatriote Abailard regardait comme moi ces flots, il y a huit cents ans, avec le souvenir de son Héloïse, comme moi il voyait fuir quelque vaisseau (*ad horizontis undas*), et son oreille était bercée ainsi que la mienne de l'unisonance des vagues. Je m'exposais au brisement de la lame en me livrant aux imaginations funestes que j'avais apportées des bois de Combourg. Un cap, nommé Lavarde, servait de terme à mes courses : assis sur la pointe de ce cap, dans les pensées les plus amères, je me souvenais que ces mêmes rochers servaient à me cacher dans mon enfance, à l'époque des fêtes ; j'y dévorais mes larmes et mes camarades s'enivraient de joie. Je ne me sentais ni plus aimé, ni plus heureux. Bientôt j' allais quitter ma patrie pour émietter mes jours en divers climats. Ces réflexions me navraient à mort, et j'étais tenté de me laisser tomber dans les flots. » (*pag.* 263-64. I. *Mémoires*).

Une lettre impérative de son père l'arrache à ces tristes rêveries. Le lendemain de son arrivée à Combourg, le comte lui remet un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre, sa vieille épée, et lui donne l'ordre de partir sur-le-champ pour Rennes, et de là pour Cambrai, où son régiment était en garnison. Ce fut pour lui le dernier embrassement paternel.

Assez vite il se fit à la nouvelle vie de garnison et, toujours rêvant voyages et aventures lointaines, il lisait le *Télémaque* auprès du tombeau de Fénélon. Mais la mort soudaine de son père l'arracha à cette vie et le rappela encore à Combourg. Il regretta et

pleura, dit-il, ce père si sévère et si peu tendre, mais son chagrin ne l'empêcha pas de se réjouir à l'aspect de ses landes et de sa grève natales. « *...je revis les landes de ma Bretagne avec plus de joie qu'un Napolitain banni dans nos climats ne reverrait les rives de Portici, les campagnes de Sorrente.* » Plus tard à Paris, où son frère aîné l'a rappelé pour le présenter à la cour c'est encore la Bretagne qu'il regrette. Il se sentait triste. La nuit, rentré au logis après l'Opéra, il écoutait les voitures allant, venant, se croisant; leur roulement lointain

« imitait le murmure de la mer sur les grèves de ma Bretagne, ou du vent dans mes bois de Combourg. Ces bruits du monde qui rappelaient ceux de la solitude, réveillaient mes regrets. » (*pag.* 322. I. *Mémoires*).

Ses débuts à la cour ne l'encouragent pas dans son métier de courtisan. Dégoûté et ennuyé, il retourne en Bretagne et puis va rejoindre son régiment à Dieppe :

« ...Je pris goût à mon métier; je travaillais à la manoeuvre; on me confia des recrues que j'exerçais sur les galets au bord de la mer: cette mer a formé le fond du tableau dans presque toutes les scènes de ma vie. » (*pag.* 350. I. *Mémoires*).

Il devait encore les revoir *ses gémissantes amies*, les vagues, à Saint-Malo où sa mère s'était retirée :

« Je suis allé bien loin admirer les scènes de la nature; j'aurais pu me contenter de celles que m'offrait mon pays natal, près de Saint-Malo. » (*pag.* 33, II, *Mém.*).

Mais alors il rêvait de traverser cette même mer et il était dominé par l'idée de passer aux Etats-Units. Soit que l'exotisme fût à la mode, soit que le premier sang versé par la Révolution naissante l'eût indigné, soit qu'il songeât sérieusement à découvrir rien moins que le passage au nord-ouest de l'Amérique, toujours est-il que, son régiment étant dissous, notre chevalier était libre de tout engagement et volut partir. Tous ses compagnons émigraient. « *A quoi bon, disait-il, émigrer de France seulement? J'émigre du monde; je mourrai en route ou je reviendrai quelque chose de plus que je ne serai parti.* » En effet il partait simple sous-lieutenant ignoré, et revenait riche en images, en couleurs, en exotisme. Le poète avait trouvé sur la route de l'Océan sa véritable vie.

Sur le navire Saint-Pierre, capitaine Desjardins, il partit de Saint-Malo, où il était allé embrasser sa mère, le 8 avril 1791. Le grande aventure commençait.

La tradition littéraire

Ainsi se passèrent dans une familiarité constante avec la mer, l'enfance et la première jeunesse de René. Son âme ardente et passionnée s'épanouissait dans le décor d'une nature troublante et mystérieuse, sauvage et triste et, inconsciemment, le Rêve Celte prenait forme en lui. Par delà les siècles, par delà toute la littérature classique, il se réunissait à ses ancêtres, les Bretons, et, comme eux, il chantait l'amour, l'enivrement, la mélancolie, la douceur et l' angoisse d'aimer dans le cadre d'une nature étrange et complice. Le triple thème de l'amour, de la mer et de la mort, si cher à son âme de poète, était cher aussi aux poètes du cycle breton. Le roman de *Tristan et Iseult* est, en effet, tout entier bercé par la mer et tout entouré de forêts ; également, comme par enchantement, l'enfance et la jeunesse de René sont décorées par le même cadre poétique. Le poète qui a écrit :

« Vus en merrez ma belle nef
E porterez i duble tref :
L'un en ert blanc e l'altre neir ;
Se vus Ysolt poez aveir,
Qu'el venge ma plaie garir,
Del blanc siglez al revenir ;
E se vus Yseult n'amenez,
Idunc del neir sigle siglez. »

a le même amour triste et la même connaissance des choses de la mer que notre René. Poète et navigateur habile, il a dû s'aventurer sur cette mer brumeuse et triste de la côte armoricaine et l'a faite complice et amie dans son poeme. C'est de son âme qu'a dû hériter François-René.

Cet amour mystique et cette connaissance des choses de la mer se rencontrent aussi dans la poésie des lais bretons. *Le lai d'Eliduc* par exemple, est, comme celui du poème de Tristan, tout embelli du tableau mystique de la mer. Ce n'est pas Amphitrite avec son cortège de Néréides et de Tritons, ni le vieil Océan du riant panthéisme de l'Hellade; c'est une force mystérieuse, tantôt amie et complice, favorisant la fuite et les amours de deux amants, tantôt ennemie et justicière, faisant éclater une terrible tempête autour du navire qui emmène deux amants coupables :

Une turmente ourent en mer,
E uns venz devant els leva
Ki luin del hafne es geta,
Lur verge bruisa e fendi
E tut lur sigle desrumpi.

Et sur les passions et les tourments des âmes amantes, la fatalité de l'amour et la tristesse incurable flottent comme les brumes sur la côte armoricaine. Cette tristesse profonde et douce qui se dégage de toute la poésie celtique nous charme et nous attire irrésistiblement. C'est comme l'écho d'une voix lointaine et étouffée qui garde entièrement son tim-

bre harmonieux, c'est une mélodie frissonnante qui renferme tous les soupirs des zéphyrs, toutes les plaintes des vents, toutes les clameurs de la mer. Cette poésie dormait. C'était comme la *Belle au bois dormant,* et il paraissait que son sommeil enchanté ne pouvait plus être interrompu. Mais le Prince Charmant devait arriver, non pas par delà les mers comme dans l'ancien conte de fées, mais comme nous avons vu, il devait naître au bord de cette même mer qui avait vu les anciens amants bretons. Il devait vivre avec elle dans une communion d'esprit si intense, qu'il n'avait garde de l'appeler son amie, sa maîtresse, sa nourrice. Tristan, Yseult, Arthur, le roi Marc, Eliduc, Guigemar, tous les anciens héros celtes se réveillèrent sous d'autres noms dans la poésie de l'Enchanteur. Il s'est emparé de leur grâce, de leur tristesse, de leur beauté, et les a faits revivre puissamment et passionnément. Seul le décor s'est élargi. Le nouveau Druide ne s'est pas contenté d'écouter les grandes voix de la nature armoricaine : il a voulu franchir les mers et promener son incurable tristesse parmi les forêts du Nouveau Monde, sur les monuments de Rome, sur la route d'Ulysse, et sur les ruines et les monuments des lieux célèbres de l'Antiquité. Paysages exotiques, scènes maritimes dignes d'un peintre génial et d'un navigateur habile, il y a dans son œuvre, toute une suite de tableaux qui montrent, au plus haut degré, le sentiment de la nature et l'inquiétude de la destinée. Un sentiment douloureux s'en dégage. Car Chactas, Eudore, René, Aben-Hamet ont la poignante tristesse de François-René et vivent de

sa vie. De même que Tristan de Loonnois, les héros de Chateaubriand cultivent leur tristesse et nourrissent leur mélancolie. Chateaubriand avait fait de chacun d'eux son double romancé. C'est lui-même qui le dit :

« Si, dans les romans que j'ai écrit, j'ai touché à ma propre histoire, dans les histoires que j'ai racontées, j'ai placé des souvenirs de l'histoire vivante dont j'avais fait partie. » (*pag.* 113, *vol. III, Mém.*).

Il s'appelait lui-même « descendant des *vieux Celtes* », mais, connaissait-il, directement, cette poésie celtique, ces tendres beautés du cycle breton, ces êtres symboliques du bardisme? Ou était-ce seulement par instinct qu'il se rattachait aux anciens poètes? A Combourg, il entendait « dans les trilles du rossignol un écho des vieilles romances françaises » (1).

Quelles romances ? Il a été prouvé que les critiques n'avaient pas encore redonné l'ancienne poésie française au domaine de la littérature. Ce qui est certain c'est qu'il en connut seulement les adaptations faites au XVIII^e^ siècle par le comte de Tressan qui publia, pour les lecteurs de la *Bibliothèque des Romans,* une des plus belles légendes amoureuses du Moyen-Age. Un résumé de *Tristan* figurait, en effet, dans le *Corps d'extraits de romans de chevalerie,* publié en 1776 par Tressan, et réimprimé en 1789 dans ses *Oeuvres diverses*. Et encore, ce résumé était tiré des « romans dont se délecta l'époque de François Ier

(1) Jacoubet. *Le Genre Troubadour.*

et de Henri II », c'est-à-dire du roman de Du Gast, le seul connu de Tressan » (2).

Bien que ce fût une adaptation selon les goûts de l'époque, le *Tristan* de Tressan fit sur lui une impression profonde. Son âme rêveuse et passionnée était la plus propre à sentir le charme et la puissance de cet amour ardent et mystérieux qui remplit une âme et y verse seul le bonheur ou le désespoir. Bien plus : il le vécut en quelque sorte, ce rôle de Tristan, parce qu'il crut trouver, dans l'amour sans espoir pour « Charlotte aux blanches mains, » (Charlotte Ives), son Iseult. A Londres, malade et souffrant, c'était Charlotte qui absorbait ses facultés.

« Elle était le centre à travers lequel plongeait mon intelligence, de même que le sang passe par le coeur; elle me dégoûtait de tout, car j'en faisais un objet perpétuel de comparaison à son avantage. » (*pag.* 208 *Mém. Vol. III*).

Mais, à Londres aussi, il connut une autre poésie qui le charma, qu'il sentit vibrer en lui dans toutes les cordes de sa lyre bretonne. Ce furent les fragments celtiques, les rêveries nébuleuses du barde de Fingal, ce fut en un mot la pseudo-poésie d'Ossian, d'abord dans la traduction de Letourneur, et, plus tard, dans les textes de Macpherson et de Smith eux-mêmes. L'atmosphère de rêve qui donne son charme le plus prenant aux poèmes d'Ossian, l'enveloppa, le pénétra. Son âme tout assombrie d'une mélancolie intime,

(2) Jacoubet. *Le comte de Tressan et les origines du genre troubadour.*

prenait goût à Ossian, comme à Young, à Gray. Naturellement « il était l'Ossian français : il en avait dans l'imagination le vague, les couleurs, l'immensité, les cris, les plaintes, l'infini. » (1)

En effet « son enfance indisciplinée, sauvage et solitaire, ses courses fougueuses à travers les landes, les bruyères, au bord de la mer écumeuse et sur les rochers déserts, son aspiration au lointain, au vague, à l'inconnu, tout concourait à le marquer pour cette influence. » (2)

Et encore : cette mer qui domine peut-on dire son oeuvre et dont il faisait la toile de fond de toute sa rêverie, il la retrouvait chantée dans ses aspects les plus divers, dans ses calmes majestueux ou dans ses colères effrayantes,dans l'*Ossian* de Macpherson, le premier poète, peut-être, qui ait chanté la mer puissamment après les poètes du cycle breton. C'est là, dans cette poésie calédonienne qu'il retrouve la mer, la mer « aux flots sombres » avec ses « vagues terribles au loin », et le contraste vert et blanc de ses flots écumants ; la mer qui réunit toutefois plus qu'elle ne sépare, que de hardis navigateurs parcourent sans cesse, dans leur course qui semble un vol « sur l'écume des vagues du nord » ; la mer aux îles « orageuses », aux îles « des tempêtes », dont les rochers « résonnent au loin » ; qui, vues de loin, paraissent « d'un bleu sombre et, de près, offrent « de vertes vallées » ; la mer dont les récifs sont « battus par les vents » et

(1) Lamartine. *Nouvelles Confideuces,* pag. 284.
(2) Van Tieghem. *Ossian en France,* Vol. II.

autour desquels « mugissent les flots blancs. » Cette mer n'est jamais calme et riante, elle « roule sous la tempête »; les vents la tordent et la lancent à l'assaut, la marée reprend et renvoie ses « flots soulevés. » Ces tempêtes que provoquent les « esprits mystérieux » de « l'abîme sombre » sont précédées ou suivies d'un calme inquiétant. Des ruines isolées dominent la mer; le vent siffle ou mugit à travers les voûtes désertes ou les salles qu'envahit « la mousse des années. » (1)

Ainsi la mer rentrait à grands flots fougueux et envahissants dans cette poésie nouvelle. Et Chateaubriand voulut réjoindre aux bords nébuleux de cette Calédonie de rêve, presque aussi lointaine que la lointaine Thulé, les fantômes passionnés de son imagination, les essaims innombrables de ses désirs indomptés. Bien avant *René* le Barde s'était écrié : « Levez-vous, ô vents orageux d'Erin, mugissez ouragans... » Comme dans Werther, pour peindre le désespoir d'Armin : « Levez-vous, vents d'automne, soufflez sur l'obscure bruyère! écumez torrents de la forêt... »

Il était naturel que cette tristesse enveloppante, enchanteresse, se dégageant des anciennes chansons d'Ossian, de ces traditions primitives, de ce paysage écossais, sauvage et brumeux comme la Bretagne, passât en lui dans un parfum enivrant et qu'elle se reliât aux rêves de toute son enfance et de sa jeunesse poétiques. Et ces flots bretons qu'il devait rencontrer sur tant de rivages, il les vit aussi dans les vagues mugis-

(1) Van Tieghem, *Œuvre citée*, I, pag. 211.

santes de Morven, dans la rade de Duthona, sur cette côte écossaise si froide, si morne, si sauvage.

Lorsqu'en 1793 la Révolution le jeta en Angleterre, il lut avec avidité les poèmes écossais.

« Dans l'ardeur de mon admiration et de mon zèle, tout malade et tout occupé que j'étais, je traduisis quelques productions ossianiques de John Smith. » (*Préface, Œuvres complètes*, Vol. III, pag. 135).

Il retrouvait dans « ce paysage sentimental, dans lequel on se plaît à rêver plutôt qu'on n'aime à le décrire, une toile de fond pour les amours inquiètes et mélancoliques, pour les tristesses vagues, pour les aspirations inassouvies, pour tous ces sentiments si fréquents à la fin du XVIII^e^ siècle et au début du suivant, pour le Weltschmerz et pour *le mal du siècle* » (1). En effet, sa sensibilité de poète était si bien à l'unisson de la poésie des bardes, qu'en lisant *Dargo, Duthona, Gaul* (les poèmes qu'il a traduits), nous y trouvons les accents d'Eudore, de Velléda, de René, de Chactas, de Rancé, d'Aben-Hamet et, surtout, ce même paysage de l'Armorique, avec ses flots mugissants et sauvages.

Lisons *Dargo*, le premier poème qu'il ait traduit :

« Les vagues enflaient leur sein écumant et les vents mugissaient dans nos voiles : la nuit de la Tempête est sombre... L'oiseau des morts crie... les vagues confondaient leurs sommets blanchis parmi les nuages et leurs flancs bleuâtres s'élevaient entre nous et la terre... Dargo est appuyé contre un arbre solitaire, il écoute le vent

(1) Van Tieghem. *Le Préromantisme.*

qui murmure tristement dans le feuillage... Dargo est triste... il n'aime que les accents de la tristesse. »

Comme René il dira :

« Toujours assis sur le rocher, en murmurant le chant de nos bardes, je prêtais l'oreille au bruit des vagues, ou au cri de l'oiseau qui planait sur leurs déserts en jetant des voix plaintives. » (*Œuvres*, III, *pag.* 137-138).

Comment ne pas reconnaître, dans ce passage, le paysage maritime de l'Armorique? Ecoutons Eudore, dans les *Martyrs* :

« L'Armorique, région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d'un océan sauvage. » (*Les Martyrs, pag.* 132-133, IX).

De même que le guerrier Dargo, Eudore, le jeune commandant, aux avant-postes des contrées armoricaines dira :

« je prêtais l'oreille au murmure de l'armée ennemie et au bruit de la mer. » (*ibid, pag.* 88).

Et Velléda, la plus belle des femmes qu'il ait créées, cette vierge druidesse qui ressemble si étrangement à Lucile, a elle aussi des accents, des attitudes propres à la passionnée et intrépide Evircoma, l'héroïne de *Gaul* :

« ...Evircoma se confia à un léger esquif... Elle vole sur les vagues... sa nacelle fuit devant la brise. »

C'est Velléda qui, sur la mer bretonne, conduit son esquif qui

« redescend, disparaît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée. »

Ecoutons encore Eudore :

« La mer se brisait au-dessous de nous, parmi des écueils, avec un bruit horrible. Ses tourbillons poussés par le vent, s'élançaient contre le rocher et nous couvraient d'écume et d'étincelles de feu. Des nuages volaient dans le ciel sur la face de la lune qui semblait courir rapidement à travers ce chaos. » (*ibid, pag.* 148, X).

Et un peu plus avant :

« une vague furieuse vient rouler contre le rocher qu'elle ébranle dans ses fondements. Un coup de vent déchire les nuages et la lune laisse tomber un pâle rayon sur la surface des flots. Des bruits sinistres s'élèvent sur le rivage. Le triste oiseau des écueils, le lumb, fait entendre sa plainte semblable au cri de détresse d'un homme qui se noie. » (*ibid, pag.* 194, X).

Voilà : une côte fauve, battue par les vents et par les flots, des nuages en fuite sur un ciel brumeux, des oiseaux de mer qui augmentent par leurs cris la tristesse du paysage, c'est la sombre atmosphère des Hébrides. Il avait déjà vu ce tableau : c'était le décor qui avait bercé les rêves enchantés de son enfance et de sa première jeunesse, et dans lequel s'étaient envolés les essaims sans nombre de ses désirs passionnés. Cette poésie ossianique le séduisait parce qu'elle correspondait à certains états de son âme : il y retrouvait des voix amies, des accents connus, tristes et passionnés ; il y saisissait des échos rebondissant de l'Armorique à l'Ecosse. C'étaient les mêmes regrets, les mêmes rêves, la même tristesse sans borne, dans

un paysage qui s'alliait à cette sensibilité vague et langoureuse. En parlant du genre de vie que mène le barbare du Nord, il dira dans le *Génie* :

« Errant sur des grèves sauvages et prêtant l'oreille à cette voix qui sort de l'Océan, il tombait peu à peu dans la rêverie; égaré de pensée en pensée, comme les flots de murmure en murmure, dans le vague de ses désirs, il se mêlait aux éléments, montait sur les nues fugitives, balançait les forêts dépouillées, et volait sur les mers avec les tempêtes. » (*Pag.* 72. *Ch. VI. Liv. VI.*).

Or, c'est *le mal du siècle* qu'il prête *au barbare du Nord*. Cette aspiration à se dissoudre dans le grand Tout, à s'identifier et à participer à la vie universelle, ce sera aussi l'aspiration de Child Harold de même que c'était l'aspiration de Werther et de Faust, de même aussi qu'elle était la sienne à lui, René, quand il versifiait dans l'*Almanach des Muses* :

« Comme les flots de murmure en murmure,
Elle (son âme) se mêle à toute la nature,
Avec les vents, dans le fond des déserts
Elle gémit le long des bois sauvages,
Gronde en la foudre et tourne dans les mers. »
(*Pag.* 541 *Œuvre III*)

Également, chez ses personnages :

René :

« ...semblait prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisaient tristement sur des grèves solitaires. » (*ibid* 93).

Chactas dira comme Gaul :

« ...je prêtais l'oreille au bruit de l'eau qui coulait le long du bord. » (*ibidem* 276).

et plus avant, comme Ossian ou Fingal, il dira :

« Un jour j'étais assis sous un pin; les flots étaient devant moi, je m'entretenais avec les vents de la mer et les tombeaux de mes ancêtres. » (*ibidem*, 282).

L'hymne à la lune, dans *Les Natchez*, est tout à fait ossianique : *O lune, que tu es belle dans ta tristesse!*

Dans les *Mémoires d'O-T*, les chapitres *Mes joies de l'automne*, *Incantation*, *Tentation*, ont maints passages se rattachant à ce panthéisme primitif, dans une âme frémissante et passionnée. Voilà pourquoi la rêverie triste et mélancolique du barde se fondait en lui, s'absorbait avec sa tristesse : le paysage maritime calédonien parlait à son coeur avec tous les souvenirs qui le rattachaient à son pays natal. Et après le paysage ossianique qui fut, avec sa Bretagne, le premier asile de ses rêves, ce furent l'Italie et la Grèce qui bercèrent René avec la poésie lumineuse de leurs contrées.

« Ossian, mon cher ami, écrivait-il à M. de Fontanes, n'est-il pas la grande fontaine du Nord où tous les bardes se sont enivrés de mélancolie, de même que les anciens peignaient Homère sous la figure d'un grand fleuve où tous les petites fleuves venaient remplir leurs urnes? »

Plus tard il dira :

« Œdipe et Antigone sont les types d'Ossian et de Malvina, déjà reproduits dans le *Roi Lear*. Les débris des tours de Morven, frappés des rayons de la nuit, ont leur charme; mais combien est plus touchante dans ses ruines la Grèce éclairée, pour ainsi dire, de sa gloire passée. » (*Œuvres, III*, 136 *Préface* 1826)

Toute son oeuvre réflète, comme à travers un voile, le lyrisme ancien : la poésie des bardes de l'Armorique, celle des bardes d'Ossian, celle des aèdes grecs, l'enivraient et trouvaient une correspondance étroite dans son âme rêveuse. Dans son vaste génie, dans sa puissante orchestration, on saisit, en effet, les sons doux et vieillis de la *rote* celtique, du luth des troubadours, de la harpe du barde ossianique et de la lyre d'Homère. L'influence des poètes du XVIII^e^ siècle y est aussi, mais il les dépasse et s'en éloigne.

Dans cette même lettre à M. De Fontanes, il ajoutait :

« je ne sors plus sans mon Homère de Westein dans une poche, et mon Ossian dans l'autre. »

C'est que son génie est véritablement un torrent aux eaux tumultueuses et abondantes : tant qu'il n'aura pas trouvé une issue, ses eaux se répandront en tous sens.

Homère ! Grand et éternel modèle du beau et du vrai ! Ce fut à Combourg que la beauté plastique de la poésie grecque se révéla à lui pour la première fois, et peut-être c'est pour cela que tout le riant hellénisme des anciens est toujours compris par lui à travers un voile de mélancolie. En effet la lumière éclatante du midi se tamise dans ses tableaux, et les contours s'estompent sous un voile vague et imprécis. Bien avant Verlaine il paraît suivre cette immense et délicieuse poésie de l'incertain, de l'imprécision de la *chanson grise*...

« Nul écrivain n'a porté plus loin que M. de Chateaubriand le charme de la mélancolie, et l'on pourrait dire aussi que, s'il ne l'a pas inventé, il a été le premier à en signaler les vestiges jusque dans l'antiquité. » (1).

C'est qu'il a vu la poésie ancienne avec son âme de Celte. Mais la poésie grecque le conquiert tellement, qu'il veut aussi donner à sa vie réelle, comme à la vie de ses fictions, les allures légendaires et symboliques des héros anciens. Après le paysage écossais, ce sera la Grèce et l'Italie qui le conquerront. On retrouvera en lui de fortes et simples idées, oubliées ou ignorées, exprimées par de grandes images dans un coloris nouveau, tout imprégné d'antiquité, et avec une teinte de sensibilité moderne. De même que Chénier, il exprimera des *pensers nouveaux* avec un coeur tout épris de la beauté du passé. Et plus qu'une imitation, ce sera chez lui une inspiration. Qu'il aille en Amérique, en Grèce, en Orient, il sera toujours en quête d'images, de tableaux, de couleurs qui ajouteront à la plasticité de ses visions, le grandiose et la grâce des Hellènes. Et toujours il se comparera à Ulysse; jusque dans ses derniers jours, il restera le fidèle d'Homère.

« Je suis le fils de Laërte, revenu après avoir parcouru la terre et les mers. » C'est exagéré, sans doute, mais il aime ce rôle de demi-dieu, et ne se lasse pas de le répéter. Même dans les *Mémoires,* qu'on pourrait appeler l'épopée de son temps, il se compare à l'errant

(1) De Marcellus. *Chateaubriand et son temps.*

Ulysse, et retrouve aussi, autour de lui, Eumée, Ithaque...

Quelle richesse d'images et de rêves sans nombre dans cette poésie ancienne, mais aussi quelle source de déceptions et d'amertumes ! Ces rêves sont trop beaux, ces images trop attachantes et la vie réelle est si plate, si médiocre, si bornée ! Ces rêves sont comme les méduses irisées et fantasmagoriques qu'il admirait dans la mer : traînées au rivage, elles devenaient une masse gélatineuse, informe et livide.

Son cri, pendant une tempête sur mer, dans son voyage d'Amérique, est bien caractéristique. S'étant fait attacher au mât pour assister à la furie des flots déchaînés, au milieu des embruns et des paquets de mer déferlant sur le pont, il s'écrie : « O tempête, tu n'es pas encore si belle qu'Homère t'a faite ! » Quelle impossibilité à vivre la vie de tous les jours ! Voilà pourquoi il s'efforce de sortir de la médiocrité : celle-ci le gêne et paralyse le jeu de son imagination. Les héros de ses fictions seront comme lui. Ils erreront comme Ulysse et nourriront leur mélancolie à l'unisson des vagues, et toujours soupireront après leur patrie. Le parallélisme et l'analogie des situations se rencontreront à tout instant : je me bornerai aux souvenirs qui auront trait à la mer.

Chactas sur la grève, « au delà des grandes eaux », « à la contrée des mille villages » (l'Europe), a la nostalgie de la patrie lointaine de même que le héros grec dans son voyage aventureux :

« Un soir j'errais ainsi sur les grèves : mes yeux parcourant l'étendue des flots, tâchaient de découvrir dans le lointain les côtes de ma patrie. Je me figurais que ces flots avaient baigné les rives américaines. Dans l'illusion de ma douleur, la mer semblait murmurer des plaintes comme celles des arbres de mes forêts. » (*pag.* 243 *Les Natchez*).

Comme René, Chactas déclare :

« La scène imposante que j'avais sous les yeux, servait à nourrir ma mélancolie. Je ne pouvais me rassasier du spectacle de l'Océan... » (*pag.* 276, *ibid*).

Et ce même cri sera jeté par Eudore :

« Comme Ulysse regrettant son Ithaque ou comme les Troyennes exilées aux champs de la Sicile, je regardais la vaste étendue des flots, et je pleurais. « Né au pied du mont Taygète, me disais-je, le triste murmure de la mer est le premier son qui ait frappé mon oreille en venant à la vie. *A combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser les mêmes flots que je contemple ici.* » (*Les Martyrs*, X. 144).

Ces paroles, mot à mot, seront répétées dans l'*Itinéraire,* au bord de la mer, à Alexandrie, quand la tempête le retiendra au port pendant dix jours. Et plus tard, dans les *Mémoires,* il dira :

« Barbare de l'Armorique au camp des princes, je portais Homère avec mon épée : je préférais ma patrie, la *pauvre, la petite île d'Aaron, aux cent villes de la Crète.* Je disais comme Télémaque : « L'âpre pays qui ne nourrit que des chèvres, m'est plus agréable que ceux où l'on élève des chevaux. » Mes paroles auraient fait rire le candide Ménélas. » (*pag.* 90-100 *Vol.* III.).

Et non seulement ses voyages et ceux de ses héros rappelleront Ulysse : il y aura encore mille traits nuancés d'homérisme à saisir. Ses couchants sur mer, par exemple, sont toujours calmes de même qu'ils le sont dans toute la poésie classique. C'est que les Grecs excellent à harmoniser une scène avec le paysage. Le calme sur mer augmente la douceur d'une scène paisible, et rend plus mélancolique et solennelle une perspective qui l'est déjà par elle-même. Le cadre d'une nature calme donne plus de majesté et de plasticité au jour qui meurt si pompeusement. C'est un des côtés du sublime grec que Chateaubriand a le plus imité. Jamais,en effet, dans sa prose chantante, le soleil ne s'est couché sur une mer démontée : toujours l'astre du jour s'est enfoncé dans un horizon de flamme, dans une mer d'huile.

« ...les calmes nous arrêtèrent. Nous jouissions du plus beau ciel : les nuits, les couchers et les levers du soleil étaient admirables. » (*Voyage en Amérique,* 50).

Par analogie, même sur le Lac Supérieur et sur le Meschacebé, les flots unis comme un miroir, réflètent les feux du soleil couchant. (*Les Natchez,* 358, 393, 438, *Atala,* 37).

Mais le plus beau couchant sur mer, est celui qui est décrit dans le *Génie*, et que toutes les anthologies scolaires reproduisent : « Un soir (il faisait un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers, etc. (*Génie, Ie partie, Liv.* V, *ch.* XII, *pag.* 58-59).

L'autre couchant, naturellement calme, (et celui-ci

plus calme encore s'il était possible que les autres), est celui q'il admire en Grèce :

« Le vent était tombé vers les huit heures du soir (on était en juillet), et la mer s'étant aplanie, le vaisseau demeura immobile. Ce fut là que je jouis du premier coucher du soleil et de la première nuit de la Grèce... Les couleurs au couchant n'étaient point vives : le soleil descendait entre les nuages qu'il peignait de rose ; il s'enfonça sous l'horizon, et le crépuscule le remplaça pendant une demi-heure. Durant le passage de ce court crépuscule, le ciel était blanc au couchant, bleu pâle au zénith, et gris de perle au levant. Les étoiles percèrent l'une après l'autre cette admirable teinture : elles semblaient petites, peu rayonnantes ; mais leur lumière était dorée, et d'un éclat si doux, que je ne puis en donner une idée. Les horizons de la mer légèrement vaporeux, se confondaient avec ceux du ciel. » (*pag.* 118).

Rythme, lumière, lignes, tout est large et solennel. La richesse et la délicatesse des nuances s'allient harmonieusement à la divine majesté du soleil qui descend lentement entre les nuages, sur la mer aplanie. Il semble que le vent soit tombé exprès pour que le voyageur, resté en panne, puisse admirer à son aise, le paysage sublime. Pas de couleurs éclatantes, pas de bruit non plus : l'immobilité même ajoute un charme puissant à la douceur du spectacle. Le dernier détail clôt harmonieusement la phrase, et fond aussi harmonieusement, sous une lumière vaporeuse, les deux horizons de la mer et du ciel.

Au cap Sunium il jouit d'un autre beau coucher :

« ...au coucher du soleil nous entrâmes au port de Sunium... le soleil couchant rugissait les côtes de Zéa et les quatorze belles colonnes de marbre blanc au pied des-

quelles je m'étais assis. Les sauges et les genévriers répandaient autour des ruines une odeur aromatique et le bruit des vagues montait à peine jusqu'à moi.

Comme le vent était tombé, il nous fallait attendre, pour partir, une nouvelle brise. » (*ibid. pag.* 214).

Emotion d'un passé qui chante dans le cadre des blanches colonnes du temple dans une splendeur lumineuse et enflammée! Tout est exalté et magnifié, tout se parfume et s'épure. Il note des reflets de pourpre sur le marbre et sur le rivage, et fond ansi, dans un seul accord de couleur, l'architecture du temple de Minerve et les côtes du cap Sunium. Comme la mer prolonge et agrandit cette harmonie des colonnes et des herbes, et comme elle mêle ses brises embaumées à l'odeur aromatiques des sauges et des genévriers! Et quelle merveilleuse solitude!

Une différence fondamentale entre Chateaubriand et Homère, dans la description du paysage, c'est que le premier ralentit le rythme du récit, et arrête l'action pour reproduire jusqu'à certains détails nécessaires à arrondir la phrase et achever le tableau : chez Homère, au contraire, une touche suffit, et le récit coule sans s'attarder aux détails. En cela Chateaubriand se rattache à Virgile qui composait toujours en tableaux et transposait dans ses vers, plus brillants que la peinture, l'œuvre d'un peintre. « Il y a du mouvement chez Homère et des gestes chez Chateaubriand ; des formes chez le premier, des couleurs chez le second ; l'un a du Michel-Ange, l'autre du Corot » (1).

(1) Briod, *L'homérisme de Chateaubriand.*

Sans doute, avec Homère, c'est encore l'influence de Virgile qu'il a ressenti. Nous n'irons pas à affirmer avec M. Louis Hastings Naylord (*Ch. and Virgile*) que « toute la vie de Chateaubriand est accompagnée en sourdine, par des hexamètres de Virgile ». Mais Homère c'est souvent Virgile et à Troie, notre René veut que l'on songe à l'Enéide autant qu'à l'Iliade. Ce qui lui a échappé d'Homère, c'est le dynamisme de l'action. Chez Homère la description n'arrête pas le récit, chez Chateaubriand le peintre paraît a tout instant, un peintre très soucieux des nuances, à l'art subtil et vigoureux, exquis et puissant. Le récit s'arrête, et c'est le procédé de Virgile. Là où Homère donne, dans une image surgie d'un rapport essentiel, le mouvement, le contour, Virgile traduit en peintre le mouvement et le contour. Ainsi Chateaubriand.

Dans l'Odyssée, la mer est calme :

« au couchant du soleil, quand vient le crépuscule, on s'étend pour dormir sur la grève de la mer. » (*Od.* IX I, *vers.* 557-559).

et plus avant Homère répète les même vers (*X. K.* vers 185-187).

A l'approche des Sirènes, au couchant

« ...la brise tombe, un calme sans haleine s'établit sur les flots qu'un dieu vient endormir. Mes gens se sont levés ; dans le creux du navire ils animent la voile et, s'asseyant aux rames, ils font blanchir les flots sous la pale en sapin. » (*Odyssée,* 166-173. XII, M.).

Une seule touche : *un calme sans haleine,* et le tableau de la mer endormie surgit et se précise dans toute sa beauté, sans que le récit arrête un instant l'action. Lignes et gestes, forme et mouvement, tout est mesuré et cadencé au même rythme harmonieux. C'est un réalisme sans recherche, fait seulment de choses vues. Le dernier vers se retrouve imité dans Racine, et Chateaubriand le connaissait bien :

La rive ou loin gémit, blanchissante d'écume.
(*Iphigénie*)

Il le connaissait si bien, qu'il aime à l'imiter lui-aussi, ce beau vers d'Homère. Voici Chactas qui part comme Ulysse par « la lame grossie » et les coursiers marins (image homérique « *les vaisseaux, chevaux de la mer* » (*IV. Od. Vers* 708) déploient leurs dernières ailes, s'animent d'un souffle plus impétueux, et, s'excitant mutuellement dans la carrière, ils labourent à grand bruit le champ des mers. (*Les Natchez* p. 276).

Cymodocée quitte la Grèce et le décor même du paysage, prête son charme aux souvenirs homériques :

« l'astre du jour prêt à se plonger dans la mer, frappait de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve... les matelots, couronnés de fleurs, font blanchir la mer sous l'effort des rames. »

Et dans Homère :

« la rame bat le flot qui blanchit sous les coups. » (*Odyssée,* 104, IX. I - 181, IX).

Ce beau vers rythmique et cadencé qu'Homère aussi a répété plus d'une fois dans son poème immortel, est imité encore dans les *Mémoires* où il clôt harmonieusement la description dynamique d'une manœuvre de départ :

« Tantôt la lame et l'écume se brisent et rejaillissent contre la carène; tantôt l'onde paisible se divise, sans résistance, devant la proue. Les pavillons, les flammes, les voiles achèvent la beauté de ce palais de Neptune : les plus basses voiles, déployées dans leur largeur, s'arrondissent comme de vastes cylindres; les plus hautes, comprimées dans leur milieu, ressemblent aux mamelles d'une sirène. Animé d'un souffle impétueux, le navire, avec sa quille, comme avec le soc d'une charrue, laboure à grand bruit le champ des mers. » (*pag.* 138, *Vol.* II).

C'est dans les *Natchez* qu'il se rapproche le plus directement de l'épopée d'Homère. Déjà dans son idée il voulait appeler son oeuvre *L'épopée de l'homme de la nature*, songeant peut-être au rôle d'Enée plus qu'à celui d'Ulysse. Chactas, en effet, a quelque chose de solennel, d'austère propre à Chateaubriand lui-même qui est incapable de familiarité : et c'est le style de Virgile. Tout le poème des *Natchez*, d'ailleurs, se ressent d'inspirations diverses.

Le départ de René, la nuit, au milieu de la tempête, ressemble à celui d'Ulysse. Le navire fend les vagues qui bouillonnent autour de la proue ou de la poupe. (*René, pag.* 94).

Et encore c'est à Ulysse que ressemble Chactas lorsqu'il échappe au naufrage. « Tout couvert de l'écume des flots », en abordant à Terre-Neuve, il rappelle le

héros grec qui aborde à l'île des Phéaciens. (*Od. V-VI*).

Et comme le divin Ulysse s'endormit au souffle d'Athéna qui lui ferma les paupières, ainsi Chactas s'endormit « au souffle du Sommeil qui baignait ses membres délicats dans l'eau de la fontaine ». (*pag.* 280 *ibid*).

La côte du Labrador à laquelle Chactas a abordé, ressemble au paysage armoricain :

« je cheminai le long des grèves; mais lorsque j'avais franchi des caps orageux, je n'apercevais qu'une suite de promontoires aussi solitaires que les premiers. » (*pag.* 282 *ibid.*).

« C'était l'heure où les coquillages des grèves s'entr'ouvrent au soleil... » dit Chactas (*pag.* 284 *ibid.*).

et ailleurs :

« c'était l'heure qui ramène aux nautoniers le vent favorable pour sortir du port... »

C'était l'heure... combien de fois Homère ne commence-t-il ainsi son chant, harmonisant plastiquement le temps et le paysage, l'heure et l'action.

Le Livre X des *Natchez* offre avec le IIIème chant de l'Iliade des liaisons assez suivies.

Dans la bataille l'ennemi est comparé à la mer assaillie par les torrents :

« Adario et Outougamiz se précipitent vers l'ennemi comme deux torrents formés par le même orage descendent parallèlement le flanc d'une montagne et menacent la mer. » (*Œuvres*, III, *pag.* 306).

Les Natchez pénètrent dans les rangs ennemis « avec un bruit semblable à celui des flots qui jaillis-

sent contre les épieux noircis plantés devant les murs d'une cité maritime ». (*pag.* 309 *ibid*).

La description de la bataille sur mer a toute l'allure grave de l'épopée :

« Comme deux flottes puissantes, se disputant l'empire de Neptune, se rencontrent à l'embouchure de l'antique Egyptus, le combat s'engage à l'entrée de la nuit. Bientôt un vaisseau s'enflamme par sa poupe pétillante; à la lueur du mouvant incendie on distingue la mer semblable à du sang et couverte de débris; la terre est bordée des nations du désert; les navires, ou démâtés, ou rasés au niveau des vagues, dérivent en brûlant. Tout à coup le vaisseau en feu mugit: son énorme carcasse crève et lance jusqu'au ciel les tubes d'airain, les pins embrasés et les cadavres des matelots: la nuit et le silence s'étendent sur les flots. » (*ibid. pag.* 312)

La dernière phrase clôt harmonieusement la solennité de la description. Chateaubriand excelle à achever poétiquement sa phrase. Jamais, avant lui, depuis Du Bellay et Ronsard et tous les pétrarquistes, on n'avait mieux soigné la chute du sonnet. De nos jours c'est Proust qui donne des clôtures de phrases exquises et doucement tendres.

La petite Mila a tous les gestes gracieux des naïades quand elle nage :

« Tantôt elle se balançait lentement, le visage tourné vers le ciel; vous eussiez cru qu'elle dormait sur les vagues; tantôt, frappant de son pied l'onde élastique, elle glissait rapidement dans le fleuve. » (*ibid*, *pag.* 356)

Le tableau est exquis de grâce et d'harmonie. La petite naïade a les mouvements lents et charmants d'une nymphe mythologique.

Céluta, la Sylvaine triste, l'épouse de René qui, à celui-ci apparut comme Nausicaa au fils de Laërte, (*Les Natchez,* 214, III) meurt tragiquement comme Sapho en se jetant d'un rocher.

C'est dans *Les Natchez* qui se ressentent beaucoup de la poétique du 18e siècle, comme des *Incas* de Marmontel et du *Florello de Loaisel* (1) que Chateaubriand a le plus imité et rappelé Homère; ailleurs, dans l'épopée des *Martyrs*, l'inspiration homérique est partout plus spontanée et partout on respire la grâce, la fraîcheur, l'éclat des descriptions et l'atmosphère antique.

C'est que Chateaubriand y a perfectionné sa manière et s'approche davantage de l'oeuvre de Chénier, oeuvre qu'il a connue sur manuscrit (au moins en partie) longtemps avant 1819, et il la cite dans le *Génie du Christianisme* (2).

Les lignes, les tonalités, les nuances sont plus harmonieuses et suggestives, les épithètes classiques accompagnent les substantifs ayant trait à la mer : flot écumant, clair, onde agitée, vastes mers, flots orageux, flots bleus, océan immense et profond, mugissant, furieux. Son antiquité est à lui : il l'a respirée, il s'en est imprégné et l'a rendue avec tout l'éclat de sa couleur locale et dans toute la précision de sa vérité historique. S'il s'était servi des traduc-

(1) *Cf.* D. Mornet, *Le romantisme en France,* p. 53 et suiv.; G. Chinard. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française;* A. Monglond. *Le Préromantisme,* V, I, pag. 68 et suiv.

(2) *Génie,* 2. partie, T. III, chap. 6.

tions de son temps, pompeuses, banales et peu fidèles, ses évocations de l' antiquité n' auraient pas cette poésie vibrante qu'il est allé retrouver aux sources mêmes.

« Entre le couchant et le midi, la mer de Messénie formait une brillante barrière » (*ibid. I. pag.* 18).

L'image surgit spontanée et puissante d'un rapport visuel et non d'un symbole; une seule touche « brillante barrière », et les flots étincellent sous les rayons du soleil. C''est un des procédés de style qu'il a pris à Homère; chez celui-ci les images sont toujours éveillées par analogie, par un rapport direct et jamais par symbole.

Démodocus et sa fille Cymodocée:

« ...souvent assis avec cette fille chérie sur un rocher élevé, au bord de la mer, chantaient quelques morceaux choisis de l'Iliade ou de l'Odyssée. » (*ibid*)

C'est Ossian et Malvina et cette vision a charmé aussi Chénier. « Ossian assis sur un rocher, au pied d'un arbre, jouant de la lyre et chantant. Malvina, belle, grande, blanche, les cheveux noirs, écoutant Ossian avec une admiration mêlée d'intérêt » (1)

Cymodocée retourne seule, une nuit, avec sa nourrice et ici paraît, tout d'abord, le talent de Chateaubriand:

« La mer de Messénie brillait de la plus tendre lumière; une flotte ionienne baissait ses voiles pour entrer au port de Coronée comme une troupe de colombes pas-

(1) André Chénier, *Œuvres inédites. Fragments.*

sagères ploie ses ailes pour se reposer sur un rivage hospitalier; Alcyon gémissait doucement sur son nid, et le vent lointain de la nuit apportait à Cymodocée les parfums du dictame et la voix lointaine de Neptune. » (*ibid.*, *pag.* 21,I).

C'est une décalque hellénique. Quelle musique dans les mots évocateurs, quel rythme cadencé dans la phrase harmonieuse, quelles qualités picturales et plastiques! Le tableau parle au sentiment et à l'imagination. Ce clair de lune a une douceur exquise; tout y est nuancé, voilé, même ces flots argentés, animés par les voiliers qui rentrent silencieusement au port de Coronée.

Dans les *Natchez* il y a la même image :

« Comme une troupe de colombes passagères, notre flotte vient ployer ses ailes. » (*pag.* 277. VII).

Démodocus et Cymodocée partent sur un char et la trace que celui-ci marque sur la poussière est comparée au sillage d'un rapide vaisseau. « Les mules s'élancent, et les roues rapides marquent à peine sur la poussière la trace qu' un léger vaisseau laisse en fuyant sur les mers ». (*Les Martyrs* 28 I.)

Ici l'image chez Chateaubriand surpasse en beauté et en concision l'image homérique. Homère avait dit :

« Comme, devant le char, on voit quatre étalons s'élancer dans la plaine et pointer tous ensemble et dévorer la route sous les claques du fouet; ainsi pointait la proue et, dans les gros bouillons du sillage, roulait la mer retentissante. » (*vers* 81 *et suiv.* XIII. *Odyssée*).

Chez Eudore, chrétien, tout retrace le contraste entre les deux religions : la jeune prêtresse des Muses

est là au bord de ce fleuve amant d'Aréthuse, en contraste avec le milieu biblique et patriarcal de la famille d'Eudore. Démodocus remarque avec un sentiment de tristesse :

« Arcadiens, qu'est devenu le temps où les Atrides étaient obligés de vous prêter les vaisseaux pour aller à Troie, et où vous preniez la rame d'Ulysse pour le van de la blonde Cérès? Aujourd'hui vous vous livrez sans pâlir aux fureurs de la mer immense. » (55, IV. *Odyss.* XXIII).

Nous songeons à la douleur de Pénélope, lors du départ de Télémaque, lorsque Eudore va à Rome pour y servir d'ôtage.

« Son coeur (de sa mère) se brisait à la pensée de ces mers orageuses et de ce monde plus orageux encore que j'allais traverser, navigateur sans expérience. » (*Les Martyrs, pag.* 57).

Eudore raconte qu'une violente tempête le rejeta vers les côtes de l'Asie, au tombeau d'Achille. Ainsi il est à même de rappeler les souvenirs mythologiques des brillantes îles de l'Archipel.

A Délos Eudore voit encore le dernier spectacle de la lumineuse Grèce païenne :

« Le vaisseau déliaque, couvert de fleurs et de bandelettes était orné des statues des dieux; les voiles blanches, teintes de pourpre par les rayons de l'aurore, s'enflaient aux haleines des zéphyrs, et les rames dorées fendaient le cristal des mers. » (*ibid, pag.* 59).

Or, pourpre et bleu : ce sont les couleurs du style empire, alors à la mode. On sent la nostalgie de l'ar-

tiste pour cet âge d'or, où la beauté était souveraine. Tout le tableau respire l'atmosphère grecque. Il a dit dans le *Génie* :

« L'art d'écrire semble avoir suivi l'art de la peinture : la palette du poète moderne se couvre d'une variété infinie de teintes et de nuances ; le poète antique compose ses tableaux avec les trois couleurs de Polygnote. » (*I. partie, II, pag.* 193 *et suiv.*).

Il aborde en Italie comme jadis Enée : la description des lieux chantés par Enée est divine. Le héros virgilien l'accompagne avec ses souvenirs littéraires. Chateaubriand décrit les lieux que chantera aussi Lamartine, mais le paysage de Lamartine sera plus vague de contours, plus vaporeux, plus noyé que celui de Chateaubriand. Lamartine aura l'harmonie du vers, Chateaubriand la netteté dans la douceur et la grâce.

« Chaque matin, aussitôt que l'aurore commençait à paraître, je me rendais sous un portique qui s'étendait le long de la mer. Le soleil se levait devant moi sur le Vésuve : il illuminait de ses feux les plus doux la chaîne des montagnes de Salerne, l'azur de la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, les îles de Caprée, d'Œnaria et de Prochyta, la mer, le cap Misène et Baies avec tous ses enchantements... sans pensées, sans désirs, sans projets, je restais des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme était si profond qu'il me semblait que cet air divin transformait ma propre substance, et qu'avec un plaisir indicible je m'élevais avec le firmament comme un pur esprit. » (*ibid, pag.* 72).

Beauté souveraine et enchanteresse ! Prose chantante qui donne toute la suavité du paysage merveil-

leux ! Comme le golfe des Sirènes se dessine pur de beauté sous les doux feux de l'aurore, sur cet azur immobile, parmi les voiles blanches ! Ce n'est pas seulement le paysage de Naples tel que nous le voyons aujord'hui ; c'est le royaume ancien de Parthénope qu'il décrit, et tout respire l'âme des choses purement belles où vibre la Grèce entière.

« Hélas, s'écrie Eudore, nous poursuivions nos faux plaisirs. Attendre ou chercher une beauté coupable, la voir s'avancer dans une nacelle et nous sourire du milieu des flots, voguer avec elle sur la mer dont nous semions la surface de fleurs, suivre l'enchanteresse... telle était l'occupation de nos jours. » (*ibid, pag.* 72).

Lamartine s'est inspiré ici aussi (*Ischia, le golfe de Baia, le Passé,* rappellent ce passage.)

« Couchés sur des lits d'ivoire, nous entendions murmurer les vagues au-dessus de nos têtes. »

Il avait en vue les ruines antiques que recouvraient les décombres du palais de la reine Jeanne, au Pausillipe (ce palais a été aujourd'hui ragréé.)

Et à Naples encore, des jeunes filles dansant tandis que les vagues mugissaient, réalisaient les fictions des poètes grecs :

« on eût cru voir les jeux des Néréides dans la grotte de Neptune. » (*ibid, pag.* 73, V).

Jusqu'ici, le décor lumineux du paysage, l'atmosphère grecque que respirent ses personnages, favorisaient les images, les souvenirs, les rapprochements

anciens; mais, lorsque Eudore va chez les Francs, dans la contrée sauvage où les habitants « bravent la mer, se rient des tempêtes et où l'on dirait qu'ils ont vu le fond de l'Océan à découvert tant ils connaissent et méprisent les écueils», alors Chateaubriand n'emprunte aucun procédé aux anciens et reste tout à fait puissant et inégalable. Bien plus : cette mer de l'équinoxe, accourant comme une furie déchaînée, comme une redoutable divinité au secours des Francs, a bien plus de puissance suggestive que l'intervention des dieux dans les batailles épiques des anciens. Cette mer il la personnifie : il l'a tant aimée que cela est tout spontané chez lui. Il appelle les flots « flots libérateurs ». « L'armée des flots » n'est pas venue à cause d'un phénomène météorologique : non, ce sont les flots justiciers et complices de la poésie celtique, ce sont les flots qui aidèrent Tristan enfant à être délivré des pirates, ceux qui emmenèrent Guigemar dans la nef enchantée, ceux qui se déchaînèrent contre Eliduc et Guillardon. La mer

« Lur verge bruisa e fendi
E tut lur sigle desrumpi. » (*Eliduc*)

Ce rôle de justicière si ancien, ne l'avait-elle pas eu aussi contre Sadoc, dans la légende de Tristan? Sadoc, coupable d'avoir tué sa femme, est retenu comme la cause d'une tourmente qui met sa nef en péril, et est précipité à la mer.

« Et lors luy dirent les mariniers : il vous faut gesir

hors du navire car mieulx vault que vous seul recevez mort que nous tous. »

C'est la même mer qu'il a appelée « sa nourrice », « la confidente de ses premiers pleurs et de ses premiers plaisirs. » Il était, donc, naturel que cette « force belle, douce, grande et mystérieuse » (*Génie*) intervînt avec tout l'apparat de son omnipotence et de sa grandeur. Thierry pleura, dit-il, en lisant la description de cette bataille entre les Francs et les Romains et y puisa sa vocation historique. La couleur locale est le reflet de la vie militaire de Chateaubriand dans l'armée de Condé. Eudore aux avant-postes des frontières de la Germanie, est notre René, sous-lieutenant ignoré dans le siège de Thionville. Il a rappelé, il est vrai, le refrain belliqueux du *Chant de mort de Regner Lodbrog* de Wormius. « *Nous avons combattu avec l'épée* », dans le *bardit* que chantent « quarante mille Barbares », et c'est lui-même qui le cite en note. Mais quelle magnificence, quel paysage immense et étincelant sous le soleil du matin qui, « s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'océan et les deux armées. »

Il reste très grand dans cette page parce qu'elle est vécue et sentie dans toutes les fibres de son âme d'artiste. C'est comme ce merveilleux chrétien qui ne lui réussit pas parce qu'il a l'âme de Cymodocée : celle-ci reste païenne inconsciemment, même sous la dent du tigre. Et ce merveilleux chrétien ressemble étrangement au merveilleux païen de cette Grèce qui l'éblouit et l'enivre. Nous ne rappellerons point la tou-

chante Astarté, coupable pour avoir aimé un ange rebelle, ni l'ange des saintes amours, Uriel, qui ressemble étroitement à Cupidon. Nous rappellerons l'ange des mers qui n'est autre que Neptune, le père d'Amphitrite, le vieil Océan qui se lève furieux contre les fleuves ses fils.

Cet ange, il le connaissait bien : c'est Milton qui le lui a suggéré. (*Natchez, pag.* 195 *et* 288).

Cet ange des mers « habite aux sources de l'Océan, sous des grottes profondes, toujours retentissantes du bruit des vagues. » (*ibid. pag.* 209).

Lucifer habite dans un château

« au centre de l'abîme, au milieu d'un océan qui roule du sang et des larmes. »

Cela rappelle, d'après Saint-Beuve, certaines allégories du *Roman de la Rose,* ou des écrits d'Alain Chartier.

Comme on voit, pendant une tempête, une vague « s'élever au-dessus des autres flots, et menacer les nautoniers de sa cime écumante... tel paraît l'archange (Lucifer) tombé au milieu de ses compagnons. » (*ibid. pag.* 123, VIII).

Le démon de l'homicide

« ne peut supporter la pensée qu'un seul chrétien (Eudore) échappe à ses fureurs : aussi, dans l'Océan qui baigne les rivages du Nouveau-Monde, on voit un monstre marin poursuivre sa proie au milieu des flots : si la proie brillante déploie tout à coup des ailes argentées, et trouve, oiseau d'un moment, sa sureté dans les airs, le monstre trompé bondit sur les vagues et, vomissant des tour-

billons d'écume et de fumée, il effraie les matelots de sa rage impuissante. » (*pag.* 124. VIII).

Tout cela est faux et étriqué. On sent là l'influence, l'intellectualisme du 18e siècle et on sent aussi l'influence du *Paradis Perdu* de Milton. Tout son merveilleux chétien est plus froid, plus insipide que la vieille mythologie qu'il a voulu remplacer. Ces mêmes images maritimes qui chez lui mieux que chez tout autre, surgissaient éclatantes de vérité et de beauté, ici sont forcées et froides. Heureusement l'épisode de Velléda, qui suit tout cela, vient nous désennuyer, nous charmer et nous toucher par son histoire brève, tragique et étrange. La prêtesse de l'île de Sayne se rattache à la mer bretonne la plus pittoresque et la plus redoutable. Là les eaux de l'Océan, suivant l' expression pittoresque d' Alfred Michiels, semblent célébrer une éternelle messe des morts, rouler en sourdine un *dies irae* perpétuel. Il y a correspondance entre le paysage orageux et l'action violente et passionnée de cet épisode. La fille de Ségenax, la vierge à la faucille d'or, a la véhémence même des flots déchaînés.

Le paysage est ossianique et rappelle certains passages du poème « Duthona », mais Velléda n'a rien de la douceur triste des amoureuses d'*Ossian*. Son âme est ébranlée : elle a bu à la coupe amère d'un amour qui enivre et qui tue. Et en effet elle meurt.

Cet épisode fantastique, si inconsistant, si triste et tragique, est tout différent du merveilleux des Romans de la *Bibliothèque bleue,* de celui de Rabelais

ou des contes de Perrault, bien plus différent de la mythologie païenne ou du merveilleux chrétien dont il a été question jusqu'ici. Cet épisode est mystérieux et angoissant plutôt que terrible, et touche d'une manière profonde les cordes de la sensibilité.

Eudore troublé s' éloigne et va chez Dioclétien. Le paysage redevient lumineux et les souvenirs anciens se représentent à l'esprit du jeune commandant. La vue de Carthage lui rappelle Velléda.

« Je fuyais aussi sur les mers, dit-il, après avoir causé la mort d'une femme, et, pourtant, homme sans gloire et sans avenir, je n'étais pas comme Enée le dernier héritier d'Ilion et d'Hector. » (*ibid, pag.* 154, XI).

Eudore est chrétien, son équipage aussi. Lui et ses matelots.

« ne voyaient pas Vénus sortie d' une mer brillante s'envoler au ciel sur l'aile des Heures; ils admiraient la main de Celui qui creusa l'abîme et qui répandit à volonté la terreur ou la beauté sur les flots. » (*ibid, pag.* 153, XI).

Ce sentiment très chrétien ne l' empêche pas, pourtant, de rappeler les aventures de la païenne Didon.

« Un soir, du haut d' une galère de marbre, je regardais Alexandrie... ville située entre trois déserts : la mer, les sables de Libye et Nécropolis, cité des morts aussi grande que celle des vivants. Mes yeux erraient sur tant de monuments... » (*ibid. pag.* 155, XI).

Tous les lieux immortalisés par Homère et par Vir-

gile reviennent sous la plume de Chateaubriand. Ce sont les mêmes visions qu'il retracera, avec les retouches et les rétrécissements nécessaires, dans l'*Itinéraire*. Les mêmes tableaux, naturellement plus détaillés, se dérouleront dans le récit du voyageur, mais avec un caractère nouveau. Le ton grave, solennel et toujours un peu triste qui est dans les paroles l'Eudore, sera remplacé par le ton simple, tantôt enjoué, tantôt malicieux, tantôt ingénuement gascon, de ce voyageur désireux de poursuivre la poésie et le pittoresque. Mais il ne part pas, comme il l'a déclaré, avec les sentiments mystiques d'un ancien croisé. Il part avec des dispositions d'âme les moins mystiques possibles. C'est la gloire qu'il veut atteindre sur les ruines d'Athènes, de Sparte et en Asie, et cette gloire il veut la déposer aux pieds de la belle Nathalie qui l'attend en Espagne. « Peut-être avons-nous ici l'explication, touchante, et un peu ridicule, de toutes les vantardises qu'il y a dans l'*Itinéraire*, des coups de poing qu'il donne à des gaillards d'Orient, des prétentions d'archéologue, de géographe, de marin, de tout cela qu'il dut raconter avec un entrain fier à Blanca étonnée. » (1)

Il part, donc, dans cette disposition si profane, et ses tableaux et ses images sont la reproduction de la réalité. Aucun voyageur n'a su autant que lui, fixer la couleur et la nuance des marbres, la luminosité vaporeuse de l'atmosphère, de même que nul humble

(1) André Beaunier. *Chateaubriand, textes choisis et commentés, pag.* 103.

chrétien n'est resté plus muet que lui devant le tombeau de Jésus. Toujours l'évocation du passé brillant de la Grèce, mais si belle, si suggestive, si prenante, qu'elle laisse une peine et une profonde nostalgie dans notre âme ! La mer décore presque toujours le tableau ; toujours elle ajoute le gémissement de ses flots à la voix fatidique des siècles écoulés.

« Nous assistons à un long travail dans les variantes du Génie, dans l'évolution qui fait du style de l'*Essai* le style du *Génie,* de celui-ci le style des *Martyrs*; il affecte une forme plus ramassée, moins en couleurs, plus en reliefs ; dans l'Itinéraire, sa phrase va, la bride sur le cou ; ce sont des récits à la française, où se profile déjà l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe.* Mais toujours la poésie affleure » (1).

Ses tableaux se ressentent de cette manière hautaine acquise au contact de la poésie ancienne. De même que les maîtres de l'antiquité classique, il a voulu atteindre à la beauté universelle. Toutes ses nuits sur mer sont belles et toujours la lune, la compagne assidue de ses pèlerinages, embellit et enlumine le tableau.

« Le firmament répété dans les vagues avait l'air de reposer au fond de la mer. L'étoile du soir, ma compagne assidue pendant mon voyage, était prête à disparaître sous l'horizon ; on ne l'apercevait plus que par de longs rayons qu'elle laissait de temps en temps descendre sur les flots, comme une lumière qui s'éteint. Par intervalles des brises passagères troublaient dans la mer l'image du ciel, agitaient les constellations, et venaient expirer parmi

(1) P. Moreau. *Œuv. citée, pag.* 148.

les colonnes du temple avec un faible murmure. » (*ibid, pag.* 214).

Ce ne sont pas seulement les colonnes blanches qui donnent, par leur détail, la saveur grecque : tout le tableau la respire, par son rythme large et solennel, par sa pure beauté mystique, par le charme voilé de nostalgie, par l'harmonie et la grâce des épithètes. On ne voit pas de couleurs nuancées : seulement de la lumière, du mouvement, du bruit. La lumière est tamisée, le mouvement est large et lent, le bruit doux et caressant : tout se fond et s'harmonise. Comme on est loin de l'antiquité du *Voyage du jeune Anacharsis,* et de l'antiquité symétrique et froide de Volney ! Pourtant c'est à Barthélemy aussi qu'il « doit une large part de son érudition. » (1)

Ce beau nocturne lunaire en proximité du cap Sunium, en rappelle un autre, plus exotique, plus bariolé. A défaut de la mer, c'est la savane qui étincelle sous les rayons de la lune, mais la mer est rappelée ici par comparaison :

« La lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé... des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là, formaient des îles d'ombre flottantes sur cette mer immobile de lumière... »

Tous ses nocturnes si nombreux et si variés, pourraient décorer une galerie merveilleuse. C'était à la mode, d'ailleurs, cette magie lunaire, sous l' Empire. En effet les peintres fameux de l'époque s'évertuaient

(1) Moreau. *Œuvre citée, pag.* 52.

à peindre des beautés astrales et Girodet, par exemple, a peint des clairs de lune vaporeux en des paysages de rêve. David, Girodet sont tout près, en peinture, de l'esthétique de Chateaubriand : ils donnent forme à un état de sensibilité et à une vision de l'antique qui sont à la fois de leur temps et de toujours.

En cinglant vers la Terre-Sainte Chateaubriand peint encore des clairs de lune sur mer :

« Le vent était froid, la mer belle, la nuit sereine. La lune avait l'air de se balancer entre les mâts et les cordages du vaisseau ; tantôt elle paraissait hors des voiles, et tout le navire était éclairé ; tantôt elle se cachait sous les voiles, et les groupes des pèlerins rentraient dans l'ombre. Chaque flot qui poussait le vaisseau vers le saint rivage, emportait une de nos peines. » (*ibid, pag.* 260).

C'est la lumière qui fait tout le charme de ce paysage. Il avait déjà saisi, au couchant, les effets des rayons de pourpre se balançant à travers le cordages du vaisseau qui l'emmenait en Amérique ; mais ici les reliefs et les ombres sont plus accentués, et le détail des groupes de pèlerins, tantôt effacés, tantôt en pleine lumière, est cité exprès pour prolonger la sensation de beauté mystique qui émane de tout le tableau. C'est encore l'influence des peintres de l'époque, de David ou de Girodet, qu'on note dans le souci de former des groupes plastiques.

Et encore un autre détail pour relever la douceur et le charme de ces nuits lunaires :

« Le temps était si beau et l'air si doux, que tous les passagers restaient la nuit sur le pont. J'avais disputé un

petit coin du gaillard d'arrière à deux gros caloyers qui ne me l'avaient cédé qu'en grommelant. » (*ibid*, *pag*. 261).

Quinze ans avant, en allant en Amérique, il s'écartait le jour dans la hune du grand-mât; « je m'y asseyais dominant les vagues » et la nuit « enveloppé de mon manteau je me couchais sur le tillac. Mes regards contemplaient les étoiles au-dessus de ma tête. La voile enflée me renvoyait la fraîcheur de la brise qui me berçait sous le dôme céleste. »

Jamais il ne se lassera de contempler la grande ensorceleuse, et toujours il trouvera des couleurs différentes sur sa riche palette.

Voici une autre nuit étrange à Tyr et une autre lugubre sur la Mer Morte :

« Les flots se brisaient avec fracas contre les rochers du port... on voyait un beau ciel, une lune paisible, une mer calme et le vaisseau des pèlerins mouillé au large... Je passai une partie de la nuit à contempler cette mer de Tyr, que l'Ecriture appelle la Grande-Mer, et qui porta les flottes du roi-prophète quand elles allaient chercher les cèdres du Lyban et la pourpre de Sidon; cette mer où Léviathan laisse des traces comme des abîmes; (*Lamartine dira : Léviathan laisse ses traces profondes*) cette mer à qui le Seigneur donna des barrières et des portes; cette mer qui vit Dieu et qui s'enfuit. Ce n'étaient là ni l'Océan sauvage du Canada, ni les flots riants de la Grèce. Au midi s'étendait l'Egypte... au nord s'élevait la reine des cités... à ma droite les campagnes de la Galilée, et à ma gauche la plaine d'Ascalon : dans les premiers je retrouvais les traditions de la vie patriarcale et de la nativité du Sauveur, dans la seconde, je rencontrais les souvenirs des croisades et les ombres de Jérusalem. » (*ibid*. *pag*. 266-67).

On voit que c'est la Bible qui l'inspire, mais son inspiration reste froide.

La Mer Morte est triste et sinistre. Même le paysage lunaire perd ici sa douceur :

« La lune en se levant à deux heures du matin, amena une forte brise qui ne rafraîchit point l'air, mais qui agita un peu le lac. Le flot chargé de sel retombait bientôt par son poids et battait à peine la rive. Un bruit lugubre sortit de ce lac de mort, comme les clameurs étouffées du peuple habitant dans ses eaux. » (*ibid*, *pag.* 294).

Voilà le détail caractéristique qui parle à l'imagination et au sentiment : « la clameur étouffée du peuple disparu ». Les images de Sodome et Gomorrhe surgissent spontanées et puissantes. Sans profusion de détails, il sait retracer, par le charme de ses mots évocateurs, dans le recul du temps et l'exotisme de l'espace, un tableau frappant d'exactitude et de couleur locale vraie, répandue sans profusion. Quelle différence avec les évocations stériles des *poetae minores,* d'un Jean-Baptiste Rousseau, par exemple ! C'est là la génialité de Chateaubriand ! Il ressent l'influence littéraire de son siècle : ce retour à l'antique, qu'atteste un grand nombre de publications savantes, et qui s'est manifesté dans tous des arts (1) atteint son apogée sous l'Empire : les Français viennent de piétiner le sol de Ptolomée et de Cléopâtre. Mais dans le vaste cadre de son émotion, René sait peindre des paysages pleins de nostalgie qui chantent un hellénisme vivant et non archéologique : il concilie le sentiment de la nature et le respect de l'antiquité.

(1) v. Monglond. *Ruines* dans *Le Préromantisme, I, pag.* 159 *et suiv.*

Après avoir visité pendant une demi-heure le Saint-Sépulcre, dans une sécheresse d'esprit peut-être naturelle chez un amoureux tout pénétré du rendez-vous prochain, il repart de Jaffa, le surlendemain de son arrivée, sur un caïque de l'échelle de Tripoli :

«La mer était grosse et le vent peu favorable», mais il était content parce qu'il se voyait à la fin de son voyage.

« Quand je songeais que j'avais traversé presque seul le continent et les mers de la Grèce, que je me retrouvais encore seul, dans une petite barque au fond de la Méditerranée, après avoir vu le Jourdain, la mer Morte et Jérusalem, je regardais mon retour pour la Barbarie et l'Espagne, comme la chose du monde la plus facile : je me trompais pourtant. » (*ibid pag.* 397).

Il était parti de Venise le 23 juillet, le 4 octobre il était arrivé à Jérusalem et seulement le 19 mars 1807 il abordait en Espagne. La mer, son amie, voulut lui jouer un mauvais tour. Il avait brûlé les étapes, il n'était resté qu'une semaine en Palestine et voilà que les tempêtes le retiennent dix jours à Alexandrie. Naturellement cette ville lui sembla le lieu le plus triste et le plus désolé de la terre. Du haut de la terrasse où il était logé, il n'apercevait

« qu'une mer nue, qui se brisait sur des côtes basses encore plus nues, des ports presque vides et le désert libyque s'enfonçant à l'horizon du midi : ce désert semblait, pour ainsi dire, accroître et prolonger la surface jaune et aplanie des flots : on aurait cru voir une seule mer dont une moitié était immobile et silencieuse. » (*ibid, pag.* 414).

Jamais il n'avait éprouvé une impression si morne et si désagréable devant « son amie ». Mais son impatience ne faisait qu'augmenter.

« Le but qui nous paraît le moins élevé, soupirait-il, n'est pas toujours le plus facile à atteindre, et souvent la chaumière fuit devant nos voeux comme le palais. » (*ibid, pag.* 415).

Il put enfin partir, mais son voyage ne fut qu'une espèce de continuel naufrage. La tempête sévit avec une violence extrême et il nous l'a racontée avec son adresse de marin et son art inimitable. Ce n'est pas la même tempête qu'il essuya lors de son retour d'Amérique et qui ne fut pas perdue pour la littérature car il la fit essuyer à Chactas et à Cymodocée. Mais toute différente qu'elle était, elle n'en fut pas moins terrible. Peut-être aussi son tableau, dans l'*Itinéraire,* est plus effrayant et plus angoissant à cause de cette lumière blafarde répandue sur le ciel, des mouvements convulsifs du vaisseau que le vent faisait pirouetter « comme une plume sur un bassin d'eau », et de cette nappe d'écume que présentait la mer. Une petite felouque à demi-submergée, et à laquelle ils ne purent donner aucun secours est là pour augmenter l'horreur. On songe au tableau de Géricault (Naufrage de la Méduse):

« Elle (cette felouque) passa à une enclâbure de notre poupe. Les quatre hommes qui la conduisaient étaient à genoux sur le pont; ils avaient suspendu un fanal à leur mât et ils poussaient des cris que nous apportait le vent. Le lendemain matin nous ne revîmes plus cette felouque. »

Une image, dans la tempête qui poussa Chateaubriand en dix-sept jours sur la côte de France, rappelle un vers de Virgile : *Apparent rari nantes in gurgite vasto.* (Quelques matelots emportés par la lame nageaient dispersés sur le gouffre immense). Ici aussi il rappelle un beau vers de Virgile : *Ponto nox incubat atra.* (Une nuit ténébreuse s'étend sur les flots). Mais ce n'est qu'un parallélisme de situations, et ce sont les lieux qui suggèrent le souvenir littéraire.

Le 28 décembre la tempête se déchaîna encore plus :

« Le vaisseau, qui n'obéissait plus au gouvernail, était comme un point ténébreux au milieu de cette terrible blancheur; le tourbillon semblait nous soulever et nous arracher des flots; nous tournions en tous sens, plongeant tour à tour la poupe et la proue dans les vagues. »

La tempête qui brisa le *Saint-Géran,* n'a pas cette violence effrayante. Il est vrai qu'elle est vue de terre et que Chateaubriand, lui, était au milieu des flots déchaînés, mais l'autre tempête que Bernardin essuya dans son passage à l'Ile de France, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, est, elle aussi, moins orchestrée que les tempêtes reproduites par Chateaubriand. Il est vrai que le navire de Bernardin de Saint-Pierre est presque démâté (seul l'artimon reste debout, le grand-mât est brisé et le mât de misaine est emporté par le vent), et qu'il est à un moment de chavirer; mais le tableau n'a pas la largeur et la majesté que lui donne Chateaubriand. Chez celui-ci la mer est au premier plan, on ne voit qu'elle; le vaisseau de notre René est un petit point perdu et

ballotté dans l'immensité des vagues monstrueuses et écumantes; chez le premier, au contraire, le navire remplit à lui seul toute la scène : on ne voit que ses mouvements affreux, son roulis épouvantable et, malgré le tragique de la situation, on sourit un peu de ce que Bernardin se vante d'avoir lui seul remplacé les matelots épouvantés dans la difficile manœuvre de carguer les voiles. D'ailleurs cette tempête ne dure que quelques heures, tandis que chez Chateaubriand les deux tempêtes qu'il essuie durent de longues journées. Mais Bernardin a le mérite d'avoir décrit, de même que Chateaubriand, des tempêtes vues et d'avoir peint la mer d'après nature. Pour Bernardin aussi la mer fut un apprentissage de paysagiste. En effet, lui aussi comme Chateaubriand, il avait vécu au bord de la mer et celle-ci « le marque tout jeune de son ineffaçable empreinte. » (1).

C'est lui, Bernardin qui, le premier, a prouvé que la netteté du contour, l'éclat de la couleur, la précision du détail s'imposent aux écrivains aussi bien qu'aux peintres. Aussi, avec quel soin, dans ses voyages, énumère-t-il les plantes tropicales, les poissons qu'il rencontre au large, et avec quel souci de peintre décrit-il la forme et les infinies nuances des nuages qu'il voit à l'horizon! Mais il est moins poète que Chateaubriand; il est toujours un peu sec et il aime les couleurs délicates, les nuances plates, les coloris dilués. Chateaubriand, nous l'avons vu, a, devant la nature, une sorte d'ivresse, et il la saisit fortement et

(1) Maury. *Etude sur la vie et les oeuvres de Bern. de Saint-Pierre.*

puissamment. Il détrône Bernardin et lui succède... « et le vieux Bernardin maugrée contre son indiscret héritier (1).

Avant Bernardin, pourtant, il faut remonter aux poèmes du cycle breton pour retrouver la description des tempêtes maritimes, véritablement essuyées. Mais au XIVe siècle on avait déjà déclaissé « les contes si vains et si plaisants de la matière de Bretagne », et toute la littéraure classique ne connaît la mer qu'en « terrienne ». L'aventure maritime tentera toujours moins les esprits, et au XVIe et au XVIIe siècle, tout en connaissant Héliodore et ses descriptions maritimes, on n'aura pour modèle de tempêtes que celles décrites par Virgile, au Ier et au IIIe livre de l'Enéide, et que du reste Virgile a lui-même empruntées à Homère.

Dans la tempête que Rabelais fait essuyer à son héros Pantagruel, il n'y a de vrai que la peur dont sont saisis l'équipage et les passagers « courage de brebis». L'art exquis de Rabelais présente un tableau vif et amusant de la confusion et de la frayeur qu'on remarque à bord au moment du péril, mais pour ce qui touche aux termes nautiques on sent le « terrien », de même qu'on le sent chez Hugo dans son étalage d'érudition technique où, si souvent, il tombe en plusieurs erreurs (le cyclone, par ex., dans l'*Homme qui rit,* tourne dans le sens contraire de celui qu'exige la nature).

Aucun marin ne trouverait des erreurs dans la ma-

(1) P. Moreau. *Œuvre citée, pag.* 212.

nœuvre que le pilote de Rabelais commande à ses matelots :

« ... le pilote, consyderant les voltigemens du peneau (flamme du haut du mât) sus la pouppe, et prevoiant tyrannicque grain et fortunal nouveau, commenda tous estre à l'herte ; feist mettre voiles bas, mejane, (artimon) contre-mejane, triou (voile de fortune), maistralle (grand'voile) epagon (poulie?) civadiere (voile du mât de beaupré) ; feist caller les boulingues (petites voiles du haut du mât), trinquet de prore et trinquet de gabie, descendre le grand artemon, et de toutes les antennes ne rester que les grizelles (sic !) et coustieres (haubans)... (*Cap.* XVIII. *Vol.* II).

Et encore comme on sent que la description de la mer en tempête est pleine d'artifice !

« Soubdain la mer commença s'enfler et tumultuer du bas abvsme, les fortes vagues batre les flans de nos vaisseaulx, le maistral accompaigné d'un cole effrené, de noires gruppades, de terribles sions, de mortelles bourrasques, siffler à travers nos antennes. Le ciel tonner du hault, fouldroyer, esclairer, pluvoir, gresler, l'air perdre sa transparence, devenir opaque, tenebreux et obscurcy, si que aultre lumière ne nous apparoissoit que des fouldres, esclaires et infractions de flambantes nuées... Croyez que ce nous sembloit estre l' antique Chaos, on quel estoient feu, air, mer, terre, tous les elemens en refraictaire confusion. » (*Chap.* XVIII, *Vol* II).

C'est Chateaubriand lui-même qui dans *L'art du dessin dans les paysages* montre que le tableau de la mer en tempête et est bien plus majestueux, et qu'il n'a rien de ce chaos des éléments déchaînés voulus par Rabelais.

« ...un paysagiste arrive pendant un orage au bord de la mer qu'il n'a jamais vue. Il est tout étonné d'aperçe-

voir des vagues qui s'enflent, s'approchent et se déroulent avec ordre et majesté l'une après l'autre, au lieu de ce choc et de ce bouleversement qu'il s'était représenté. Un bruit sourd, mêlé de quelques sons rauques et clairs entrecoupés de quelques courts silences, a succédé au tintamarre que notre peintre entendait dans son cerveau. Partout des couleurs tranchantes, mais conservant leurs harmonies jusque dans leurs disparates. » (*III, pag.* 168).

Après la tempête qu'on trouve dans l'oeuvre de Rabelais, c'est chez Fénelon que nous entendons encore la symphonie des vagues écumeuses. Quel train mène la mer dans le joli livre de Télémaque ! Mais les tempêtes que celui-ci essuie sont toutes empruntées aux anciens, car Fénelon n'a pas le souci d'aller visiter les lieux qu'il décrit. Toutefois, il a un grand mérite, et c'est d'avoir élargi l'horizon de l'inspiration poétique en ramenant la mer dans la littérature française. Ce qui est étrange c'est que dans les siècles des grandes découvertes maritimes, même « les missionnaires qui avaient été exposés à des tempêtes, les décrivent à la manière de Virgile » (1). Au XVIII^e^ siècle on parle de la mer comme des vallées d'Arcadie et des Champs-Elysées, sans la connaître et sans la comprendre. Diderot s'émouvait de « ces Océans peints à l'huile », des « eaux ondulantes », des flots embrasés sous les couchants ou argentés sous les clairs de lune, mais il y goûtait surtout « les accessoires du mélodrame, les naufragés qui roulent, les mères qui étreignent leurs enfants, les bébés qui dorment au

(1) Chinard. *L'exotisme américain dans la littérature française, oeuvre citée, pag.* 49 *et suiv.*

milieu des épaves, toute la « terreur » et toute la « pitié » qui n'aimaient de la mer qu'un prétexte » (1).

Les tempêtes sur mer servent donc, au dix-huitième siècle, à jeter des voyageurs sur une île déserte. Si on évoque la beauté de la mer, son infini et ses fureurs c'est plutôt comme effet littéraire que comme vraie appréciation. Pourtant chez Marmontel, Roucher (dans les *Mois*), Mercier (dans *Mon Bonnet de Nuit*), Malouet (dans les *Quatre parties du jour à la mer*), Delille, Esmenard et d'autres didactiques de l'époque, la mer reprend sa montée. Elle entre à pleins flots dans la littérature avec Bernardin de Saint-Pierre, mais c'est avec Chateaubriand que se montrera sa grande lame de fond. Notre auteur a le grand mérite d'avoir chanté la mer en poète et en marin. Né sur une côte orageuse, toujours battue par les flots, il ne trouve qu'une mer brumeuse à l'horizon de son pays comme jadis l'avaient trouvée les Celtes, ses ancêtres.

Ceux-ci, refoulés aux « bords mystérieux du monde occidental », n'avaient que les flots orageux de leur pays pour y faire évader leur rêve. La même image qu'ils avaient de la mer, c'est-à-dire, expression de l'infini dont ils étaient tourmentés, sera l'image qui formera tout le fond de la vision artistique de Chateaubriand. Il a eu devant les yeux, il est vrai, la longue odyssée du héros grec en parcourant l'Océan et la Méditerranée, mais c'est toujours la vision des flots bretons qu'il a retrouvée partout. Même en Ita-

(1) Mornet. *Le dix-huitième siècle*, pag. 51

lie, « dans ce pays de la lumière, le Breton qui veillait en lui, a reconnu ses grèves natales et ses bruyères » (1). C'est pour cela qu'il lui manque « le souffle du large », souffle qu'on retrouvera plus tard chez Loti, le poète par excellence de la mer, celui qui en a décrit tous les aspects changeants, qui en a saisi toutes les nuances multiples, qui en a enregistré toutes les gammes mélodieuses, et qui a tissé un réseau d'or entre la Bretagne, sa patrie d'élection, et toutes les merveilles du monde.

(1) Moreau. *Œuvre citée, pag.* 109.

Artiste et marin

Quelle aurait été son oeuvre si, comme Loti, il eût pu sillonner toutes les mers et aborder à cet Orient si lointain, si mystérieux, si vieux et si vivant? Quelles visions éblouissantes nous aurait données l'ancien élève de Brest, s'il eût reçu son brevet d'aspirant? Ce voyage en Amérique qu'il a entrepris à 23 ans, a été la source, on pourrait dire, inépuisable, des plus beaux tableaux maritimes de *René,* du *Génie,* des *Natchez* et même des *Martyrs.* Il semble être allé là-bas, au Nouveau-Monde, rafraîchir dans un bain de jeunesse et de suggestion, la vieille vision du monde. S'il est peu exact, comme on l'a affirmé, qu'il se soit embarqué pour aller découvrir de nouvelles terres et chercher de nouveaux passages maritimes, toujours est-il qu'un peintre-poète est à bord et nous devons certainement, à la seule traversée de l'Atlantique, les plus pittoresques peintures qui décorent sa riche galerie de tableaux. Déjà dans l'*Essai* il avait donné une première relation de ce voyage, mais les premiers essais de son pinceau n'ont été pubbliés à part qu'en 1827, après qu'il eut vu la Grèce et l'Italie, c'est-à-dire, après que son art eut acquis l'harmonie des lignes, la sobriété, la mesure classiques. Il les avait retouchés à Londres, ses premiers souvenirs de voya-

ge, dans tout le faste de son ambassade, et il les retouchera encore plus tard, dans les *Mémoires,* un demi-siècle après ses explorations. Musicien autant que peintre, sur les premiers tableaux qui ont ébloui sa jeunesse, il orchestre des symphonies merveilleuses où l'on entend le clapotement des vagues sous le souffle de la brise fraîche, le bruit sourd des lames contre la coque, le gémissement des flots contre les écueils. La musique des mots, dans ses descriptions maritimes, semble accompagner en cadence le rythme éternel de la mer. Ce *Voyage* gardera toujours une fraîcheur et une beauté supérieures, peut-être, à celles du *Génie* et des *Martyrs* parce qu'il garde l'éclosion prime-sautière de son génie. Le deuxième volume des *Mémoires,* qui donne le texte définitif de ce voyage, a un charme inégalable. Edgard Quinet qui avait le bonheur d'écouter, dans le petit cercle d'intimes à l'Abbaye-aux Bois, la lecture de ces pages, dit que « certains tableaux lui rappellent la brume dorée des plus belles marines de Claude Lorrain.» En effet il est le Lorrain quand il peint les flots sur l'Océan de même qu'il est le Poussin quand il évoque la Grèce ancienne; il est toujours un peintre soucieux d'enrichir sa palette des couleurs les plus variées et des nuances les plus délicates. Ses peintures éblouissantes ou finement nuancées sont des tableaux de rêve où l'imagination se plaît et s'égare : partout il note sur ton avec un art exquis et pénétrant. Avant lui il n'y a que Bernardin de Saint-Pierre qui soit aussi un peintre, mais les visions maritimes de celui-ci sont des aquarelles aux teintes plates, aux nuances atténuées : on pourrait le com-

parer à Puvis de Chavanne. Chez Chateaubriand, au contraire, les couleurs s'harmonisent dans la gamme des tons les plus nuancés et les plus divers. Il a su rendre avec l'harmonie des sons et les parfums des brises embaumées, le chatoiement, l'irisation de la lumière sur l'étendue des couchants brasillants ou des clairs de lune exquis qui poudroient sur la mer leur lumière éblouissante. *Toute la lyre,* dira Victor Hugo. *Toute la gamme,* pourrait dire Chateaubriand. La triple magie de la mer, du ciel et des reflets de lumière sur les flots, donne le charme le plus captivant à ses peintures. Ajoutons à cela que ses paysages ont toujours une âme, ils sont la prolongation de son moi.

« ...le paysage a sa partie morale et intellectuelle comme le portrait; il faut qu'il parle aussi, et qu'à travers l'exécution : matérielle, on éprouve les rêveries que font naître les différents sites. » (*Oeuvres*, II, *pag.* 165, *écrit en* 1795).

Ce souci de rendre son émotion devant les scènes qui l'éblouissent il l'aura toujours. Ses amis disaient : « Chateaubriand peint les objets comme il les voit et il les voit comme il les aime.» Ainsi, lorsqu'il décrit son départ de Saint-Malo, le 8 avril 1791, sa plume vibre de toute l'émotion qu'il reçoit des choses qui l'environnent.

« Le temps était sombre, la brise molle, et la houle battait lourdement les écueils à quelques encâblures du vaisseau. » (*pag.* 114, *Mém.*, II).

La phrase brève, dans son rythme large et cadencé, semble accompagner le bercement des flots. Ce départ

au crépuscule, dans la tristesse vague du couchant, s'harmonise avec son état d'âme. Il y a dans tout cela, un peu de l'harmonie et du charme prenant de « la chanson grise » dont parlera Verlaine.

Le tableau s'assombrit et la tristesse s'accentue :

« Le calme nous arrêta avec la nuit au débouquement de la rade ; les feux de la ville et les phares s'allumèrent : ces lumières qui tremblaient sous mon toit paternel semblaient à la fois me sourire et me dire adieu, en m'éclairant parmi les rochers, les ténèbres de la nuit et l'obscurité des flots. » (*pag.* 114 *Mémoires*, II).

Ce nocturne sans étoiles est sombre comme son âme. Les rayons dorés des feux de la ville natale, tout en produisant un bel effet de lumière sur la tache sombre du vaisseau, paraissent aussi un symbole : ils semblent le retenir à sa patrie par tous les liens qui le rattachent à son enfance et à sa jeunesse poétiques.

Il va dormir « balancé dans son hamac au bruit de la lame qui caressait le flanc du vaisseau.» Mais le vent se lève pendant son sommeil, « les voiles déferlées s'enflèrent » et le lendemain la terre avait disparu. C'est « l'immense houle de l'ouest » qui lui annonce l'Atlantique et il n'aperçoit de toutes parts, quand il s'éveille, que « la face sérieuse de l'abîme. »

« C'est ici que changent mes destinées », dit-il. « Je changeais de ciel en changeant de rêve. » Et en effet quel artiste va se former, s'achever pendant que l'étrave du Saint-Pierre sillonne l'Océan ! Il suit des yeux le jeu capricieux des lames « qui tantôt se brisent et rejaillissent contre la carène, tantôt se divisent sans résistance devant la proue. » Il s'extasie devant

la splendeur de cette « mer bleue, tachetée ça et là de marques blanches par les écorchures de la brise », ou de cette mer phosphorescente qui a « des étincelles de feu qui courent avec une blanche écume le long des flancs du vaisseau. » Et celui-ci roulait toujours insouciant « au gré des lames sourdes et lentes. »

Il peint encore le charme des vastes solitudes, des silences aux résonances profondes dans les grands espaces, et par la richesse du coloris et des images éclatantes, il donne des tableaux de rêve. A tout moment le paysage change, et le peintre, ivre de beauté, trouve sur sa palette de nouvelles teintes pour rendre l'harmonie et la variété de ses visions :

« La couleur des eaux était du verre liquide ».. de longues et hautes ondulations ouvraient dans leurs ravines, des échappées de vue sur les déserts de l'Océan. »

Son paysage a une âme, il le sent frissonner comme un être vivant et c'est là un de ses charmes. Quelle grâce ont les jeux des flots sous son pinceau magique ! « ...si une vague venait à lever la tête, un flot à se courber en imitation d'une côte lointaine... » Il note aussi le mouvement des petits nuages, des brumes à l'horizon « ... lorsqu'une brume, rampant à la surface pélagienne, semblait accroître l'immensité même... » Le vent se lève et, forçant son vaisseau d'anordir et d'accoster le banc de Terre-Neuve, voilà que le paysage s'assombrit dans une couleur grise qui a sa saveur exotique et qui s'estompe en des tons glacés et crépusculaires. Il veut évoquer le monde polaire dans ses mornes étendues, et il entraîne l'imagina-

tion sur les routes lointaines et froides où « quelques glaces flottantes rôdaient au milieu d'une bruine froide et pâle.» Lorsque, après une relâche de 15 jours, son vaisseau cingle vers le midi, le ciel redevient bleu et le charme des éblouissants tableaux maritimes recommence :

« Au ciel brumeux des régions boréales, avait succédé le plus beau ciel : nous ne voyions pas la terre, mais l'odeur des forêts de pins arrivait jusqu'à nous. Les aubes et les aurores, les levers et les couchers du soleil, les crépuscules et les nuits étaient admirables. » (*pag.* 174, *Mém.*, II)

C'est à ce point qu'il nous donne un de ses chefs-d'oeuvre « *La prière à bord* », où à la grandeur du sentiment religieux s'allient la beauté et la grandeur de la nature environnante. Mais, comme une contrepartie, il faut lire aussi, pour bien comprendre notre René, le seul document que nous avons de sa vie à bord du Saint-Pierre, document que nous donne un de ses compagnons de route, un vieux prêtre, Edouard de Mondésir, alors jeune sulpicien. Le jour du Vendredi Saint, notre poète assistait à la prière sur le tillac.

Après le service, il demanda à M. Magot, le supérieur des Sulpiciens, la permission de prêcher devant les matelots et les passagers. « Notre nouveau missionnaire, prenant un grand crucifix, se mit à haranguer l'équipage, et il débita des phrases extrêmement fortes et brûlantes, au point que s'il se fût trouvé un Juif à bord, je ne doute nullement que nos matelots ne l'eussent jeté à la mer. »

Voilà la trame où il a brodé ses descriptions pittoresques. « Les nobles pensées naissent des grands spectacles » a-t-il dit plus tard, en associant l'idée de Dieu à la beauté d'une nuit étoilée, contemplée au milieu de l'Océan. A bord il voulait « tout voir, pour ensuite parler de tout ». Une fois il voulut même lire le texte choisi pour la lecture quotidienne et pieuse que les Sulpiciens faisaient à bord. C'était « *La perfection chrétienne* » du père Rodriguez. Notre René, enivré sans doute par les deux infinis du ciel et de la mer qui l'entouraient, plus que par le sens des mots, s'enflamma tellement qu'il s'éloigna du *recto tono traditionnel* et s'en justifia en affirmant « qu'il mettait de l'âme à tout ». Montaigne aurait dit avec son fin sourire : « Il artialise jusqu'à la piété. »

Oui, il *artialise* tout ; il *artialise* aussi la scène mitragique du bain en plein océan. Peut-être est-ce un souvenir de l'*Odyssée,* chant XII, là où les compagnons d'Ulysse sont enlevés dans le creux du navire, emportés en plein ciel, pieds et mains battant l'air, et sont ensuite dévorés par Skilla. Son récit est une vérité d'artiste ; en réalité, il voulut prendre un bain, mais on le descendit à la mer après lui avoir passé des sangles et des cordages. Au contact de l'eau froide il s'évanouit, et quand sur le tillac il eut repris ses sens, il s'écria : « Hé bien, maintenant je sais à quoi m'en tenir. »

C'est qu'il a besoin d'éprouver, fût-ce un instant, la sensation qu'il transformera en matière vibrante et immortelle de même qu'il a besoin d'embrasser, fût-ce d'une course rapide, les lieux dont il parle. La

réalité, directement saisie, ne l'inspire que rarement. Son imagination royale brode, sur de simples faits, des tissus merveilleux, tout étincelants de pierreries. C'est vrai et faux à la fois, mais c'est souverainement beau.

A-t-il réellement vu, à l'île Graciosa, le figuier couvert de sarcelles bleues? Ne nous le demandons pas : c'est si bariolé, si magique, si ravissant ce tableau exotique au bord de la mer !

« L'arbre n'avait point de feuilles, mais il portait des fruits rouges, enchassés comme des cristaux. Quand il fut orné des oiseaux cérulés qui laissaient pendre leurs ailes, ses fruits parurent d'une pourpre éclatante, tandis que l'arbre semblait avoir poussé tout à coup un feuillage d'azur. » (*Mémoires, II, pag.* 154)

Une gravure qu'il a remarquée sur un ancien portolan, l'inspire dans cette page où il décrit, à l'île de Corvo, une statue équestre, baignée de l'écume des flots, toute rongée par la mousse et le salpêtre. Il ne l'a pas vue, mais il la fait voir à Chactas :

« Alcyon, perché sur le casque du colosse y jetait, par intervalles, des voix langoureuses; des coquillages se collaient aux flancs et aux crins d'airain du coursier, et lorsqu'on approchait l'oreille de ses naseaux ouverts, on croyait ouïr des rumeurs confuses. » (*Mém. II, pag.* 155)

La rencontre de deux vaisseaux sur l'Océan (la plus belle des aventures, ajoute-t-il) nous fait sourire parce que, à l'heure actuelle des station T.S.F., cela ressemble au récit vieilli d'un ancien patron de bateaux à voiles.

« Les deux bâtiments s'approchent, hissent leur pavillon, carguent à demi leurs voiles, se mettent en travers. Quand tout est silence, les deux capitaines, placés sur le gaillard d'arrière, se hèlent avec le porte-voix. » Après « ...on lâche les ris, la voile retombe. Les matelots et les passagers des deux vaisseaux se regardent fuir, sans mot dire : les uns vont chercher le soleil de l'Asie, les autres le soleil de l'Europe, qui les verront également mourir. Le temps emporte et sépare les voyageurs sur la terre, plus promptement encore que le vent ne les emporte et ne les sépare sur l'Océan ; on se fait un signe de loin : Adieu, va ! Le port commun est l'Eternité. »
(*ibid.*, *pag.* 139)

Mais ce qui émeut notre voyageur, désireux d'arriver au terme de son voyage, c'est de voir s'élever la terre du fond de la mer ! Après une si longue traversée le sol d'Amérique, surgit dans le lointain. Les anciens navigateurs se représentent à son souvenir : Colomb qui, au milieu d'un équipage révolté, aperçut une petite lumière sur une plage que la nuit lui cachait ; Vasco de Gama qui, à Malabar, vit enfin le rêve de Colomb se réaliser. Sa prose est un hymne chantant la beauté des exploits maritimes du XV^e^ siècle :

« Alors tout change sur le globe : une nature nouvelle apparaît ; le rideau qui depuis des milliers de siècles cachait une partie de la terre, se lève : on découvre la patrie du soleil, le lieu d'où il sort chaque matin « comme un époux, ou comme un géant, *tanquam sponsus, ut gigas* » ; on voit à nu ce sage et brillant Orient, dont l'histoire mystérieuse se mêlait aux voyages de Pythagore, aux conquêtes d'Alexandre, au souvenir des croisades, et dont les parfums nous arrivaient à travers les champs de l'Arabie et les mers de la Grèce. » (*Mém. pag.* 148)

Comme lui battit, dit-il, le coeur quand, après une

traversée de 90 jours, le capitaine du *Saint-Pierre,* lui montra la côte où ils allaient débarquer :

« Elle était à peine délinéée par la cime de quelques érables sortant de l'eau. Les palmiers de l'embouchure du Nil m'indiquèrent depuis le rivage de l'Egypte de la même manière. » (*ibid., pag.* 178)

Après quelques mois de séjour en Amérique, dans un « bâtiment de sapin » et non dans le vaisseau d'or donné, dit-il, « d'après Athénée, par le soleil à Hercule », il s'embarque le 10 décembre 1791 pour la France ; « un coup de vent en dix-sept jours le poussa à l'autre bord de l'Atlantique ». Heureusement il a le pied marin, il est trempé à tous les roulis et à tous les tangages, et cette mer démontée ne l'empêche point d'enrichir, de nouvelles visions, ses cartons de voyageur. Parfois il paraît écrire dans la prose un peu sèche de Gerbault qui, à bord de son « Firecrest », traverse seul l'Atlantique.

« Souvent à mât et à corde, à peine pouvions-nous mettre à la cape. » « ...le vaisseau gouvernant à l'estime, fuyait devant la lame... » (*Mém., pag.* 336-337)

L'artiste très fin qui est en lui, ne veut jamais tomber dans le mauvais goût d'une stérile érudition de termes techniques. Certains mots, très précis de nomenclature nautique, semblent avoir glissé par mégarde de la plume de l'auteur. Il a une connaissance profonde des choses de la mer, mais il est soucieux seulement de son art de peintre : l'artiste l'emporte sur le marin.

Sur l'Atlantique, jour après jour, le vent souffla

sans merci, sans arrêt, sans trève. Son navire, ballotté sur les flots écumants, tanguait, piquait du nez, roulait, gémissait et René dans la force, la foi, l'imagination qui lui venaient de sa jeunesse, était seulement avide de saisir dans son cerveau les phases, les couleurs et les bruits de la tempête. Il remarquait « le ciel hâve et la mer plombée », l'aspect triste de l'Océan, cette sorte « de bonace furieuse » qu'il y avait dans les éléments; à l'approche de la terre « la lame devenait courte et la couleur de l'eau changeait ». Quand, à la vue de l'île de Guernesey, il décrit toute l'horreur et tout l'effroi qu'éprouvent à bord les matelots et les passagers, il ajoute :

« je n'éprouvai aucun trouble pendant ce demi-naufrage et ne sentis point de joie d'être sauvé. Mieux vaut déguerpir de la vie quand on est jeune, que d'en être chassé par le temps. » (*Mémoires*, II, 34 e 4).

On sent là, dans cette dernière phrase, l'amertume du vieillard qui regrettait sa jeunesse pendant qu'il retouchait ses souvenirs.

Comme la première rédaction de son voyage, qu'il donne dans l'*Essai*, est moins belle, moins riche que celle qu'il a retouchée dans les *Mémoires!* Certains tableaux, certaines images se retrouvent pourtant tels quels dans l'*Essai* avec toute la verve de la jeunesse, avec tous les germes qu'on retrouve dans les récits d'un âge plus mûr. On sent aussi, à certains accents angoissés, l'amertume de l'exilé, pauvre et souffrant en terre étrangère, de même que, dans les *Mé-*

moires on sent l'amertume et le regret de sa jeunesse disparue :

« Nul ne peut se promettre un moment de paix : nous naviguons sur une côte inconnue, au milieu des ténèbres et de la tempête. » (*Œuvres II, Essai, pag.* 274).

Il a utilisé aussi son voyage dans « *Les Natchez* », mais là il y a comme un travestissement, une prétention au style sauvage, dans la bouche de Chactas, de tous les souvenirs et de toutes les impressions de notre voyageur. Toujours en mal de couleur locale, Chactas appelle la mer « la grand eau », « le lac sans rivage », « le lac immobile » (La Méditerranée), « le lac qui marche » (l'Océan). Cela est faux et ennuie. D'ailleurs Chactas qui appelle les vaisseaux de guerre, « pirogues chargées de lianes et de machines », devait connaître le français qu'il avait appris chez les Iroquois, et qu'il avait sans doute perfectionné au bagne, « dans la hutte aux chaînes ». Plus tard, en effet, il oubliera de parler « en sauvage », et ce sera l'homme civilisé, ayant beaucoup voyagé, qui parlera de vergues, de voiles déployées, de pavillon et de coursiers marins. A Toulon, par exemple, les vaisseaux de guerre, parurent à Chactas, comme « des monstres nageants qui vomissaient des feux par soixante bouche. » Il ajoute encore que « trente galères rendaient les Français, dominateurs des flots. » (*Les Natchez, pag.* 276).

La description du départ de Toulon, si ce n'est pour quelques expressions telles que « le Grand Esprit »,

« le pied d'airain » pour indiquer l'ancre, est précisément d'un marin parlant correctement et techniquement le français. Le tableau de la tempête que Chactas essuie près des bancs de Terre-Neuve est rendu presque avec les mêmes mots qu'emploie René dans son voyage de retour en Europe, et il sera aussi répété, nous l'avons déjà remarqué, dans les *Martyrs*.

Au Labrador Chactas voit une mer « décolorée » qui « fixa ses flots » quand le soleil disparut. Après trois lunes :

« le vieil Océan réveillé au fond de ses abîmes, rompit ses chaînes, secoua sa tête hérissée de glaçons, et, vomissant les flots renfermés dans sa vaste poitrine, répandit sur ces rivages les marées mugissantes. » (*Les Natchez, pag.* 288)

Quelle différence avec la prose chantante des *Mémoires!* Ici, dans *Les Natchez* on sent le Chateaubriand de la première manière, celui qui ressent l'influence du XVIIIe siècle. Mais à certaines touches on sent aussi l'artiste puissant qui va se retrouver, de même que l'on aperçoit, dans la gangue grossière, le diamant précieux qui brillera d'un éclat merveilleux.

Dans les mêmes *Natchez* on peut glaner des images où les flots entrent par comparaisons. Quand Chactas revoit le Meschacebé, il se met à courir vers lui et s'y élance comme un poisson qui, échappé

« du filet retombe plein de joie dans les flots. » (*Les Natchez, pag.* 290).

L'image qui est fluviale plus que maritime, fait

sourire par sa naïveté bien en harmonie avec l'âme simple d'un sauvage. Les compagnons de Chactas accueillent celui-ci avec joie :

« tous faisaient un bruit confus semblable aux échos des vagues dans les rochers. »

Ici encore, dans cette clameur comparée à la voix des flots, on revoit le petit Francillon, luttant contre les vagues démontées, qui roulaient sur la grève de Saint-Malo.

Et encore un souvenir d'enfance, l'épisode de la petite Hervine entraînée par le jusant, se présente à notre pensée à propos de la comparaison suivante : l'élan des Natchez qui réussissent parfois à pénétrer dans les rangs des Français est pareil au :

« bruit des flots qui jaillissent contre les épieux noircis, plantés devant les murs d'une cité maritime. »

C'est les souvenir du petit Francillon qui, assis sur les gros pieux enfoncés dans le sable, lui et les autres polisson de son âge s'amusaient à voir passer, au-dessous d'eaux, les premières vagues du reflux.

Voici une bataille sur mer :

« ...comme deux flottes puissantes, se disputant l'empire de Neptune, se rencontrent à l'embouchure de l'antique Egyptus, le combat s'engage à l'entrée de la nuit. Bientôt un vaisseau s'enflamme par sa poupe pétillante : à la lueur du mouvant incendie on distingue la mer semblable à du sang et couverte de débris ; la terre est bordée des nations du désert ; les navires, ou démâtés ou rasés au niveau des vagues, dérivent en brûlant. Tout à coup le

vaisseau en feu mugit: son énorme carcasse crève et lance jusqu'au ciel les tubes d'airain, les pins embrasés et les cadavres des matelots; la nuit et le silence s'étendent sur les ondes. » (*Œuvres, III, Les Natchez, pag.* 312).

Cette vision sanglante est peut-être inspirée par la toute recente défaite d'Aboukir. N'est-ce pas l'*Orient,* qui sauta en l'air avec une épouvantable explosion, le vaisseau qui « lance jusqu'au ciel les tubes d'airain etc »? La dernière phrase arrondit et achève la description dans une ample mélodie triste.

Le petit Francillon, polissonnant sur la grève réapparaît dans l'image suivante:

« la chaloupe glisse sur les vagues comme la pierre aplatie qui, lancée par la main d'un enfant, frappe le flot, se relève, bondit et rebondit sur le quai». (*Œuvres III, Les Natchez, pag.* 391).

Dans le *Génie* la mer sert de cadre à la beauté du sentiment religieux. Elle est intimement liée à la grandeur, à la puissance, à la majesté de Dieu. C'est la vision d'Anchise qui, debout sur la haute poupe, voit les Dieux puissants, seigneurs de la mer et de la terre

Di maris et terrae tempestatumque potentes
(*Enéide,* III, v. 528)

La *mer et la religion,* la *mer et l'amour,* la *mer et le sentiment du passé;* ce sont les thèmes vastes qu'il a chantés et qui seront analysés dans les chapitres qui suivent. Il s'est toujours plu à accorder la vaste symphonie des flots aux plus belles émotions humaines.

Dans les *Mémoires,* il s'est servi aussi de belles images maritimes pour peindre le amertumes, les déceptions de sa vie politique. Désabusé et magnanime, il fut toujours fidèle à la royanté :

« Quand les Hollandais essuient un coup de vent en haute mer, ils se retirent dans l'intérieur du navire, ferment les écoutilles et boivent du punch, laissant un chien sur le pont pour aboyer à la tempête; le danger passé, on renvoie Fidèle à sa niche au fond de la cale, et le capitaine revient jouir du beau temps sur le gaillard. J'ai été le chien hollandais du vaisseau de la légitimité. »
(*Mém., III, pag.* 99)

Ex ungue leonem : toutes ses images maritimes ont l'empreinte de sa griffe, et révèlent sa profonde communion avec la mer. C'est un défilé de visions, une suite de comparaisons hardies et belles.

En 1824, rayé de la liste des Membres du Ministère, après la guerre d'Espagne, le jour de son congé, il avait un grand dîner prié : « un vieil ami vint partager mon premier repas de matelot mis à terre ».

Images délicieuses de poésie mélancolique, pleines de regrets et d'amertume! La vérité est qu'il marchait, comme il dit, environné de ses rêves; il était trop fier, trop hautain pour ramper et se commettre avec les réalités vulgaires dont la politique est si souvent remplie.

« Je suis le fils de Laërte, revenu après avoir parcouru la terre et les mers. J'aurais peut-être mieux fait de m'enivrer du nectar d'Evanthée, de manger la fleur de la plante moly, de m'alanguir au pays des Lotofages, de rester cher Circé ou d'obéir au chant des Sirènes qui me disaient : « Approche, viens à nous. »

Il dit un adieu très noble à ses ambitions politiques :

« J'achevais pendant plusieurs jours de me déchirer les entrailles dans mon Utique. »

Comme il est sympathique dans sa révolte silencieuse et hautaine ! Sorti de la vie politique, c'est à retoucher les *Memoires* qu'il emploie tous ses loisirs :

« Le navigateur, abandonnant pour jamais un rivage enchanté, écrit son journal à la vue de la terre qui s'éloigne et qui va bientôt disparaître. »

Parfois il semble doucement triste et résigné « ..les heures de loisir sont propres aux récits : naufragé, je continuerai de raconter mon naufrage aux pêcheurs de la rive » ; mais son coeur insatiable se tourmente et se déchire, toujours mécontent et inassouvi. A propos de la duchesse de Duras qui l'aima d'une affection passionnée et jalouse, et qu'il avait connue dix ans avant, il s'écrie :

« Que de fois on passe dans la vie à côté de ce qui en ferait le charme, comme le navigateur franchit les eaux d'une terre aimée du ciel qu'il n'a manquée que d'un horizon et d'un jour de voile. » (*Mém. II, pag.* 245)

Toujours la mer prête le charme de ses images changeantes aux émotions, aux amertumes et aux regrets de René : » L'existence effective s'est montrée à moi au milieu des illusions, de même que la terre apparaît aux matelots parmi les nuages ».

Il n'aurait tenu qu'à lui d'être chef d'école, mais il ne pouvait approuver tous les penchants de la nouvelle génération. Et il note :

« Il suffit de vivre pour retrouver des débris d'un siècle jetés par les flots du temps sur le rivage d'un autre siècle. » (*Mém. IV, pag.* 135)

C'est dans les *Mémoires* qu'on le retrouve tout entier, c'est là qu'il a déployé librement tous les aspects de son génie, tous les penchants de son âme, toutes les contradictions de son coeur. Et son amour pour la mer se retrouve là aussi tout entier comme on y retrouve également ses termes techniques, ceux qui ont glissé comme par mégarde de sa plume. Jamais, en effet, il n'a le mauvais goût de Victor Hugo qui réussit à être obscur et ennuyeux, dans certaines pages, par trop d'érudition technique.

« Cingler, appareiller, virer, mouiller, ancrer, chasser sur ses ancres, amener, serrer, déferler, déployer les voiles, prendre des ris, aller serrer la voile du perroquet de fougue, louvoyer, donner fond par six brasses : il connaît toutes les manoeuvres de bord et les emploie sans abondance. Il aime aussi la langue des matelots « une langue telle que la parlent l'Océan et le ciel, le calme et la tempête », et il trouve un grand charme dans la vie qu'on mène à bord :

« Cette vie toujours diverse, ce passage continuel du calme à l'orage, ce changement rapide des terres et des cieux, tiennent éveillée l'imagination. »

C'est la vie qui charmait aussi ses compatriotes Jacques Cartier, La Bourdonnais, Duguay - Trouin, Surcouf ; il rappelle avec fierté cette « chevalerie de la mer. »

« Dans cette vie réduite à un petit espace, sous les nuages et sur les abîmes, tout s'anime pour le marinier : une ancre, une voile, un mât, un canon, sont des personnages qu'on affectionne. » (*Mém. II, pag.* 133-34).

De même que l'âme de René, le matelot est inconstant :

« ...toujours se promettant de rester au port, et toujours déployant ses voiles, cherchant des îles enchantées où il n'arrive presque jamais, et dans lesquelles il s'ennuie s'il y touche : ne parlant que de repos et n'aimant que les tempêtes : périssant au milieu d'un naufrage ou mourant vieux nocher sur la rive, inconnu des jeunes navigateurs dont il regrette de ne pouvoir suivre le vaisseau. » (*Mém. II, pag.* 398).

Il s'amuse à décrire « *les jeux des hommes du trident.* » Quand on passe la Ligne, il faut se résoudre à recevoir le baptême, c'est-à-dire à recevoir un seau d'eau de mer sur la tête. La scène est mouvementée et bruyante comme un jeu d'enfants. On s'enfuit sous les ponts, on remonte par les écoutilles, on grimpe aux mâts : de l'avant à l'arrière du navire c'est une gaieté folle, des rires inextinguibles, une confusion amusante.

« Jeux d'Amphitrite, qu'Homère aurait célébrés comme il a chanté Protée, si le vieil Océanus eût été connu tout entier du temps d'Ulysse. » (*Mém. II, pag.* 160).

Il décrit aussi l'amour que les matelots ont pour la mer :

« ...il leur est imposible de s'en passer, comme un jeune homme ne se peut arracher des bras d'une maîtresse orageuse et infidèle. »

Cet amour pour la mer chez des matelots, est-ce une invention romantique ou bien, cet amour trouve-t-il sa source dans « *The rime of the ancient Mariner* » de Coleridge ? Cette ballade eut une vogue immense au début du XIXe siècle ; mais l'amour pour la mer que Chateaubriand est, peut-être, le premier à remarquer chez les matelots, tient dans les longues habitudes thalassiques qui se transmettent comme un instinct, les populations marinières. Peut-être aussi, cet amour est la forme la plus noble du goût du risque, de l'aventure.

Voici encore des expériences pittoresques et charmantes de marins :

« L'eau a changé de couleur ; on a vu flotter du bois et des goëmons ; on a aperçu des mouettes et des canards ; un petit oiseau est venu se percher sur les vergues : il faut mettre le cap dehors, car on approche de la terre, et il n'est pas bon de l'accoster la nuit. » (*Mém. II, pag.* 160).

Ce sont de petites touches d'impressionnisme dans une prose harmonieuse qui esquisse, dans le cadre de la mer, un geste, une attitude, une scène da la vie à bord.

Fac pelagus me scire probes, quo carbasa laxo.

« Muse, aide-moi à montrer que je connais la mer sur laquelle je déploie mes voiles. » C'est ce que disait, six cents ans avant Chateaubriand, Guillaume le Breton, et c'est aussi l'invocation passionnée de René. Chantre fidèle et puissant de la mer, il en a

capté l'éternelle beauté dans un style ample, sonore, mélodieux, toujours évocateur. Dans la mer il a trouvé un champ illimité pour ses rêves et une source inépuisable pour ses tableaux. Sonorités et couleurs, calmes souriants et colères effrénées, soupirs des flots expirant mollement sur la plage et clameurs sauvages des vagues déferlant contre des écueils : tout cela est rendu dans une prose chantante qui lui permet d'obtenir des effets inconnus jusqu'à lui. Il est l'Enchanteur, comme disaient ses amis, il est le Magicien de la couleur et il a charmé et inspiré tout son siècle. C'est Chateaubriand qui donne le ton peut-on affirmer, à toute la littérature maritime qui vient après lui ; presque tous, poètes et prosateurs ont comme lui peint et chanté mélancoliquement la mer, presque tous on vu dans les flots l'image de l'infini dont ils sont tourmentés : c'est la mer qui berce leur souffrance métaphysique, leur nostalgie de l'absolu. Lamartine, Vigny, Hugo, Gautier, pour ne citer que les plus connus de ses contemporains, ont pris le ton chez le grand « Sachem du Romantisme » ; même Renan, si peu romantique, pourtant, prenait plaisir, sur la côte bretonne « à recueillir ces bruits lointains d'une Atlantide disparue» ; jusqu'à Baudelaire, ce René moderne, qui chantera :

« Homme libre, toujours tu chériras la mer... »

jusqu'à Moréas, qui soupirera dans les *Stances* :

« O Mer, ô tristes flots, sauriez-vous dans vos bruits
Qui viendront expirer sur les sables sauvages,

Bercer jusqu'à la mort mon coeur et ses ennuis,
Qui ne se plaisent plus qu'aux beautés sauvages?

jusqu'à André Delacour qui chantait dernièrement :

« Merlin n'a pas fini d'enchanter l'Armorique
. . . . . .
L'homme rêve sa vie et parfois, vit son rêve
Dans ce pays pensif, étrange et préservé,
Où depuis deux mille ans, la poèsie achève,
Tout ce que le réel laisse d'inachevé.
(*Revue de France, janvier* 1934).

La mer, beauté sans rides, était le symbole de son idéal qui était celui d'une jeunesse éternelle. La vie considérée comme tourbillon, conquête, l'existence fondée sur le tumulte des affections, sur la plenitude des émotions, sur la violence des élans indomptables comme le jaillissement des flots contre la falaise.

L'amour au bruit des flots

Toute sa vie il a été aimé. Depuis la petite Charlotte Ives qui lui laissa l'amertume poignante des rêves brisés, jusqu'à la très belle et douce Mme Récamier qui décora et consola sa vieillesse, toute une théorie de femmes exquises et charmantes ont déposé leur coeur au pied de l'inconstant René. Il avait le don de fléchir tous les coeurs, mais il était un amoureux romanesque, passionné et inconstant. C'est qu'en effet l'amour ne tenait pas une très grande place dans sa vie; même en cela il était un peu l'homme du XVIIIe siècle : les serments d'amour lui étaient faciles et ne l'engageaient guère. La vérité est qu'une seule passion veillait en lui, fidèlement constante : un immense, inextinguible orgueil. C'était son coeur avide et inquiet qui voulait poursuivre jusqu'au bout le bonheur, croyant le saisir dans la passion du moment. Tour à tour séduit ou blessé, exalté ou désespéré, frémissant de désir ou bâillant d'ennui, ce coeur toujours jeune ira sans cesse à la recherche du plaisir, de la gloire, du fantôme d'amour.

Combien de fois la mer prêtera-t-elle le charme de sa beauté mystérieuse et puissante aux folles et inconstantes amours de René? Dans sa Correspondance générale on trouve ce passage ardent :

« ...je redeviens pour toi le frère d'Amélie : j'oublie tout depuis que tu m'as permis de tomber à tes pieds. Oui, viens au bord de la mer, où tu voudras, bien loin du monde. »

Et dans une lettre du 31 août 1825 : « J'aime la mer comme ma mère et ma grand'mère. Elle m'a vu naître et elle est si vieille ».

N'écrit-il pas, dans le billet du 5-10-1825, qu'il admire le drame d'*Hernani* pour le rôle de Don Gomez?

C'était son visage seul qui changeait, mais sa palette n'était pas épuisée. A défaut d'amour à bercer et de songes à tisser, il s'adressait à sa sylphide des bois de Combourg :

« Viens, disait-il, viens t'asseoir sur mes genoux; n'aie pas peur de mes cheveux; caresse-les de tes doigts de fée ou d'ombre; qu'ils rembrunissent sous tes baisers... Viens, nous monterons encore ensemble sur les précipices où je passerai demain. Viens ! emporte-moi comme autrefois; mais ne me rapporte plus. »

Jusqu'en 1847 il correspondit avec « l'Occitanienne », celle qui lui apparut *patuit Dea* assise au bord du gave, à Cauterets. Est-ce à celle-ci qui s'adressent les cris hautains et exaltés du passage suivant?

« Si tu me dis que tu m'aimeras comme un père, tu me feras horreur; si tu prétends m'aimer comme une amante, je ne te croirai pas. Dans chaque jeune homme je verrai un rival préféré. Tes respects me feront sentir mes années; tes caresses me livreront à la jalousie la plus insensée. »

Dans son âme il dit que « le ciel et l'enfer, la haine

et l'amour, l'indifférence et la passion se mêlent dans une confusion effroyable. » Il n'y a que Mme Récamier qui resta toujours abritée dans ce grand coeur, même si des infidélités momentanées semblaient vouloir l'en éloigner.

« Mes souvenirs de divers âges, ceux de mes réalités, se sont pétris, mêlés, confondus pour faire un composé de charmes et de douces souffrances dont elle est devenue la forme visible. »

C'était le plus bel hommage qu'on pût adresser à une si charmante personne, et elle dut en être très fière. Comme ils s'étaient aimés à Dieppe, devant la mer qu' il était tout gai de retrouver après une longue absence! Que de souvenirs de sa jeunesse passée dans ce Dieppe vide à présent de tous ses souvenirs passés! Et plus tard, sur le lac de Constance, il sentait le besoin d'écrire pour son amie qui lui était pourtant toute voisine :

« ...je veux encore voir longtemps le soleil, si c'est près de vous que je dois achever ma vie. Que mes jours expirent à vos pieds, comme ces vagues dont vous aimez le murmure. »

Et toute cette effusion lyrique se répandait dans un des plus beaux paysages de la nature : « l'azur du lac veillait derrière le feuillage ; une brise passant et se retirant à travers les saules, s'accordait avec l'aller et le venir de la vague : nous ne voyions personne ; nous ne savions où nous étions ».

Il lui adresse aussi des vers, *Le Naufragé*, ajoutant qu' il faut « un marin, pour lire ces vers et les com-

prendre ». Il s'y compare à un vaisseau démâté, échoué sur le sable et sauvé du naufrage : « un astre m'a montré sa lumière que j'aime, — Quand les autres sont cachés ».

En 1833, à Venise, au bord de la mer, « dans la ville anadyomène » voici avec quelle fièvre il retrace ces moments confus de songe, de méditations et de souvenirs :

« ...j'adressai des paroles d'amour aux vagues mes compagnes : ainsi que des jeunes filles se tenant par la main dans une ronde, elles m'avaient entouré à ma naissance. Je caressai ces berceuses de ma couche ; je plongeai mes mains dans la mer ; je portai à ma bouche son eau sacrée, sans en sentir l'amertume : puis je me promenai au limbe des flots, écoutant leur bruit dolent, familier et doux à mon oreille.

Que fais-je maintenant au steppe de l'Adriatique? des folies de l'âge voisin du berceau : j'ai écrit un nom tout près du réseau d'écume, où la dernière onde vient mourir : les lames successives ont attaqué lentement le nom consolateur : ce n'est qu'au seizième déroulement qu'elles l'ont emporté lettre à lettre et comme à regret : je sentais qu'elles effaçaient ma vie. » (*Revue des deux Mondes*, juillet 1933).

Le coeur vibre tout plein de regrets et d'amour passionné, et confronte sa propre décadence à la décadence de Venise.

Il sent tout le charme de cette ville.

« Elle est là, assise sur le rivage de la mer, comme une belle femme qui va s'éteindre avec le jour : le vent du soir soulève ses cheveux embaumés ; elle meurt saluée par toutes les grâces et tous les sourires de la nature. »

Quel langage voluptueux !

« On peut se croire sur le tillac d'une superbe galère, à l'ancre, sur le *Bucentaure*. »

Quelle tristesse aussi de voir éteindre cette beauté de Venise si charmante et si pittoresque, si royale et si grande dans l'histoire maritime! Lui aussi, il se sent vieillir, déchoir. Et il est désespéré de vieillir.

« A la fuite des ans, la jeunesse rentre au coeur et, quittant l'écorce, elle s' enferme en un sein orageux qu'elle continue de troubler. (*Lettere à Mme Récamier*).

Toujours la mer qu'il aime et qu'il connaît si bien depuis sa plus tendre enfance est là pour prêter son cadre magique à ses fictions littéraires.

« ...je ne renonce pas à l'espoir de vous embrasser encore l'année prochaine, dans ma visite accoutumée à ma mère nourrice, la mer. » (*R.H.L. F. pag.* 146-1920)

Et, si ce n'est pas la mer, ce sera le tableau rafraîchissant et mobile, sombre et mystérieux des eaux qui décorera les amours innocentes ou troubles, violentes ou douces de ses personnages.

« ...j'ai tiré de ma propre substance des êtres que je ne trouvais pas ailleurs, et que je portais en moi... Les flots, les rochers, les bois, les torrents pour soi seul! Donnez à l'âme une compagne, et la riante parure des coteaux, et la fraîche haleine de l'onde, tout va devenir ravissement: le voyage du jour, le repos plus doux de la fin de la journée, le passer sur les flots, le dormir sur la mousse, tireront du coeur sa plus profonde tendresse. J'ai assis Velléda sur les grèves de l'Armorique... Cymodocée sous les portiques d'Athènes... Alexandre créait des villes partout où il courait: j'ai laissé des songes partout où j'ai traîné ma vie. » (*pag.* 248-49 *Mém.* V).

Il n'y aura pas de cloisons étanches (pour parler son langage de marin) entre ses expériences vécues et la vie de ses fictions. Victor Giraud trouve que la vie romanesque de Chateaubriand se dessine à nos yeux avec une netteté et une continuité un peu imprévues. *Atala, René, Les Natchez,* sont le reflet de sa vie amoureuse pendant l'adolescence ou la jeunesse. *Les Martyrs, le Dernier Abencérage* « sous une forme tantôt un peu voilée, tantôt assez vive, sont l'écho symbolique des passions de sa maturité ». (*Revue des deux Mondes,* 15 *octobre* 1921).

D'ailleurs il l'a dit :

« Et ma vie solitaire, rêveuse, poétique, marchait au travers de ce monde de réalités, de catastrophes, de tumulte, de bruit, avec les fils de mes songes, Chactas, René, Eudore, Aben-Hamet, avec les filles de mes chimères, Atala, Amélie, Céluta, Velléda, Cymodocée. »

A ces héros, fils de ses songes, il prêtera tous les désirs qu'il avait caressés, toutes les pensées qui lui avaient traversé l'esprit : il les nourrira de sa tristesse même ; en revanche, « les filles de ses chimères » auront toutes une ressemblance frappante avec son « fantôme d'amour » rêvé dans les bois de Combourg, et par là, elles seront toutes doucement tristes et belles. La seule Velléda sera différente : plus étrange, plus vivante par le contraste du triste paysage qu'elle anime, elle nous charmera davantage.

Et non seulement ses héroïnes revêtiront les contours estompés de son fantôme adoré et décoreront par leur grâce et leur beauté la fraîcheur des flots

roulants : de jolies figures de femmes vues un instant, saisies au passage sur sa longue route, peut-être surgies seulement dans sa fantaisie d'artiste à l'aide d'un souvenir littéraire, apparaîtront sur le même décor des flots enflammés par un couchant de feu, ou argentés par un clair de lune mélancolique. Toutes seront belles de la même manière : toutes auront quelques traits empruntés à Nausicaa, et aux jeunes filles du Nord, souples comme la tige du palmier de Délos. Grandes, agiles, minces, ses « filles » auront une voix mélodieuse dont le chant mélancolique expirera sur les vagues. Les Valkiries de l'Edda ou les Canéphores d'Athènes n'auront rien de plus gracieux.

Dans son voyage en Amérique il rencontre à l'île Saint-Pierre, une jeune marinière (peut-être est-ce un souvenir de Virginie). Grande, mince, elle marche nu-pieds parmi la rosée ; ses cheveaux noirs sont couverts d'un grand chapeau,

« un bouquet de bruyères lilas sortait de son sein que modelait l'entoilage blanc de sa chemise... Elle m'aperçut : sans être effrayée, elle se vint asseoir à mon côté, posa son panier près d'elle, et se mit, comme moi, les jambes ballantes sur la mer, à regarder le soleil... » (*pag.* 166, *Mémoires*, II).

En s'éloignant, cette jeune marinière se mit a chanter. Sur l'Océan il rencontre encore sa sylphide. Elle surgit sur le fond enflammé d'un couchant merveilleux et le reprend.

« ...ce n'était pas Dieu que je contemplais sur les flots dans la magnificence de ses oeuvres. Je voyais une femme

inconnue et les miracles de son sourire; les beautés du ciel me semblaient écloses de son souffle : j'aurais vendu l'éternité pour une de ses caresses. Je me figurais qu'elle palpitait derrière ce voile de l'univers qui la cachait à mes yeux. Oh ! que n'était-il en ma puissance de déchirer le rideau pour presser la femme idéalisée contre mon coeur, pour me consumer sur son sein dans cet amour, source de mes inspirations, de mon désespoir et de ma vie. » (*pag.* 176 *Mémoires,* II).

Sur la terre d'Amérique, dans la forêt, il rencontre le modèle de Mila et, plus tard, deux Floridiennes, les futures Céluta et Atala. Ce n'est plus la mer : le paysage et ses accessoires n'ont aucun caractère marin, mais son imagination se plaît à flotter à la surface des grandes eaux, et les flots du Meschacebé, comme ceux des mers intérieures que sont les lacs d'Amérique, éveillent en lui des sensations et des rêveries analogues à celles que la mer lui inspire.

Tout le monde connaît les vaisseaux de fleurs auxquels il compare « les îles flottantes de pistia et de nénuphar ». C'est une orgie de couleurs éclatantes, radieuses, dorées, opulentes, saturées de lumière. « Rien n'égale en splendeur la peinture du Meschacebé », dit Bédier. Qu'importe s'il n'a pas vu les lieux qu'il décrit? Sans doute son tempérament d'artiste a confondu, plus d'une fois, les rêves de son imagination avec les couleurs de la réalité. Hugo aussi est allé en Espagne, avec le *Guide Richard*, moins encore que Chateaubriand n'est allé en Amérique avec Bartram, Carver et Charlevoix.

Chactas est né au bord des flots du Meschacebé comme les autres héros de Chateaubriand sont nés au bord

de la mer. Il aime la douce Atala et même si ce n'est pas la mer, c'est toujours le cristal de l'onde qui embellit son amour. Le bruit cadencé des flots, le murmure d'un ruisseau, le soupir d'une fontaine ou la fraîcheur d'un puits rendent la scène plus variée, plus pathétique, plus belle.

Atala chante et comme la petite musicienne Charlotte Ives qui enivrait René de son chant, la jeune sauvage aussi a une voix douce et triste qui s'insinue au coeur de son amoureux. « Rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes ».

C'est le Meschacebé, il est vrai, mais ses flots orageux ont la violence des flots déchaînés de la mer qu'il a tant de fois contemplée. Quand Atala s'empoisonne tout agitée de passion, de remords, de regrets, d'hallucinations, le fleuve roule pêle-mêle tout ce qu'il a détruit sur son passage, symbole lui-aussi de destruction et de mort. C'est l'alliance romantique entre le paysage et l'individu qui se remarquera encore dans l'épisode de Velléda. Une belle image maritime, à la Bossuet, est citée par le père Aubry, à la mourante Atala :

> « Connaissez-vous le coeur de l'homme et pourriez-vous compter les incostances de son désir? Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues que la mer déroule dans une tempête. » (*Œuvres, III pag.* 56, *Atala*).

Atala meurt et la beauté d'un clair de lune mélancolique et calme ajoute encore plus de tristesse à la scène navrante de la veillée funèbre :

« Bientôt la lune répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. » (*ibid, pag.* 62).

Griserie des couleurs et des sonorités! Magie de la phrase! Cette sorte de mélopée sur la lune mêle le son cadencé des flots argentés, roulant sur les anciens rivages, au frémissement triste des chênes sacrés dans les anciennes forêts druidiques. Ce sont ces images frappantes de beauté, ces visions nostalgiques et vivantes qui donnent à l'intensité douloureuse de la scène, un charme pathétique, et inégalable. C'est toujours l'Enchanteur avec son âme de Celte toute vibrante en correspondance mystique avec les choses, c'est son panthéisme inné qui lui suggèrent des images pareilles!

Une petite croix que la pieuse main du père Aubry a placée sur la terre fraîchement remuée de la tombe d'Atala, « de cette fleur ravie au désert », paraît à Chactas comme « le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. »

C'était bien un naufrage, en effet, et encore une fois la vision est troublante et intensifie notre émotion : c'était justement le naufrage de la jeunesse, de la grâce, de l'amour!

Le dernier cri douloureux de Chactas après qu'il a fait revivre l'histoire poignante d'Atala, est un appel nostalgique à la patrie abandonnée :

« Que de larmes sont répandues lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque du haut de la colline de l'exil on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri... » (*ibid, pag.* 70).

La génération de 1800 fait écho à la plainte nostalgique du voyageur : « Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée de l'étranger et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères ! »

Ce même cri retentira dans la bouche de René, d'Eudore, d'Aben-Hamet : c'est le cri de l'émigré qui soupire après sa patrie comme Charles d'Orléans

« en regardant vers le païs de France,
« un jour m'avint, à Dovre sur la mer,
« qu'il me souvint de la douce plaisance
« que souloye audit pays trouver;
« si commençay de cueur à souspirer,
« combien certes que grant bien me faisoit
« de voir France que mon cueur amer doit. »

Sur la terre d'Albion, plusieurs fois René en détresse, avait poussé des soupirs pareils.

Cette idylle de Bungay donna l'étincelle à toute la fiction passionnée de René. C'est sa propre histoire qu'il raconte un peu déguisée, un peu idéalisée, mais exacte en maints détails. Certaines pages tristes d'une inguérissable tristesse, trouvent là, dans cet amour brisé, leur source cachée. « *Charlotte aux blanches mains,* éclose d'un rayon de lumière, régnait sur moi », dit-il. Il l'aimait tellement que comme Tristan « *si oncques puis nul jour ne s'en departit, ne aultre ne ayma, ne aultre ne cogneut.* »

La figure de René apparaît sombre et puissante; c'est bien le demi-dieu fatal, père de tous les héros romantiques. René se fait dire par Chactas : « Si tu souffres plus qu'un autre des choses de la vie, il ne

faut pas t'en étonner : une grande âme doit contenir plus de douleurs qu'une petite.» On sent le cri de Musset : « Rien ne nous rend plus grand qu' une grande douleur. »

Quelle part a son expérience intime dans la malsaine et inquiétante histoire d'Amélie? Sans doute il est à regretter que ce soit l'auteur lui-même qui nous invite à une pareille question. René lui ressemble trop : comme lui il s'est nourri de rêves enivrants et mortels, comme lui il a traversé les mers, il a vu des peuples nouveaux dans une nature éblouissante et sauvage ; jusque dans le nom il lui ressemble. Mais on ne peut assurément prétendre qu'il se soit raconté entièrement. La triste et étrange Lucile qui dans les bois de Combourg partageait la rêverie, la tristesse, l'exaltation passionnée de son frère, n'a sans doute prêté que quelques traits innocents à la troublante histoire d'Amélie, comme plus tard elle prêtera quelques traits de son charme étrange et mystérieux à la plus étrange et mystérieuse Velléda. N'oublions pas les lettres qu'elle écrivait à son frère, toutes pleines de tendresse fraternelle et sa devise « Souvent obscurcie (comme la lune) jamais ternie. » D'ailleurs Chateaubriand lui-même a désavoué l'identification (1).

Cette morbide histoire a, au contraire, toute la saveur piquante d'une héroïne de Diderot ou de Mme de Tencin. C'était d'ailleurs une mode qui était tout

(1) V. lettre à son neveu, citée dans Aubré, *Chat. et ses soeurs à Fougères*).

aussi française qu'étranger (1). Goëthe, Schiller s'étaient intéressées à l'amour incestueux. Mais *René*, dans la conception de l'auteur, devait prouver « invinciblement, et la nécessité des cloîtres pour certains malheurs de la vie... et la puissance d'une religion qui peut seule fermer les plaies que tous les baumes de la terre ne sauraient guérir. » Et... « avant lui, dans la vie aussi bien que dans le roman, à mesure que le siècle devient plus inquiet, combien de jeunesses songent à demander au silence du cloître « l'espérance d'un abri » (2).

Peut-être aussi ce furent les reminiscences littéraires sur son compatriote Abailard rêvant huit cents avant, dans l'abbaye de Saint-Gildas, en Bretagne, au bord de la mer, à son Héloïse qui lui suggérèrent l'idée d'étouffer dans un cloître les cris désespérés des amours irréalisables.

« ...ce monastère bâti au bord de la mer, convient à la situation de mon âme. La nuit, du fond de ma cellule, j'entendrai le murmure des flots qui baignent les murs du couvent : je songerai à ces promenades que je faisais avec vous au milieu des bois, alors que nous croyions retrouver le bruit des mers dans la cime agitée des pins. »
(*Oeuvres, III, René, p.* 89).

Dans le couvent Amélie se sent à l'abri des tem-

(1) Monglond, *Le Préromantisme, pag.* 251, I).
(2) Il y a une étude de Chinard et des pages intéressantes dans Monglond, *Jeunesse*, pag. 130, et *Le Préromantisme*, V. I. p. 255-75 ; et encore dans Moreau : *Chateaubriand*, p. 104.

pêtes et René angoissé erre sans cesse autour du monastère :

« J'apercevais souvent à une petite fenêtre grillée qui donnait sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive : elle rêvait à l'aspect de l'Océan où apparaissait quelque vaisseau cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse aux barreaux de la fenêtre : elle contemplait la mer, éclairée par l'astre de la nuit, et semblait prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisaient tristement sur des grèves solitaires. » (*Œuvres, III, René, pag.* 93).

Ne pouvant se résigner à cette séparation, René décide de partir. Comme toujours les flots sont en harmonie mystique avec son état d'âme ; ils se déchaînent furieusement la nuit du départ, présage d'une vie orageuse.

« on n'entendait que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux... La tempête sur les flots, le calme dans la retraite ; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler ; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule ; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent ; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de la vie ; d'une autre part, une âme telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'Océan ; un naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. » (*ibid, pag.* 94).

La religion étroitement liée au tableau de la mer ! Ces mêmes thèmes se retrouveront disséminés dans

toute son oeuvre et surtout dans le *Génie*. Cependant il s'est répété mot à mot en ce qui concerne le contraste entre la paix des couvents et la mer orageuse; il avait déjà traité ce thème dans la *Lettre à M. de Fontanes sur la deuxième édition de l'oeuvre de Mme de Staël*).

René part et, las et dégoûté, il berce et endort la souffrance qui le porte de rive en rive. Mais, à vouloir trop vivre par le rêve, on risque d'être déçu. « Nous n'avons dans notre coeur ni de quoi toujours souffrir, ni de quoi toujours aimer », a dit un écrivain doucement triste. Il est l'élève de J. J. Rousseau et trouve au fond de toute chose la tristesse. Rien ne déride son front accablé de soucis : ni la beauté de Céluta, ni l'amour et l'amitié dont il était entouré. Il assiste à une scène moitié rustique, moitié marine et paraît insensible au charme et à la gaieté de ses compagnons. C'était la fête de la moisson. On devait moissonner dans une baie où la folle-avoine croissait en abondance. « ... le bruit des fléaux qui battaient les gerbes, le murmure de l'eau, les rires et les joyeux propos des sauvages, animaient cette scène, moitié marine, moitié rustique. » La lune au soir se leva comme pour éclairer le retour de la flotte des canots et le prêtre, le grand-chef, entonna un chant mélancolique sur les amours de l'astre de la nuit : « Salut, épouse du soleil... O Lune, que tu es belle dans ta tristesse ! »

C'est l'invocation à la lune qui ouvre le poème ossianique *Dar-thula* « *Que tu es belle, fille du ciel !* »

« C'est l'imagination qui prête la vie aux astres, et qui fait d'eux des personnages doués de sentiment

et de passion, une poésie sidérale qui était neuve et qui plut. » (1)

A côté de cet amour sans joies sont dépeints les prodiges de l'amitié, la beauté de l'hospitalité et la simplicité et le bonheur dans des coeurs que la société n'a point troublés. Adario et Chactas par exemple, s'aiment fidèlement, voici comment :

« Je suis le rocher, il est la plante marine qui s'est attachée à mes flancs : les flots de la tempête ont miné mes racines : nous roulerons bientôt ensemble dans l'abîme sur lequel nous penchons tous deux. » (*Œuvres, III, Les Natchez*, pag. 237).

La société du XVIIIe siècle a connu une sorte de fanatisme de l'amitié. « Il n'y a que le méchant qui soit seul » écrit Diderot dans le *Fils naturel*.

De petites esquisses rapides d'amours enivrantes dans des coeurs sauvages, font une jolie diversion à la monotonie du récit des amours et de la tristesse de René. L'une représente une scène amoureuse sur les glaces flottantes du paysage polaire :

« Les monts revêtus de neige, les vallées tapissées de la mousse blanche que broutent les rennes, les mers couvertes de baleines et semées de glaces flottantes, toute cette scène brille éclairée comme à la fois par les feux du couchant et la lumière de l'aurore : on ne sait si l'on assiste à la création ou à la fin du monde. Un petit oiseau, semblable à celui qui chante la nuit dans nos bois, fait entendre son ramage plaintif. L'amour amène alors l'Esquimau sur le rocher de glace où l'attendait sa compagne : ces noces de l'homme aux dernières bornes de la

(1) VAN TIEGHEM, 140. *I. Ossian en France*, Rieder, 1917.

terre, ne sont ni sans pompe ni sans félicité. » (*pag.* 172, *Mémoires. Vol. II*).

C'est une scène pareille que vit Chactas sur les côtes du Labrador :

« Viens, chantait l'Esquimau à sa jeune épouse, viens sur le sommet de notre rocher flottant. Nos amours y seront enchaînés par les vents, au milieu des nuages et de l'écume des flots » (*Les Natchez, pag.* 282).

Une autre petite esquisse est la douce Mila, mais son amour pour Outougamiz est décoré par l'onde douce et claire d'un ruisseau et non par la mer. Voici ce qu'elle dit à peu près à son époux :

« Je dois mourir ainsi que l'humble fleur
Qui passe à l'ombre et seulement connue
De ces ruisseaux qui faisaient son bonheur. »

Elle le dit en prose, mais ne fait que répéter la pensée renfermée dans ces vers de René, rimés dans les bois de Combourg. Si on ne retrouve pas le talisman de sa prose magique dans la poésie de Chateaubriand, on y retrouve, en revanche, les rêves et les visions de son adolescence et de sa jeunesse. Bien que rimés platement, ses poésies sont intéressantes parce qu'elles nous permettent de lire au coeur de René, à l'âge de seize à vingt-deux ans. Les thèmes qu'il reprendra plus tard dans ses futures créations, les tableaux maritimes, sont ébauchés là : l'étang de Combourg avec ses joncs et ses oiseaux, les pins sur des grèves sauvages, les flots expirant mollement sur la rive ou sommeillant sur un lit d'étoiles, son front

chargé d'ennui penché sur le courant des ondes orageuses, les mondes enchantés baignés par les eaux d'une mer inconnue.

« Comme Fénelon et Jean-Jacques, il a abandonné l'art des vers ; mais les poètes qui écrivent en prose sont comme ces vieux marins qui gardent dans leur allure, même quand ils marchent sur la terre ferme, quelque chose du rythme des vagues et du roulis du large. » (1)

Après avoir moissonné sur la terre du Nouveau-Monde ces charmantes fleurs d'amours exotiques, l'auteur fait revivre dans la vieille Europe trois autres fleurs d'amour : Velléda, Cymodocée, Blanca. Toutes trois ont vécu en des pays divers, mais toutes trois sont également belles et chères à nos coeurs : Cymodocée, charmante comme Calypso, Velléda, étrange et mystérieuse comme une fée du temps de Merlin, Blanca, fière et ardente comme les châtelaines du Moyen-Age. Leurs histoires d'amour sont tristes : elles ne furent pas heureuses. Leurs amoureux avaient emprunté l'âme de René, et celui-ci ne portait pas de bonheur aux coeurs qu'il troublait ; « il étouffait la félicité ». La plus enivrante de ces histoires est celle de Velléda, la plus triste, celle qui nous donne le plus de peine, est celle de la petite fille d'Homère, la douce Cymodocée.

Velléda est ardente et belle. Elle a un charme puissant qui trouble Eudore, et d'elle se dégage un par-

(1) P. Moreau. *Chateaubriand*, pag. 147.

fum mystérieux qui enivre et qui empoisonne. Plusieurs traits sont empruntés à Lucile :

« Dans les bruyères de la Calédonie, Lucile eût été une femme céleste de Walter-Scott, douée de la seconde vue; dans les bruyères armoricaines, elle n'était qu'une solitaire avantagée de beauté, de génie et de malheur. »
(*pag.* 216. *Mémoires, Vol. I*)

Velléda apparaît la première fois comme une déesse ou une fille de Morven, guidant son esquif sur une mer orageuse :

« Elle chantait en luttant contre la tempête et semblait se jouer dans les vents : on eût dit qu'ils étaient sous sa puissance tant elle paraissait les braver. »
(*Œuvres, IV. Les Martyrs, pag.* 134).

Elle aime Eudore qui, tout en étant bouleversé à sa présence, se défend d'aimer l'étrange prêtresse. Elle lui dit des choses troublantes et brûlantes : c'est la fatalité qui l'entraîne. Elle semble avoir bu le philtre amoureux d'Yseult et, comme Yseult, elle a bu sa destruction et sa mort. Tout ce qu'elle dit est étrange et beau. Comme nous sympathisons avec elle et que nous regrettons la froideur d'Eudore ! Une mer orageuse qui gémit et qui hurle semble l'écho de son désespoir. Les convulsions, l'agitation des vagues sont celles de l'âme de Velléda : la clameur des flots contre les écueils est le cri désespéré de ce coeur repoussé. Toute cette mer démontée semble la symphonie lyrique qui reproduit les troubles et l'agitation de cet amour orageux.

Une nuit de tempête Eudore surveillait la côte dan-

gereuse où s'élève une longue suite de pierres druidiques :

«Battues des vents, des pluies et des flots, elles sont là solitaires entre la mer, la terre et le ciel. Leur origine et leur destination sont également inconnues. Monuments de la science des Druides, retracent-elles quelques secrets de l'astronomie, ou quelques mystères de la divinité? On l'ignore. Mais les Gaulois n'approchent point de ces pierres sans une profonde terreur. Ils disent qu'on y voit des feux errants, et qu'on y entend la voix des fantômes.» (*ibidem, pag.* 147. X).

Ce sont les célèbres Alignements de Carnac, en Bretagne, auprès de Quiberon. Ils sont en réalité plus éloignés de la mer que cette description ne le donne à croire.

Dans la solitude de ce lieu et la frayeur qu'il inspirait, tout à coup, Eudore entendit du bruit et vit un fantôme qui fuyait. C'était Velléda. Après un cri passionné, Velléda prit Eudore par la main et le conduisit sur la pointe la plus élevée du dernier rocher druidique :

« La mer se brisait au-dessous de nous parmi les écueils avec un bruit horrible. Ses tourbillons, poussés par le vent, s'élançaient contre le rocher et nous couvraient d'écume et d'étincelles de feu. Des nuages volaient dans le ciel sur la face de la lune qui semblait courir rapidement à travers ce chaos. » (*ibidem, pag.* 148, X).

Le tableau a une beauté sinistre et fait frissonner. Peut-être René a-t-il vu dans le même décor, ou à peu près, sa soeur Lucille quand, ivres de solitude, ils se promenaient ensemble.

« ...Une vague furieuse vient roulant contre le rocher qu'elle ébranle dans ses fondements. Un coup de vent déchire les nuages, et la lune laisse tomber un pâle rayon sur la surface des flots. Des bruits sinistres s'élèvent sur le rivage. Le triste oiseau des écueils, le lumb, fait entendre sa plainte semblable au cri de détresse d'un homme qui se noie. » (*ibidem, pag.* 149).

Tout le tableau a un caractère ossianique. Les flots déchaînés sont ici encore en harmonie avec la passion orageuse qui bouleverse Velléda. Leur clameur semble accompagner, d'une basse profonde, les mots exaltés et véhéments de la tragique prêtresse. Dans un élan de folie elle essaie de se jeter dans l'abîme, mais Eudore la retient, la serre dans ses bras et, correspondant à cet amour passionné, vainc tous ses scrupules de chrétien. Mais ce fut un amour trop bref, hélas! La vierge de Sayne ne pouvait impunément violer ses voeux. Elle meurt, trois jours après, égorgée de ses propres mains, « comme une moissonneuse qui a fini son ouvrage et qui s'endort au bout du sillon ».

Velléda est belle comme Niobé, comme Ariane, comme toutes les grandes héroïnes tragiques de l'antiquité. Sa mort produit sur Eudore le même effet que la mort de Mme de Beaumont sur Chateaubriand.

L'amour de la petite Cymodocée n'a pas de teintes si sombres et si troubles, mais lui aussi est bien triste. Avant de connaître Eudore la jeune prêtresse était si insouciante et si heureuse d'être la petite fille d'Homère! Nourrie des plus beaux souvenirs de l'antiquité, dans la docte familiarité des Muses, Cymodocée déve-

loppait chaque jour de nouveaux charmes. Même le paysage prête le ravissement d'une beauté lumineuse et plein d'harmonie à tout le tableau, et forme un contraste éclatant entre l'antiquité, les souvenirs d'un passé grandiose, et la jeunesse insouciante de la prêtresse des Muses.

La première fois qu'elle vit Eudore ce fut dans la douceur d'une nuit lunaire, dans la Messénie rêveuse et douce, éclairée d'une lune virgilienne. Ce fut à l'abri d'une fontaine où, s'étant égarée, elle était allée chercher la protection de la naïade. Elle le crut d'abord le chasseur Endymion et le jeune homme crut qu'elle était un ange. Ainsi, dès le premier instant de leur rencontre, leurs religions les troublèrent profondément.

Tout d'abord Eudore, pour vaincre l'amour qu'il ressent pour la petite fille d'Homère, songe à se dérober au péril qui le menace :

« ainsi lorsque la tempête n'a point encore éclaté, que tout paraît tranquille sur le rivage, que des vaisseaux imprudents osent déployer leurs voiles et sortir du port, le pêcheur expérimenté secoue la tête au fond de sa barque et, appuyant sur la rame une main robuste, il se hâte de quitter la haute mer, afin de se mettre à l'abri derrière un rocher. » (*Œuvres, IV, Les Martyrs,* 172, *Lib.* XII).

Mais la fuite ne sauve pas Eudore de l'ouragan de la passion. Les deux jeunes gens s'aiment et cet amour trouble le père de Cymodocée. Ses troubles sont comparés à une manœuvre de bord :

« Lorsque le serein Borée et le vent nébuleux du midi se disputent l'empire des mers, les matelots se fatiguent à présenter tour à tour la voile oblique à la tempête : ainsi Démodocus cède ou résiste aux sentiments contraires qui l'agitent. » (*ibid*, 179, XIII).

Voici une image marine qui rappelle encore toute une habile manœuvre à bord. Menacée d'être enlevée par les soldats d'Hiéroclès, Cymodocée

« presse dans ses bras la tête sacrée de son époux et la voile est repliée moins étroitement autour du mât pendant la tempête. » (*ibid*, 199. XIV).

Mais la tempête de la persécution contre les chrétiens sévit avec beaucoup de violence, et les deux amoureux, obligés de se quitter, se donnent rendez-vous sous le portique du temple de Minerve. Leurs adieux sont pathétiques et embellis par

« l'astre du jour qui, prêt à se plonger dans la mer, frappait de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve. » (*ibid. pag.* 205, XV).

Cymodocée apparaît belle comme « la déesse aux yeux pers ». Elle semblait sortir de son temple et « prête à rentrer dans l'Olympe ». En vain l'auteur s'efforce de la comparer à la biblique Rachel ; elle demeure toute païenne et sa douleur, comme celle de son père, a des accents profondément humains. Le seul Eudore paraît un peu trop emphatique, trop « à la Bossuet », trop solennel dans son affliction. Cependant

« la lune paraît à l'horizon ; son front d'argent se couronnait des rayons d'or du soleil dont le disque s'enfonçait dans les flots. C'était l'heure qui ramène aux nautoniers le vent favorable pour sortir du port de l'Attique...

Le vent venait de se lever: les flots légèrement agités, battaient le rivage: les galères déployaient leurs voiles, on entendait les cris des matelots qui levaient l'ancre avec de grands efforts. » (*ibid. pag.* 209, XV).

Démodocus est fou de douleur. « Je ne verrai point revenir ta voile blanche » s'écrie-t-il dans son désespoir. On songe à la douleur d'Achille à qui on a ravi sa Briséis, ou à la douleur de Tristan qui n'espère point revoir la voile blanche qui annonce son Iseult. Les souvenirs se mêlent.

« ...les mariniers enlèvent Cymodocée, les esclaves entraînent Démodocus, Eudore se jette dans la barque qui le transporte à son vaisseau. La flotte sort de Phalère, et les matelots couronnés de fleurs, font blanchir la mer sous l'effort des rames. » (*ibid*, 209. XV).

(Ce départ a beaucoup de traits de ressemblance avec celui de Chactas s'éloignant de Toulon. (*v. Les Natchez, pag.* 276. L. VII).

Qui pourra jamais décrire l'amertume, les chagrins de Démodocus? Il passa la nuit sous un portique du temple où il avait vu sa chère enfant avant son départ, et il voulait découvrir, aux premiers rayons du jour, la galère de Cymodocée.

« L'aurore éclaira bientôt les flots solitaires où l'on cherchait en vain quelque voile; mais on apercevait encore sur les vagues aplanies, la trace blanchissante des vaisseaux que l'on ne voyait plus. Déjà le soleil sortant de l'onde dorait et brunissait à la fois, la face de la mer.» (*ibid*, 258. XIX).

Il éclata en sanglots; jamais il n'avait vu l'aurore

sur les mers sans avoir à ses côtés sa fille chérie. Sa douleur ressemble à celle de Priam.

Cymodocée, aidée de l'ange des mers, accomplit un beau voyage. Sa nourrice lui parlait « des plaines azurées d'Amphitrite, où les Néréides font entendre leurs concerts ». La religion païenne exerçait tous ses charmes sur la jolie prêtresse des Muses. Le cap Sunium « élevait sur la pointe d'un rocher son beau temple dont les colonnes de marbre blanc semblaient se balancer dans les flots avec la lumière dorée des étoiles ».

C'est le « Sunium, cap sacré d'Athènes » de l'*Odyssée, III. vers* 278. L'architecte mystique a bâti, sur les débris qu'il avait vus pendant son *Itinéraire,* le temple fameux de l'antiquité. Dans le *Génie* aussi il évoque l'image de Platon, « assis au pied d'un temple, sur la pointe d'un cap battu des flots ». (*Œuvres, Génie,* pag. 20).

Cymodocée était assise sur la poupe ornée de fleurs, entre les statues d'ivoire de Castor et de Pollux. « Elle paraît Myrto, la Jeune Tarantine » de Chénier (1). Que de souvenirs, que d'attraits dans cette religion qu'elle a quittée et qui est si belle ! Ses soupirs paraissent des regrets.

Des paroles troublantes, apportées par le souffle des zéphyrs, parvenaient sur la mer jusqu'au vaisseau. C'était un chant en l'honneur de Vénus :

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé ! Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé !... Ile heureuse

(1) *La Jeune Tarentine* parut au *Mercure* en 1801.

(c'est l'île de Chypre) tout sur tes bords délicieux atteste les prodiges de l'Amour. Nautoniers, fatigués des périls, attachez l'ancre à nos ports et ployez à jamais vos voiles... Ce sont les Grâces qui filent ici les instants des mortels... Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé !... » (*ibid*, 231. XVII).

Ces chants profanes n'étaient pas faits pour inspirer une contemplation mystique. Ils avaient les accents de la « Chanson de Bacchus » de Lorenzo il Magnifico :

Quant'è bella giovinezza,
che si fugge tuttavia !
Chi vuol esser lieto, sia :
di doman non c'è certezza.

C'est aussi l'ardente invocation de Lucrèce : « Ame de l'univers, volupté des hommes et des dieux, belle Vénus, c'est toi qui donnes la vie à toute la nature. Tu parais : les vents se taisent, les nuages se dissipent, le printemps renaît, la terre se couvre de fleurs, l'Océan sourit » (1).

Cymodocée était troublée en écoutant ce chant, les nautoniers aussi.

« La proue d'airain fendait les vagues avec un bruit harmonieux : chargée des parfums de la fleur de l'oranger et de l'encens des sacrifices, la brise enflait doucement les voiles et les arrondissait comme le sein d'une jeune mère. » (*Œuvres, IV, Les Martyrs, XVII, pag.* 231)

C'est une évocation passionnée et nostalgique. Au don du rythme s'ajoute la rêverie profonde, la dou-

(1) Cité par Souriau. *Histoire du Romantisme* V. Ier.

ceur mystique que les sons et les parfums savent rendre dans une harmonie ravissante. La dernière image se retrouve plusieurs fois dans les poèmes ossianiques.

La touchante Astarté qui a péché par amour contre l'Eternel , et qui fait partie de la troupe des diables déchaînés contre les Chrétiens, combat secrètement la fille d'Homère. C'est elle qui émeut Cymodocée par le murmure des chants corrupteurs. Mais celle-ci craint de blesser la religion de son époux et veut vaincre son émotion par des prières. Tout de suite :

« le vent s'est élevé, les flots battent sur les deux flancs de la galère; c'est le seul bruit qui accompagne la prière de l'amour: passion orageuse, que le matelot nourrit au milieu de la solitude des mers comme le pâtre dans la profondeur des bois. » (*ibidem, pag.* 232).

L'Eglise ne laisse pas échapper sa nouvelle conquête; Cymodocée, baptisée sur les bords du Jourdain, est ramenée par une furieuse tempête (la même que l'auteur décrit dans les *Natchez* et dans les *Mémoires*) à Rome, auprès de son époux. Voici les paroles enflammées qui résonnaient dans la prison des chrétiens :

« Puisque toute la vie, se réduit à quelques jours, que vous serait-il revenu des grandeurs de votre naissance? Que vous importe aujourd'hui d'avoir accompli le voyage dans un esquif ou sur une trirème? L'esquif même est préférable, car il vogue sur le fleuve auprès de la terre, qui lui présente mille abris; le vaisseau navigue sur une mer orageuse où les ports sont rares, les écueils fréquents, et où souvent on ne peut jeter l'ancre, à cause de la profondeur de l'abîme. » (*ibid, p.* 314. *Liv.* XXIII).

Chactas avait parlé de même à son ami René; il

avait seulement remplacé le mot esquif par « la pirogue chargée de lianes et de machines ». (*Œuvres, III, Les Natchez, pag.* 269).

Eudore aussi, désabusé de tout comme René, avait dit, avant sa conversion :

« Nous comparions la vie à un port de mer où l'on voit aborder et d'où l'on voit sortir des hommes de tous les langages et de tous les pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent : les uns versent des larmes de joie en recevant des amis ; les autres, en se quittant, se disent un éternel adieu, car une fois sorti du port de la vie, on n'y rentre plus. » (*Les Martyrs*, pag. 80, V).

Dans la prison Cymodocée, tout enflammée d'amour profane, reste toujours la fidèle prêtresse des Muses. A la veille de son supplice, qu'elle ignore pourtant, elle chante ces paroles harmonieuses qui sont encore un soupir nostalgique vers le pays et la religion de ses ancêtres :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante ! Esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents ! Courbez-vous sur la rame agile. Reportez-moi, sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pamysus... Ah ! s'il m'était permis d'implorer encore les Grâces et les Muses !... » (*ibid.* 311, XXIII).

C'est le chant du cygne soupiré par la jeune païenne dans sa prison et qui rappelle la chanson de mort chantée par Chactas. La douleur de Démodocus, qui ne réussit pas à faire abjurer la religion chrétienne à sa fille, est comparée aux plaintes et aux gémissements d'Alcyon :

« Alcyon qui bâtit son nid sur les vagues, fait entendre avec ses petits de douces plaintes dans le berceau flottant que la vaste mer doit bientôt engloutir. » (*ibidem, pag.* 316. XXIII).

L'ange du repos, invoqué par Cymodocée pour faire endormir son père, descend sur la terre où le conduit un long cri de douleur et, à son passage « les flots s'assoupissent ». C'est Morphée ou bien c'est un souvenir de l'*Odyssée* (Chant XII) « ...un Daimôn assoupit les flots ».

Sur l'arène Cymodocée meurt dans les bras de son époux, sous la dent du tigre et tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Son dernier regard plein d'amour s'était posé sur son Eudore, et jusqu'à son dernier instant elle avait été une petite amoureuse, naïvement chrétienne, inconsciemment païenne, et seulement désireuse de plaire à son époux. C'était la grâce, la beauté, la jeunesse qui venaient d'être immolée sur l'arène du cirque. En voulant peindre une charmante conquête de l'église chrétienne, l'auteur n'a réussi qu'à nous faire idolâtrer cette jolie fleur de la Grèce, et à nous faire regretter une victime injustement sacrifiée.

Blanca, l'héroïne du *Dernier Abencérage,* est la dernière fleur d'amour que l'auteur cueille dans le jardin de ses chimères : peut-être est-il exagéré de dire « de ses chimères », car c'est un épisode de sa vie, écrit avec un art et une tendresse infinis. Il a voulu fixer à jamais l'ivresse fugitive de quelques heures de bonheur vécues avec une femme exquise et

charmante. Même s'il est vrai qu'il ait fait des emprunts à Volney, à Florian, à Tressan, à Swinburne, à Pérez de Hita, « ce qui importe, répétons-le avec M. Hazart et Mme Durry, — c'est moins de découvrir les sources de Chateaubriand que d'observer la façon dont il les utilise » (1).

Après l'*Abencérage* il est pris par la vie politique et d'action. *La vie de Rancé*, oeuvre de décadence, porte, il est vrai, l'esquisse d'une jolie figure de femme, Marcelle de Castillane, fille de Renée de Rieux, mais c'est une silhouette dessinée au crayon, légèrement et vite effacée.

Les thèmes anciens de la mer, de l'amour et de la mort se retrouvent encore dans ce récit qu'on peut appeler le chant du cygne. Si Blanca ne meurt pas tragiquement comme ses autres soeurs d'amour, elle aussi est malheureuse et nous sentons qu'elle mourra de chagrin. Le récit a l'opacité grise de la tristesse, et il est cadencé et mesuré comme une romance d'antan. Dans sa grâce un peu apprêtée, comme dit Sainte-Beuve, cette douce histoire se rattache aux poèmes du Moyen-Age. Il semble que l'on entende les anciennes histoires d'amour des troubadours ou un des doux lais de Marie de France. Blanca paraît la princesse endormie que l'Enchanteur est allé réveiller au moyen de la baguette des fées. Tous les chevaliers anciens avec leurs serments d'honneur et de fidélité revivent dans Lautrec, Aben-Hamet et Don Carlos. Tous les trois,

(1) *Les Aventures du Dernier Abencérage* par M. Durry et P. Hazard.

ils pourraient s'asseoir à la table ronde du roi Arthur tant ils ont les vertus des anciens héros de la chevalerie. Blanca est belle comme le sont les châtelaines du Moyen-Age et c'est Mme de Noailles, la jolie « Mouche », qui en a fourni le modèle. Mais à travers les soupirs, les jalousies, les tourments d'un amour qui enflamme et qui consume, le paysage breton avec ses brumes et ses nuages, avec ses grèves et ses flots blanchissants d'écume, revient aussi dans le décor du tableau, et remplace le paysage lumineux de l'Espagne. La mer n'est pas au premier plan, il est vrai, mais elle remplit tout le coeur de l'Abencérage, et elle se montre en échappée, en raccourci, si ce n'est par images, tout le long de la nouvelle.

Comme René, Aben-Hamet est né au bord de la mer.

> « La cabane de cette famille (des Abencérages) qui jadis eut des palais, n'était point placée dans le hameau des autres exilés, au pied de la montagne du Mamelife; elle était bâtie parmi les débris mêmes de Carthage, au bord de la mer, dans l'endroit où saint Louis mourut sur la cendre, et où l'on voit aujourd'hui un ermitage mahométan .»

Aben-Hamet se rend en Espagne, au pays de ses ancêtres. « Il s'embarque à l'échelle de Tunis; un vent favorable le conduit à Carthagène, il descend du navire et prend aussitôt la route de Grenade. » Cela pourrait être ajouté à l'*Itinéraire*. C'est la continuation du voyage de Chateaubriand.

Lorque l'Abencérage découvre le faîte des premiers édifices de Grenade, tout ému il s'adresse à son guide

et le flatte avec une belle image maritime : (1) « Guide, sois heureux ! ne me cache point la vérité, car le calme régnait dans les flots le jour de ta naissance. »

Un souvenir de son enfance sur la grève de Saint-Malo, se mêle aussi à sa première déclaration d'amour :

« Je me disais autrefois : « L'eau de la mer qui dort à l'abri dans le creux du rocher est tranquille et muette, tandis que tout auprès la grande mer est agitée et bruyante. Aben-Hamet ainsi sera ta vie, silencieuse, paisible, ignorée dans un coin de terre inconnue tandis que la cour du sultan est bouleversée par les orages. Je me disais cela, jeune chrétienne, et tu m'as prouvé que la tempête peut aussi troubler la goutte d'eau dans le creux du rocher. »

Sa mère, très malade, le rappelle à Tunis pour l'embrasser et le bénir avant d'abandonner la vie. Il part : « les vents l'emportent aux bords africains. » Après quelques mois de deuil il « monte sur son vaisseau et fait tourner la proue vers Malaga ». Là, sa jeune fiancée l'attend :

« Elle avait prié son père de la conduire à Malaga. Du haut des montagnes qui bordaient la côte habitée, elle suivait des yeux les vaisseaux lointains et les voiles fugitives. Pendant la tempête, elle contemplait avec effroi la mer soulevée par les vents : elle aimait alors à se sentir baignée par les mêmes vagues, enlevée par le même tourbillon, qui menaçaient les jours d'Aben-Hamet. Quand elle voyait la mouette plaintive raser les flots avec ses grandes ailes recourbées et voler vers les rivages d'Afrique, elle la chargeait de toutes ces paroles d'amour, de tous ces voeux insensés qui sortent d'un coeur que la passion dévore. »

(1) Cfr. Swinburne, *Voyage en Espagne, (cité par* P. Hazard et Mme Durry, *Le dernier Abencérage.*

Ici encore le paysage est en harmonie avec l'état d'âme; il y a alliance entre le paysage maritime et les dispositions d'esprit de la jeune Espagnole. D'autre part cette mer brumeuse, ces mouettes plaintives, ces nuages amenés par la tempête évoquent bien plus l'Océan breton, interprété avec des souvenirs d'Ossian, qu'une mer espagnole. C'est toujours la mer de son pays qu'il voit partout : les tristes sanglots des flots qui blanchissent les plages de n'importe quelle contrée, renferment les visions des souvenirs de son enfance et de sa première jeunesse. Le voile de tristesse, qui enveloppe toute son oeuvre, est toujours en harmonie avec la voix sourde des vagues.

Blanca voit enfin son fiancé revenir. Un jour qu'elle errait sur le plage, elle aperçut une longue barque dont la proue élevée, le mât penché et la voile latine annonçaient l'élégant génie des Maures. Blanca court au port, et voit bientôt entrer le vaisseau barbaresque, qui faisait écumer l'onde sous la rapidité de sa course. Un Maure couvert de superbes habits se tenait debout à l'avant. « La barque arrive, abaisse ses voiles, touche au môle, présente le flanc : le Maure s'élance sur la rive qui retentit du son de ses armes. »

La scène est toute chevaleresque et cette barque est toute pareille aux barques merveilleuses du folklore ponantais : l'Abencérage a quelque ressemblance avec Jaufré Rudel qui va *en terre landdhana* pour l'amour de Mélisenda, ou bien nous rappelle « la nef enchantée » du *lai de Guigemar*. La tradition littéraire et les souvenirs de la vie réelle de Chateaubriand se mêlent encore une fois.

L'Abencérage n'aime pas plus les montagnes que ne les aimait René. Une jour où Blanca ne va pas au rendez-vous sur le rivage, mais l'informe qu'elle l'attend à Grenade, il est saisi par les plus sombres pressentiments. « Les montagnes lui parurent d'une solitude effrayante, et il tourna plusieurs fois la tête pour regarder la mer qu'il venait de traverser ». Etait-ce le regret de l'avoir traversée pour une infidèle, ou bien était-ce le besoin de soulager son amertume par la vue de ces flots amis et nourriciers? Blanca l'adorait, il est vrai, mais à ses côtés avait surgi Lautrec; une sourde jalousie augmentait les tourments d'Aben-Hamet, d'autant plus que Blanca ne se décidait pas à renoncer à la religion de ses ancêtres. Tout cela troublait profondément le Maure qui, lui non plus, ne réussissait pas à renoncer à son prophète.

Oh! cette soirée chez Lautrec, quelle angoisse devait-elle produire! Les couplets de la romance si mélodieusement plaintifs

> Combien j'ai douce souvenance
> Du joli lieu de ma naissance...

avaient réveillé toute la nostalgie de l'émigré, toutes les amertumes de l'exilé. Les souvenirs du lieu natal se précisaient :

> « Te souvient-il du lac tranquille
> Qu'effleurait l'hirondelle agile,
> Du vent qui courbait le roseau

Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau? »

Combourg avec son étang et ses roseaux se dressait encore devant le spectateur accablé da tristesse sans borne. Une page surtout des *Mémoires,* revenait toute vivante :

« Le soir je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes du nénuphar. Là, se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis : Tavernier enfant était moins attentif au récit d'un voyageur. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids courbait à peine, et qu'elles remplissaient de leur ramage confus. »

Etait-ce René ou bien Lautrec, l'émigré qui souffrait? Encore une fois les souvenirs vécus se mêlaient aux chimères créées par la fantaisie.

Il était tout naturel qu'à la romance de Lautrec, le Maure répondît par la naïve ballade qui célébrait les exploits des Abencérages, mais comme son coeur était loin de songer au triste dénouement que cette ballade amenait ! Avec le Dieu des chrétiens, un autre fantôme non moins redoutable surgissait à côté de sa bien-aimée : le Cid !

Doublement déçu, et dans son amour et dans sa vengeance, le Maure est obligé de repartir, de retourner au désert. C'est Blanca qui le lui ordonne

dans un cri cornélien. Par mer il était venu triste, mais animé du désir de venger ses aïeux, par mer il s'en allait plus triste et plus accablé que jamais; son amour était à jamais brisé, et ses aïeux ne pouvaient plus être vengés. On comprend que désormais le souvenir de Blanca sera attaché à tous ses pas comme la nuit on respire le parfum des fleurs qu'on ne voit pas.

Et Blanca, après le départ de son fiancé fut sérieusement malade. Revenue à la vie, elle allait errer chaque année sur les rochers, en vue de la mer, comme si par enchantement son Aben-Hamet devait encore revenir. Son amour était le feu qui allume le flambeau et le dévore : c'était la passion qui consume et dont on meurt, c'était la destinée de Tristan et Iseult, l'éternelle et toujours nouvelle histoire d'Elle et Lui. « Haa doulce amie, a Dieu vous commant. Jamais ne me verrez ni moy vous. Dieu soit gardé de vous. A Dieu je m'en voys, je vous salue ».

C'est le dernier soupir de Tristan au bord de la mer qui le séparait de son amie.

Aux rivages antiques des mers

Quel est « ce grand secret de mélancolie que la lune aime raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers? » L'abbé Morellet (Mords-les, disait Voltaire) n'y comprenait rien. Il lui aurait suffi pourtant, d'accompagner religieusement l'auteur (et c'est ce dont l'abbé Morellet était le plus incapable) dans son Voyage en Grèce, ou d'approfondir ce passage :

« Les flots de l'Egée, qui viennent expirer sous de croulants portiques, Philomèle qui se plaint, Alcyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux autour d'un autel, le cygne qui fait son nid dans le sein de quelque Léda, mille accidents, produits comme par les Grâces, enchantent ces poétiques débris : on dirait qu'un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses; et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble à un tableau d'Apelle, consacré à Neptune et suspendu à ces rivages. » (*Génie, Liv. V, pag.* 184, IV).

Tristesse irrémédiable des choses éteintes, émotions d'un passé qui chante et revit par le pouvoir de la magique intuition de René et par les sortilèges de son imagination passionnée ! Ce qui est périssable à côté de ce qui est éternel : c'est là, dans ce contraste pathétique, le grand secret de mélancolie qu'aucun poète mieux que lui n'a su comprendre et exprimer. « A l'angoisse de notre brièveté, à la troublante histoire des catastro-

phes de la terre décrites par Buffon, Chateaubriand peut évoquer « les rivages antiques des mers » (1).

La nostalgie, le regret pour les siècles écoulés, le flux continuel de naissance et de mort, les civilisations diverses qui ont animé ces rivages depuis que la lyre d'Orphée retentit dans ces lieux jusqu'à la déchéance d'aujourd'hui, tout cela est murmuré par les flots qui expirent tristement sur les grèves désertes de la Grèce. Et c'est la même tristesse sans nom, la même impression désolée d'abandon qu'il éprouvait sur la côte bretonne. Là un autre passé non moins éloquent et non moins triste, était chanté en sourdine par les flots orageux d'une grève enveloppée de brouillards. On entendait, sur cette mer, les voix étouffées des anciens bardes, la voix désespérée d' Abailard rêvant à son Héloïse, l'invocation de Guillaume le Breton : « *Fac pelagus me scire probes, quo carbasa laxo.* Muse, aide-moi à montrer que je connais la mer sur laquelle je déploie mes voiles ». (*Mém.* II, 157).

L'histoire ancienne ressuscitée, fort semblable à l'histoire d'hier, et reconstruite sur les ruines qu'il a visitées et qu'il se plaît à embellir, quel charme ! C'est pourtant en germe, ce qu' avait tenté de rendre l'abbé Barthélemy :

« Combien de fois, assis sur le gazon qui borde ces rives fleuries, de toutes parts entourés de tableaux ravissants, ne pouvant nous rassasier ni de cet air, ni de cette lumière dont la douceur égale la pureté, nous sentions une langueur délicieuse se glisser dans

(1) André Monglond, *Le Préromantisme, I.*

nos âmes, et les jeter pour ainsi dire, dans l'ivresse du bonheur » (1).

Assis sur une partie brisée de la frise du Parthénon, Chateaubriand promène ses regards autour de lui, et ne voit que désolation et ruines :

« Hélas ! aucun son ne frappait notre oreille... Je me disais pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse : Tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis? Ce soleil, qui peut-être éclairait les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare, avait vu mourir la brillante Aspasie. Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis mille ans. Je passerai à mon tour; d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. » (*ibid. pag.* 194)

Partout, sur les côtes de la Grèce, il a saisi le contraste entre le beauté sans rides qu' est la mer, et la vétusté des siècles écoulés. Les ruines que le temps marque sur la terre s'arrêtent aux rivages; seule la mer ne change pas : telle qu'elle était à l'aube de la création elle est aujourd'hui, et le jeu de ses flots est toujours inconstant comme alors. Quelles fortunes diverses tous les personnages célèbres de l'antiquité ne livrèrent-ils pas à l'inconstance de ces mêmes flots !

« Et moi, ajoute-t-il, voyageur obscur, passant sur la trace effacée des vaisseaux qui portèrent les grands hommes de la Grèce et de l'Italie, j'allais chercher les Muses dans leur patrie... » (*Itinéraire, pag.* 114).

(1) *Voyage du jeune Anacharsis*, ch. LXXII.

Mais les Muses ont déserté ces rivages et tout y parle maintenant d'abandon et de désolation. « Il faut que la gloire soit quelque chose de réel puisqu'elle fait battre le coeur de celui qui n'en est que le juge » dit-il quand, après les avoir identifiées dans tous les nuages lointains, il aperçoit enfin les montagnes confuses et élevées de l'Attique. Il foule le sol de la Grèce, sur le chemin que suivit Télémaque pour aller demander des nouvelles d'Ulysse à Ménélas. Toujours l'antiquité le hante et le contraste avec le présent ressort poignant et toujours égal.

« ...Notre vaisseau avait mouillé à une demi-lieue de Modon... Pas un bateau dans le port, pas un homme sur la rive : partout le silence, l'abandon et l'oubli... Quelles pensées n'inspire point la vue de ces côtes désertes de la Grèce, où l'on n'entend que l'éternel sifflement du mistral et le gémissement des flots ! » (*ibid.*, 118 *et suiv*).

(Ce n'est que la vision de sa côte natale, toujours battue des vents et des flots qu'il a transposée ici.)

A Sparte encore, aucun bruit, aucun écho ne se réveillent au nom de Léonidas.

« Les fleuves les plus fameux ont la même destinée que les peuples fameux : d'abord ignorés, puis célébrés sur toute la terre, ils retombent ensuite dans leur première obscurité... Ainsi après des siècles d'oubli, ce fleuve (l'Eurotas) qui vit errer sur ses bords les Lacédémoniens illustrés par Plutarque, ce fleuve, dis-je, s'est peut-être réjoui dans son abandon d'entendre autour de ses rives les pas d'un obscur étranger. » (*ibid. pag* 155).

Cette évocation du passé a un charme inimitable. Les voix d'Enée, de Pyrrhus, de Clytemnestre, de Ci-

céron retentissent à tout instant dans une couleur locale toute nuancée de tristesse. Comme un refrain on entend le cri désespéré : Hélas ! tout passe, tout finit...

« quel désert ! quel silence ! infortuné pays ! malheureux Grecs ! La France perdra-t-elle ainsi sa gloire? sera-t-elle ainsi dévastée, foulée aux pieds dans la suite des siècles? » (*ibid.*, *pag.* 169).

Ce n'est plus le jeune homme traversant l'Océan, ivre de solitude et fier de sa liberté : c'est l'homme mûr qui sent la nostalgie de son pays devant les ruines de la Grèce. Puis il est repris par son émotion d'artiste devant les traces d'une grandeur déchue, et encadre les ruines en des paysages nostalgiques et ravissants :

« De loin ces collines et ces ruines ne paraissent point désolées. Elles semblent au contraire teintes de pourpre, de violet, d'or pâle. Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les admirables paysages, ce sont les effets de lumière. » (*Œuvres*, *IV*, *pag.* 79).

Et encore, sur le détroit de Salamine, il s'écrie :

« Les fêtes et la gloire étaient passées : le silence était égal sur la terre et sur la mer : plus d'acclamations, plus de chants, plus de pompes sur le rivage ; plus de cris guerriers, plus de chocs de galères, plus de tumulte sur les flots. » (*ibid.*, *pag.* 175).

C'est le même cri désespéré de René : « Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit ? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée. Et Mme de Staël à Pompéia : « Qu'il y a

longtemps que l'homme existe! qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel, où règne l'immortalité? ».

Force de la nature et faiblesse de l'homme! Sur les rivages de « l'ancienne et riante Italie », sur l'étendue désolée de la campagne romaine, le René de la fiction littéraire erre avec une sainte et poétique horreur dans les vastes édifices consacrés par les arts à la religion. « Quelle succession d'arches et de voûtes! Qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts ou à la voix de Dieu dans son temple! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poète, et les fait toujours toucher aux sens ». (*Œuvres,* III pag. 78-79 *René*). C'est déjà le futur thème d'Hugo : *Ceci tuera cela.*

Il a toujours besoin d'évoquer des spectacles naturels pour décrire les émotions humaines. Le René de la réalité, s'identifiant comme toujours avec son personnage verra encore les flots, symbole d'éternité, à côté de la destruction et de la mort.

« Flots qui vous précipitez dans cette nuit profonde où je vous entends gronder, disparaissez-vous plus vite que les jours de l'homme, ou pouvez-vous me dire ce que c'est que l'homme, vous qui avez vu passer tant de générations sur ces bords? (*Voyage en Italie, pag.* 277-78).

C'est le cri (si invraisemblable, d'ailleurs, de Chactas devant le monument qu'il voit à l'île de Corvo. « Ce monument annonçait un noir océan de siècles écoulés ».

L'Italie aussi était son rêve passionné comme elle était celui de tous les jeunes talents de l'époque. C'est le rêve qu'il réalise dès 1803, époque où il est secrétaire d'ambassade à Rome, sous la direction du Cardinal Fesch, et qu'il réalisera encore plus tard quand en 1829, il remplira les fonctions d'ambassadeur dans la ville Eternelle. Rome sera le rêve ardent de son âge mûr comme son voyage en Amérique avait été le rêve de sa jeunesse frémissante. En Italie il admire les sites de Naples et ses rivages bordés d'orangers; il rappelle Ulysse et Enée qui jadis sillonèrent ces flots azurés, mai rien n'égale pour lui la beauté triste de la campagne romaine.

Il a saisi le charme, la poésie qui se dégagent de la Rome antique des Césars et de la Rome catholique des papes, et les a peints en des tableaux passionnés et nostalgiques. Son âme qui s'était si longtemps plu à contempler l'espace, l'infini sur la grève de Saint-Malo, dans les bois de Comburg, sur la route de l'Océan, sur les savanes du Nouveau-Monde, trouvait dans cette solitude peuplée de souvenirs antiques, un charme irrésistible et triste. *Rome! my city, my country!* Le cri de Byron devenait le sien.

La vision des ruines de Rome, au clair de lune, lui suggère une belle image maritime : « Du haut de la Trinité des Monts, les clochers et les édifices lointains paraissent comme les ébauches effacées d'un

peintre, ou comme des côtes inégales vues de la mer, du bord d'un vaisseau à l'ancre. Rome sommeille au milieu de ces ruines. »

La dernière image achève la période comme une dernière touche de lumière parachève un tableau immortel.

Le charme des ruines l'avait déjà tellement conquis dans son premier séjour de 1803 qu' il sentait que son amour pour la solitude avait changé. « Pour que cette nature nous intéresse encore il faut qu'il s'y attache des souvenirs de la société; nous nous suffisons moins à nous-mêmes, la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font à voix basse entre des amis.* » (Horace).

En Amérique il était seul au milieu d'une nature riche et sauvage; à Rome les vestiges des temps passés sont intimement liés au sol et tout y parle des générations disparues.

Plus tard dans l'*Itinéraire* il remarquera :

« L'orage continua une partie de la nuit. Toutes les voiles étant pliées, et l'équipage retiré, je restais presque seul auprès du matelot qui tenait la barre du gouvernail. J'avais ainsi passé autrefois des nuits entières sur des mers plus orageuses; mais j'étais jeune alors, et le bruit des vagues, la solitude de l'Océan, les vents, les écueils, les périls, étaient pour moi autant de jouissances. Je me suis aperçu dans ce dernier voyage, que la face des objets a changé pour moi... » (*pag.* 113).

A Terracine il loge au bord de la mer. Il écrit :

« J'ai ouvert ma fenêtre : les flots venaient expirer au

pied des murs de l'auberge. Je ne revois jamais la mer sans un mouvement de joie et presque de tendresse. »
(*Voyage en Italie, pag.* 294)

A Gaète aussi il loge au bord de la mer :

« ...je trace ce peu de mots à Gaète, sur un balcon, à quatre heures du soir, par un soleil superbe, ayant en vue la pleine mer. Ici mourut Cicéron dans cette patrie, comme il le dit lui-même, qu'il avait sauvée : *Moriar in patria saepe servata.* » (*ibid., pag.* 294).

Il esquisse un merveilleux tableau du golfe de Naples :

« ...cap dessiné par la lumière du soleil couchant : reflet de cette lumière sur le Vésuve et l'Apennin ; accord ou harmonie de ces feux et du ciel. Vapeur diaphane à fleur d'eau et à mi-montagne. Blancheur des voiles des barques rentrant au port. L'île de Caprée au loin... (*ibid., pag.* 297).

C'est encore la triple magie de la mer, du ciel et des reflets de lumière qui rayonnent partout. Cette lumière éblouit et charme nos yeux. Il est un artiste dans le sens de la définition générale de l'art : *Homo additus naturae.* A Naples ce sont les lieux enchantés où Eudore égarait sa jeunesse dans les plaisirs et les joies voluptueuses, dans le palais de la reine Jeanne : il a évoqué tout cela dans *Les Martyrs.*

Des souvenirs et toujours des souvenirs ! Voilà, sur les côtes de l'Italie, le rivage où Pline fut victime du Vesuve, où vécut Cicéron, où Agrippine fit naufrage, le lieu où elle se sauva. Tout le décor environnant suggère de telles images et l'évocation est brillante et nostalgique.

Venise aussi charme par son passé merveilleux notre René, et l'inspire passionnément. Déjà il l'avait vue en 1806 sans la comprendre : il l'avait appelée « une ville contre nature ». Mais c'était son rendez-vous amoureux en Espagne qui lui fermait les yeux. En 1833 il revoit Venise et tout de suite il est conquis. Peut-être dans son revirement entre aussi le désir de ne pas demeurer inférieur à Byron. Celui-ci projette un peu de son âme désenchantée sur Venise » (1).

« Elle est là, assise sur le rivage comme une belle femme qui va s'éteindre avec le jour ; le vent du soir soulève ses cheveux embaumés : elle meurt saluée par toutes les grâces et tous les sourires de la nature. »

C'est de ce port que sortirent tant de flottes glorieuses et il rappelle le cri d'admiration de Villehardouin :

« Ne oncques plus belles estoires ne partit de nul port », et l'autre cri de Commines : « C'est la plus triomphante cité que j'aie jamais vue. »

On songe à Childe Harold qui rêve sur le Pont des Soupirs : « Elle semble une Cybèle des mers sortie tout à l'heure de l'Océan, avec sa tiare d'orgueilleuses tours dans un lointain aérien, majestueuse dans sa démarche comme la souveraine des eaux et de leurs divinités. »

C'est l'hommage le plus beau rendu à la rivale de Tyr, fille du Liban, tombée comme la reine de l'Adriatique.

« Lord Byron chevauchait le long de cette mer soli-

(1) Faure, *Voyage en Italie de Chateaubriand.*

taire : quels étaient ses pensers et ses chants, ses abattements et ses espérances? Elevait-il la voix pour confier à la tourmente les inspirations de son génie? Est-ce au murmure de cette vague qu'il emprunta ces accents? ...je rêvais, auprès de Londres, sous l'orme de Childe Harold ; enfant je rêvais les ennuis de René et le vague de sa tristesse. » (*Revue des deux Mondes, juillet* 1933).

Comme on sent que le grand lord anglais est son rival, et qu'une jalousie inavouée lui ronge le coeur ! Il se plaît à trouver des correspondances entre la vie de Byron et sa propre vie :

« Byron élevé sur les bruyères de l'Ecosse, au bord de la mer, comme moi dans les landes de la Bretagne, au bord de la mer : il aima d'abord la Bible et Ossian, comme je les aimai... Je voudrais que mes périples et le falot de ma barque gauloise aient montré la route au vaisseau d'Albion sur des mers inexplorées. »
(*Mém. III*, 317)

Venise et Byron : l'une lui évoque l'autre avec toutes les émotions qui se rattachent au passé.

Ce qui est étrange c'est que seulement la Grèce et l'Italie lui parlent d'une manière poignante des siècles disparus ! La mer de Syrie, par exemple, le laisse froid et emphatique, et en Egypte, s'il reste ému devant les tombeaux des Pharaons, il ne trouve pas un accent de regret pour cette rade d'Aboukir, le théâtre sanglant d'une défaite maritime toute récente, défaite qui devait en revanche inspirer si puissamment Vigny.

Est-ce parce que cette campagne d'Egypte se faisait quand il était un pauvre émigré inconnu, vivant sur le sol étranger au lieu de combattre contre les ennemis de sa patrie? Pourtant il évoque le souvenir

de Napoléon à Cannes, le lieu où il aborda, après avoir rompu son ban à l'île de l'Elbe :

« Parvenu à la grève, je vis une mer calme que ne ridait pas le plus petit souffle; la lame, mince comme une gaze, se déroulait sur le sablon, sans bruit et sans écume. Un ciel émerveillable, tout resplendissant de constellations, couronnait ma tête. Le croissant de la lune s'abaissa bientôt et se cacha derrière une montagne.

... Entre les souvenirs de deux sociétés, entre un monde éteint et un monde prêt à s'éteindre, la nuit, au bord abandonné de ces marines, on peut supposer ce que je sentis. Je quittai la plage dans une espèce de consternation religieuse, laissant le flot passer et repasser, sans l'effacer, sur la trace de l'avant-dernier pas de Napoléon.

A la fin de chaque époque, on entend quelque voix dolente des regrets du passé, et qui sonne le *couvre-feu* : ainsi gémirent ceux qui virent disparaître Charlemagne, saint Louis, François I, Henry IV, et Louis XIV. Que ne pourrai-je dire à mon tour, témoin oculaire que je suis de deux ou trois mondes écoulés?... Ah ! si du moins j'avais l'insouciance d'un de ces vieux Arabes de rivage, que j'ai rencontrés en Afrique ! Assis, les jambes croisées sur une petite natte de corde, la tête enveloppée dans leur bournous, ils perdent leurs dernières heures à suivre des yeux parmi l'azur du ciel, le beau phénicoptère qui vole le long des ruines de Carthage; bercés des murmures de la vague, ils entr'oublient leur existence et chantent à voix basse une chanson de la mer : ils vont mourir. » (*Mém. pag.* 38 *et suiv. Vol. IV.* Ed. Penaud-Krabbe).

Et avec Cannes, toujours sur les rivages antiques de la Méditerranée, il évoque d'autres souvenirs chers à son coeur de poète. « La mer qui ne marche point, est la source de la mythologie, comme l'Océan, qui se lève deux fois le jour, est l'abîme auquel a dit Jéhova : « Tu n'iras pas plus loin. » Il va à Marseille, qu'il appelle « Fille de l'Hellénie, institutrice de la

Gaule, célébrée par Cicéron, emportée par César... n'est-ce pas réunir assez de gloire? » ...Le bon Joinville qui de Marseille partit pour Chypre, la vieille Marseille elle-même avec les figures de Béranger, du duc d'Anjou, du roi René, de Guise et d' Epernon, tous ces souvenirs sont autant de rides et sont chers à son coeur.

Aigues-Mortes lui semble avec

« ses tours et son enceinte, un vaisseau de haut bord échoué sur le sable où l'ont laissé saint Louis, le temps et la mer. » (*pag.* 102-103 *Mém.* III).

A Montpellier il revoit la mer « à qui j'aurais volontiers écrit, dit-il, comme le Roi très-chrétien à la Confédération suisse : « Ma fidèle alliée et ma grande amie. »

Voilà le grand mot lâché : *ma grande amie!* Elle a été la confidente de ses premiers pleurs et de ses premiers plaisirs, elle l'a charmé pendant toute son enfance, son adolescence, sa jeunesse, elle a bercé tous ses rêves enchantés au bruit de ses vagues écumantes. Jamais il ne verra en elle comme Hugo, par exemple, un monstre inorganique et malfaisant, jamais il ne chantera comme celui-ci :

La mer n'a pas un pli qui ne soit triste et noir :
L'écueil gémit, le vent pleure, la vague tremble :
La brume, c'est le doute : et par moment, il semble
Que l'abîme est au désespoir.
(*Toute la lyre*)

Il est vrai d'ailleurs que Victor Hugo, comme la

plupart des romantiques français, était un terrien, et il a chanté la mer en la contemplant debout sur la côte. Chateaubriand, au contraire, a vécu non seulement au bord des flots, mais sur les flots et sa profonde connaissance des choses de la mer n'est pas érudition stérile et livresque, mais expérience vécue. A la différence de toux ceux qui, à son exemple, chanteront la mer et suivront son étrave sur les flots orageux, il a un instinct de navigateur et de marin qui ne le quittera jamais, même aux moments les plus solennels de sa vie. Ambassadeur à Londres, que fait Sa Seigneurie le vicomte de Chateaubriand, pair de France, etc., etc.? Le bateau à vapeur, nolisé pour lui seul, a un roulis et un tangage considérable par une mer des plus démontées. Les passagers souffrent beaucoup et monsieur le vicomte, au contraire, est saisi d'une gaieté folle : il rit, il chante, il grimpe aux mâts; c'est le jeune aspirant de Brest qui paraît à travers l'habit et les décorations de Monsieur l'Ambassadeur. Et avec cet instinct « thalassien » son imagination puissante et sa sensibilité morbide, naturellement portées à l'abstraction et au symbole, se sont comme adoucies au contact de la lumineuse poésie de l'Hellade. Ne le prenons pas au mot quand il déclare dans les *Martyrs* :

« Avions-nous besoin des fables d'Alcyon et de Céix pour trouver des rapports attendrissants entre les oiseaux qui passent sur les mers et nos destinées? En voyant se suspendre à nos mâts des hirondelles fatiguées nous étions tentés de les interroger touchant notre patrie. »

(*Œuvres*, IV. 154 XI)

Et encore dans le *Génie* :

> Il faut plaindre les Anciens qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée; il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréides dans cette immensité des mers qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre âme; dans cette immensité qui fait naître en nous un vague désir de quitter la vie pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur. » (113, *Cap.* II, *Liv.* IV).

Il oublie, ou fait semblant d'oublier, que lorsque la mythologie était bien vivante chez les Anciens, elle donnait à la vie intérieure une intensité et un charme incomparables. Il veut sans doute s'adresser à la stérile érudition mythologique des derniers poètes classiques, et au mécanisme de leur art. Mais cela n'infirme pas la beauté de cette poésie ancienne et lui même d'ailleurs, comme Racine et Chénier, il a senti et fait revivre puissamment le splendide printemps de l'humanité et le merveilleux ciel de l'Hellade. Témoin les *Martyrs* où la couleur locale se détache harmonieusement des lieux et des personnages, et témoin encore l'*Itinéraire* où cette même antiquité est si vivante dans son âme, que le poète, tout rempli de tristesse, de nostalgie, de regrets pour ce passé disparu, voit retracé le deuil de son propre coeur dans les flots qui murmurent tristement au rivage. Il avait respiré l'haleine ambrosienne des dieux aux sources vives des poèmes anciens et ainsi ses visions poétiques, aux rives de la Grèce, sont toujours riantes : les flots se jouent harmonieusement aux rivages de la vieille Cybèle, et les Nymphes et les Tritons, sur l'empire de

Thétis, ont un charme suggestif et prenant qui s'harmonise avec les vaisseaux ornés de fleurs des nautoniers. Mais ce même charme devient douloureux dans l'*Itinéraire* où les Néréides ne font plus entendre leurs concerts sur les plaines azurées d'Amphitrite ; là les flots gémissent tristement sur une plage déserte et désolée : bien plus, ils laissent mieux évoquer par leur plainte, la beauté du passé.

Il la personnifie cette mer où s'envolaient les essaims sans nombre de ses rêves passionnés. « Salut, ô mer, mon berceau et mon image ! » Jamais invocation n'a été plus vraie. Elle est son image, image de son inconstance comme de son âme orageuse, image puissante et mystique. Son sentiment religieux, si étroitement lié à la mer, emprunte aux divinités païennes les attributs de la divinité. La mer est l'image de son âme, et son âme est toute païenne. Il est curieux d'observer par exemple, que dans cette tempête qui le rejeta en Europe lors de son retour d'Amérique, tempête qu'il retrace par trois fois dans son oeuvre, la première fois, il parle par la bouche de Chactas, du *dieu des tempêtes* vers lequel monte, dans un tourbillon, l'âme du marin ; la seconde : « Neptune, que nous présagez-vous? » s'écrie le pilote païen, et, bien que dans la suite l'intervention toute chrétienne de la Mère du Sauveur, invoquée par Cymodocée, vienne apaiser les flots, il n'en est pas moins vrai que « ce mouvement parti des régions de l'aurore annonce que Dieu vient d'ouvrir le trésor des orages », et annonce aussi que ce Dieu paraît encore Neptune ou qu'il lui ressemble étrangement.

C'est dans la troisième manère, dans les *Mémoires,* que l'invocation à la divinité chrétienne est plus simple et moins païenne. Il est vrai qu'il faut tenir compte de ce que le cadre n'est pas le même : dans les *Mémoires* Chateaubriand parle en son nom, dans les autres textes il s'agit d'un Natchez, ou d'une civilisation encore païenne.

« A défaut d'aumônier, un matelot entonna ce cantique à *Notre-Dame-de-Bon-Secours,* premier enseignement de mon enfance : je le répétai à la vue des côtes de la Bretagne, presque sous les yeux de ma mère... le danger apprend aux hommes leur faiblesse...»

Ce chant parti de ces hommes en détresse, accrochés aux manoeuvres, au bordage, au cabestan, au bec des ancres, à tout ce qui peut les retenir pour n'être pas jetés par-dessus bord par les lames déferlant sur les ponts, rend le tableau plein de pitié et d'émotion. La force du sentiment religieux se dégage non seulement de l'invocation à Notre-Dame, mais de l'angoisse de ces derniers instants où le naufrage contre les écueils hérissés paraît inévitable; il se dégage aussi du souvenir religieux de l'enfance pieuse de René.

Et à ce tableau aux couleurs si terrifiantes il faut ajouter toute la vaste symphonie de la tempête : « les vagissements de l'abîme et ceux du vent... la rapidité des courants, le sifflement des récifs, la voix de la lame lointaine... les bruits qui faisaient battre le coeur aux plus intrépides matelots... et au milieu de tout ce fracas rien n'était aussi alarmant qu'un certain

murmure sourd, pareil à celui d'un vase qui se remplit. »

Quel acharnement à multiplier les détails sinistres ! Beaucoup d'entre eux se retrouvent aussi dans la tempête au Cap Sunium de l'abbé Barthélemy ; par contraste, la douceur d'un chant religieux si familier à son enfance, intensifie l'émotion.

Dans tout le *Génie,* d'ailleurs, le sentiment religieux, quelque inspiré qu'il soit, ne naît pas de ce mysticisme ardent dont est rempli n'importe quelle pensée de Pascal. Il naît de l'admiration des merveilles de la nature et la mer, naturellement, y tient le premier plan. Cela ressemble un peu à l'inspiration des *Epoques de la Nature* de Buffon, au *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon et au *Tableau des Harmonies de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre. C'est la sensibilité du 18e siècle ramenant l'homme à la nature que l'on sent dans le *Génie ;* on sent aussi que cette religion chrétienne est toute voilée de paganisme et un peu aussi de tristesse ossianique. La Vierge, par exemple, qui calme les flots par un sourire, a toute la beauté d'une déesse : c'est « la déesse aux yeux pers », Athéna qui rabat les flots afin qu'Ulysse puisse aborder à la rive.

« Déjà l'Océan se creuse pour engloutir les matelots ; déjà les vagues élevant leur triste voix entre les rochers, semblent commencer les chants funèbres ; tout à coup un trait de lumière perce la tempête : l'Etoile des mers, Marie, la patronne des mariniers, paraît au milieu de la nue. » (*Génie,* VII. liv. IV).

Les Ondines et les Naïades qu'il veut plonger au fond de la mer, reparaissent à la surface sous l'ac-

coutrement des « anges des mers », « ange de la tempête », etc. « Le merveilleux chrétien, a dit Faguet, c'est une âme chrétienne ». L'avait-il? On a trouvé trop de contradictions entre le scepticisme de l'*Essai* et la certitude exprimée dans le *Génie,* paru peu de temps après. Sans doute plusieurs pages de l'*Essai* ont le mauvais ton d'un sous-lieutenant d'infanterie. Il l'a si bien senti qu'il a cherché à retracer, à remanier par la suite ce qu'il y avait de trop choquant dans certains passages de l'*Essai*. Par exemple dans les *Mémoires,* en parlant de son voyage en Amérique, il y a le passage très connu : « Hélas ! quand j'y assistai en personne, le vieil homme était vivant en moi : ce n'était pas Dieu seul que je contemplais sur les flots dans la magnificence de ses oeuvres. » Il veut parler d'un couchant sur les flots, description qu'il reproduit après l'*Essai,* si religieusement dans le *Génie*. Là il y a aussi cette trombe brillante qui s'élève de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel et qui, selon Sainte-Beuve, paraît ajoutée après coup, pour compléter le triangle. C'est artificieux, dans doute, de même que l'autre image, celle de Dieu « penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité une oreille attentive à la voix de sa créature ». C'est grotesque : il semble ici rapetisser, plus qu'agrandir, le sentiment de la divinité.

D'ailleurs, lui-même, plus tard, avoue : « Ce que j'ai dit dans le *Génie du Christianisme* est étriqué et souvent faux. »

Quoi qu'il en soit, à propos de sa foi religieuse, une chose est bien acquise et c'est lui qui le dit : « Jeune, exilé sur une terre étrangère, pauvre et malheureux, sous le double coup de la mort de sa mère et de sa soeur « de ces deux voix sorties du tombeau », il sentit son âme se réveiller de la torpeur où le malheur l'avait jetée ; les souvenirs de son enfance pieuse le ressaisirent et le troublèrent profondément, il pleura et il crut. (1)

Son *Voyage en Amérique* lui prêta les plus belles visions maritimes pour prouver l'existence de Dieu, et toute la première partie du *Génie,* là où il s'attache à prouver l'existence de la divinité par les merveilles de la nature, est suggérée par les notes de son voyage. Il y travailla « avec l'ardeur d'un fils qui bâtit un mausolée à sa mère », avec une espèce de fièvre qui le dévora tout le temps de sa composition. Le souvenir de Charlotte traversait et réchauffait tout cela. Il avait le besoin de croire et de rêver. A la déesse « Raison » il opposait une autre déesse : la Beauté. Dieu vu à travers la Beauté. « *Sub specie pulchritudinis.* » Son âme d'artiste toute pénétrée de l'infini, de l'indéterminé, puisait à la source vive des phénomènes de la nature, les fondements de sa croyance.

« Il est un Dieu », les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puis-

(1) On sait que cela n'est pas rigoureusement exact, « il a arrangé et dramatisé un peu les choses ». Son retour à la foi a aussi tenu à la couleur du temps.

sance, et l'Océan déclare son immensité. » (*Génie*, 44. II. *Liv.* V.).

Cela sent un peu l'élève de Rosseau il est vrai, mais cela vient aussi d'une correspondance étroite entre sa rêverie frissonnante et morbide et son panthéisme nostalgique. A la différence de Chénier qui rêvait d'une fontaine avec une statue aux nymphes et une inscription antique *Divae Fontibus sacris,* substituant ainsi une déesse à la Madone, Chateaubriand voyait la Madone et les anges à la place des dieux anciens, et sentait son coeur battre et s'anéantir dans l'immensité de la création. *Deus in rebus* comme dit Giordano Bruno, mais il n'a pas la même foi ferme et hardie

« Les nuits passées au milieu des vagues, sur un vaisseau battu de la tempête, ne sont point stériles pour l'âme, car les nobles pensées naissent des grands spectacles. Les étoiles qui se montrent fugitives entre les nuages brisés, les flots étincelants autour de vous, les coups de la lame qui font sortir un bruit sourd des flancs du navire, le gémissement du vent dans les mâts, tout vous annonce que vous êtes hors de la puissance de l'homme et que vous ne dépendez plus que de la volonté de Dieu. »
(*Itin, pag.* 417)

C'est encore la *Profession de foi du vicaire savoyard.*

« J'aperçois Dieu partout dans ses oeuvres; je le sens en moi, je le vois autour de moi...» Ce déisme est embelli par la vision des beautés de la nature; les scènes se succèdent l'une après l'autre, toutes diverses, toutes sublimes et toutes aboutissent à cette idée de Dieu qui plane sur le tout.

Le sentiment de la nature qu'il a prodigieusement renouvelé et élargi se lie ainsi au *sentiment religieux,* et c'est le miroir changeant des flots qui inspire presque toujours notre René.

Dans un paysage nocturne en Amérique le charme d'un clair de lune qui forme avec sa clarté « une mer immobile de lumière » et relevé encore par le sentiment religieux. La mer entre par des images dans la description :

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines : dans ces régions sauvages l'âme se plaît à s'enfoncer dans « un océan de forêts, à planer sur le gouffe des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. » (*Génie,* 59. XII).

Et dans un autre paysage nocturne, sur la mer :

« Dieu des chrétiens ! c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux que tu as gravé bien fortement les traits de ta puissance ! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots ! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds ! » (*pag.* 58, *Génie,* XII).

L'explication *des chrétiens* est placé exprès : l'invocation à la divinité serait trop générale et pourrait s'adresser à n'importe quelle foi religieuse.

Ce n'est pas dans le *Génie* que nous trouvons le chrétien plein de foi mystique, comme ce n'est pas dans l'*Itinéraire* qu'on voit le croisé allant pieusement

en Terre-Sainte. C'est seulement plus tard, dans les *Mémoires* que la manifestation de sa foi devient plus simple, plus sincère bien que toujours nuancée de paganisme comme d'ailleurs son oeuvre elle-même.

Cette même nuit sur la mer, acquiert dans les *Mémoires* une intensité passionnée et débordante de foi mystique. On peut, en retraçant le même tableaux, approfondir la différence :

« Nous nous levions la nuit, lorsque le pont était abandonné à l'officier de quart et à quelques matelots qui fumaient leur pipe en silence. *Tuta aequora silent*. Le vaisseau roulait au gré des lames sourdes et lentes, tandis que des étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long de ses flancs. Des milliers d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots. Jamais Dieu ne m'a plus troublé de sa grandeur que dans ces nuits où j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds. » (*Mém. Vol.* II. *pag.* 144).

Le peintre a acquis plus de perfection et le croyant plus de foi. Pendant le jour il décrit les longues et hautes ondulations des vagues et « ces paysages rendaient sensible à ses yeux la comparaison que fait l'Ecriture de la terre chancelante devant le Seigneur.» Il reprend le tableau de la prière à bord et le rend plus touchant et plus vrai en omettant cette trombe qui choqua Sainte-Beuve.

Plus que dans tous les autres aspects de la nature, c'est dans les flots qu'il voit reproduite l'image de Dieu. « Ils roulent comme il l'ordonne, ils accomplissent l'oeuvre de la destinée, ils sont la destinée, l'immensité, l'éternité, Dieu-même. »

Il avait dit

> Tum porro puer ut saevis projectus ab undis
> Navita (1) . . . . . .

« Le ciel voulut placer dans mon berceau l'image de mes destinées »; et l'on pourrait ajouter qu'il avait trouvé là, dans ce « Suave mari magno », les fresques les plus belles de sa conception religieuse. Dieu, il l'avait vu aussi en Grèce, sur les colonnes du cap Sunium évoqué par Platon. « Les colonnes de marbre blanc semblaient se balancer dans les flots avec la lumière des étoiles ».

L'évocation est simple et harmonieuse. Il a vu les reflets de pourpre d'un couchant radieux sur les belles colonnes blanches du temple de Minerve de même qu'il a vu, dans un relief fortement saisi, ces mêmes colonnes tout éclairées par les rayons argentées d'un clair de lune ravissant. Ses nuits étoilées en Grèce rappellent un vers de Racine

Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.

« Que ne suis-je né là où s'avance sur la mer ce promontoire ombragé dont la pointe est toujours battue des flots, sous la hauteur aplanie de Sunium pour y implorer Minerve... » (Paroles enthousiastes du choeur de l'*Ajax* de Sophocle).

Une autre preuve touchante de la bonté de la Providence est celle qu'il donne en parlant de l'angoisse

(1) *Introduction, Voyage en Amérique.*

des pauvres femmes des pêcheurs, qui, ayant perdu leur homme en mer, cherchent parmi les épaves que la mer rejette, quelque souvenir du naufrage de celui qui leur est cher.

« En nous promenant un soir à Brest, au bord de la mer, nous aperçûmes une pauvre femme qui marchait courbée entre les rochers: elle considérait attentivement les débris d'un naufrage et surtout les plantes attachées à ces débris, comme si elle eût cherché à deviner, par leur plus ou moins de vieillesse, l'époque certaine de son malheur... » (I.e *Partie, Livre* V, *Ch.* XI).

Revenant aux rivages antiques des mers et à l'évocation passionnée des âges disparus, il ajoute dans le *Génie* que

« Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élegance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce; mais sous d'autres rapports elles peuvent supporter le parallèle. Le gothique, par exemple, étant tout composé de vide, se décore plus aisément d'herbes et de fleurs. » (*Génie*, 184).

Pour élargir le tableau, il saisit ces ruines sous un ciel nébuleux,au bord de cette mer ossianique qui l'a charmé pendant toute sa jeunesse. Il trouve que ces débris ont quelque chose de grand et de sombre, comme le Dieu de Sinaï, au bord de cet océan orageux, dans un paysage où s'élève la pierre d'un tombeau, où des pins rougeâtres sont jetés sur la nudité d'une morne flanquée de couches de neige.

Partout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monuments de Dieu. Dans les quatre parties du monde la religion a distribué ses vedettes pour l'hu-

manité. Et la poésie des cloches que René nous a déjà décrite dans ce paysage où « le vent des mers sifflait sur la bruyère de Gora » revient dans le *Génie*, toute vibrante de piété et de mélancolie : plus tard elle reviendra sous la plume de Lamartine et de Musset.

Cette poésie des cloches s'allie à l'idée lugubre de la mort, idée qui hante la vie claustrale des cénobites, idée qui domine la vie intérieure de plusieurs hommes de lettre. D'ailleurs ce goût de la mort était tout naturel à une époque où l'influence anglaise avait inspiré ou renouvelé la poèsie des cimitières. « Venue la Révolution, le tragique de tant de morts, la violation des sépultures, le scandale d'inhumations bâclées et, chez les émigrés, la suprême angoisse d'un dernier gîte de hasard sur une terre étrangère, réveillent le sentiment de la terre et des morts. » (1)

« Adieu, monastères, à qui j'ai jeté un regard aux vallées de la Sierre-Nevada et aux grèves des mers de Murcie ! Là, au glas d'un cloche qui ne tintera bientôt plus... » (*Mémoires*, 423, V).

Paroles mélancoliques, pleines de souvenirs et regrets !

La tristesse qui émane des tombeaux se trouve accentuée dans le chapitre IX du *Génie*, intitulée *Saint-Denis*. On voyait autrefois, dans cette vieille abbaye, des sépulcres fameux, mais aujourd'hui un vent de colère s'est levé autour de l'édifice de la Mort. Le

(1) Baldensperger F. *Le mouvement littéraire dans l'émigration française.*

peuple a déterré les monarques de Saint-Denis et a « jeté la poussière des rois morts aux visages des rois vivants pour les aveugler. » Les images maritimes comme toujours s'enchaînent et donnent plus de tristesse et de deuil à la scene lugubre de ce déterrement affreux :

... les flots des peuples ont poussé sur lui (l'édifice de la Mort)... l'abbaye gothique où se rassemblaient ces grands vaisseaux de la mort »... « en présence des âges dont les flots écoulés semblent gronder encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'âme entière frémit en contemlant tant de néant et tant de grandeur. » (IX. 207).

Cette idée de la mort déjà si familière à son enfance par les naufrages si fréquents sur la grève bretonne, et devenue si affreuse pendant la Révolution qui tua une partie des siens, revient à tout instant dans son oeuvre; l'idée du néant, de la fin de toute chose achèvera partout ses plus beaux tableaux, et la fleurs de la tristesse poussera naturellement dans tout ce qu'il touche.

Il songeait toujours à la mort, mais il était si triste de vieillir, de ne pouvoir échapper à la loi commune. « Il est resté comme frappé d'une morne stupeur toute la journée où ses 40 ans avaient sonné » (1).

La mer prête encore des images belles et tristes aux visions amères de René : « ...le sablier est devant moi, j'aperçois la main que les marins croyaient voir sortir des flots à l'heure du naufrage : cette main me fait signe d'abréger. »

(1) Faguet. *XIX.e siècle.*

Il a beau dire qu'il a un dégoût de tout, qu'il a un mépris pour le présent et pour l'avenir immédiat. Désenchanté et inassouvi en même temps, il se sentira trompé autant par la réussite de ses voeux, que par leur désappointement ; il aura toujours le coeur détaché de tout et à la fois plein de regrets pour ce qui lui a échappé. « Pasteur ou roi, qu'aurai-je fait de mon sceptre ou de ma houlette? » Sa vie lui apparaît « comme on croit voir sur une mer déserte la trace d'un vaisseau qui a disparu ». Avec quel orgueil il rappelle ses voyages sur mer ! « Quatre fois j'ai traversé les mers. » Avec quelle complaisance il se compare au fils de Laërte, revenu après avoir parcouru la terre et les mers ! Il n'a parcouru, en réalité, ni toute la terre ni toutes les mers, et Ulysse non plus, mais il aime à grossir un peu ce qui le touche.

Ce Titan foudroyé par la vieillesse sera toujours « l'homme de désir ». « Si l'on pouvait dire au temps : Tout beau ! on l'arrêterait aux heures des délices. » (Encore un thème qui inspirera Lamartine).

Encore à la mer ! *Again to sea!* C'est lui qui cite cette exclamation. Il l'avait dans le sang cette maîtresse orageuse et belle ; il y avait puisé des images de bonheur et de rêves fous. A présent il ne pouvait regarder un vaisseau sans mourir d'envie de s'en aller.

« ... si j'étais libre, le premier navire cinglant aux Indes aurait des chances de m'emporter... Ma vie n'est à l'aise qu'au milieu des vagues et des mers : j'ai toujours l'espérance qu'elle disparaîtra sous une voile ».

Oui, il l'a dans le sang cette mer qui a bercé les rêves aventureux de tous ses ancêtres, à partir de son aïeul Geoffroy, qui passa avec Saint-Louis en Terre-Sainte. Et cet instinct de navigateur ne le quittera jamais :

« Je me rappelle que dans mon enfance je passais des heures entières à voir, avec je ne sais quel plaisir triste, voltiger les hirondelles en automne : un secret instinct me disait que je serais voyageur comme ces oiseaux... »

Il est comme ces cygnes sauvages qu'il s'est plu tant de fois à rappeler et qui, retenus malgré eux parce que les ailes ne leur sont pas encore venues, souffrent à la saisons des migrations et ressentent une nostalgie immense. Comme le navigateur il est inconstant

« ... toujours se promettant de rester au port et toujours déployant ses voiles, cherchant des îles enchantées où il n'arrive presque jamais, et dans lesquelles il s'ennuie s'il y touche ; ne parlant que de repos, et n'aimant que les tempêtes. »

Ainsi son coeur : inquiet et visionnaire, violent et triste, tour à tour blessé ou séduit, exalté ou désespéré, coeur de désir et de dégoût.

« Vous avez vu ma jeunesse quitter le rivage ; elle n'avait pas la beauté du pupille de Périclès, élevé sur les genoux d'Aspasie, mais elle en avait les heures matineuses : et des désirs et des songes, Dieu sait ! Je vous les ai peints, ces songes : aujourd'hui, retournant à la terre après maint exil, je n'ai plus à vous raconter que des vérités, tristes comme mon âge. Si parfois je fais entendre encore les accords de la lyre, ce sont les dernières

harmonies du poète qui cherche à se guérir de la blessure des flèches du temps, ou à se consoler de la servitude des années. »

Mais il ne se consolait pas. De même que Villon, il se demandait « Où sont les neiges d'antan? » Il est comme cet esclave qui, dans l'Agamennon d'Eschyle, est placé en sentinelle au haut du palais d'Argos. L'esclave attend que sur la mer paraisse le signal convenu du retour des vaisseaux, et il chante pour tromper ses veilles, mais le temps s'enfuit, et le flambeau ne brille pas. Quand l'esclave est courbé sous le poids du temps, il ne lui reste qu'à recueillir des malheurs, et le chœur chante le verset qui remplit d'amertume le cœur de René; « Qu'un vieillard est une ombre errante à la clarté du jour. »

Que d'images se réveillaient dans son cœur indompté avec le parfum léger et vieilli des choses disparues! Ses *Mémoires* semblent aller « à la recherche du temps perdu », à la poursuite d'une félicité insaisissable. Il a beau s'écrier : « Les choses qui me sont échappées sur la terre, qui m'ont fui, que je regrette, m'attireraient si je ne touchais à ma tombe; mais si près de l'oubli éternel, vérités et songes sont également vains : au bout de la vie, tout est jour perdu. »

C'est le *Taedet animam meam vitae meae* de Lucrèce, mais ce renoncement le fait beaucoup souffrir. Avec quelle précision il donne une image de son rôle chez les contemporains :

« Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au

confluent de deux fleuves; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue. »

Ne pouvant vaincre le temps, il a voulu, comme les puissants Pharaons d'Egypte, le vaincre par son tombeau. Déjà à Rome il avait rêvé un instant de choisir son cercueil parmi le sarcophages antiques, et il rêvait de dormir l'éternel sommeil dans le monastère de Saint-Onophre, où le Tasse repose au mont Janicule, sous un oranger. Artiste soucieux des effets, il voulait se ménager dans les siècles à venir, sa place d'honneur parmi les monuments funèbres. Ce fut en Grèce, sans doute, que l'idée de dormir éternellement au bord de la mer qu'il avait si harmonieusement chantée, dut prendre forme et s'enraciner dans son coeur.

« L'idée de vaincre le temps par un tombeau, de forcer les générations, les moeurs, les lois, les âges à se briser au pied d'un cercueil ne saurait être sortie d'une âme vulgaire. » (*Itinéraire*).

L'idée n'était pas nouvelle et dans les *Mémoires* il parle du tombeau de « Biorn le Scandinave » qui devança, dit-il, le vaisseau du pilote génois au Nouveau-Monde.

« Biorn dort sur la pointe d'un cap ignoré, et depuis mille ans son nom ne nous est transmis que par les sagas des poètes, dans une langue que l'on ne parle plus. »
(*pag.* 136, IV)

« Chez le Grecs et les Romains, les morts ordinaires repoisaient à l'entrée des villes, le long des che-

mins publics, apparemment parce que les tombeaux sont les vrais monuments du voyageurs. On ensevelissait les morts fameux au bord de la mer. »

Ces espèces de signaux funèbres, qui annonçaient de loin le rivage et l'écueil au navigateur, étaient pour lui, sans doute, un sujet de réflexions bien sérieuses. Oh ! que la mer devait lui paraître un élement sûr et fidèle auprès de cette terre où l'orage avait brisé tant de hautes fortunes, englouti tant d' illustres vies ! (*Génie, pag.* 203,IV).

Et il rappelle ancore le tombeau de Pompée à Alexandrie, le monument à Caton sur un rocher près de Carthage, le mausolée de Scipion sur la côte d'Italie, celui d'Homère à l'île d'Io.

« Il était naturel que le chantre d'Achille reposât sous la protection de Thétis ; on pouvait supposer que l'ombre du poète se plaisait encore à raconter les malheurs d'Ilion aux Néréides, ou que, dans les douces nuits de l'Ionie, elle disputait aux Sirènes les prix des concerts. »
(*Génie, ib.*)

Même le tombeau de Thémistocle l'a frappé en Grèce par la majesté du spectacle :

« Pour tout spectacle, des ruines, des rochers et la mer ; pour tout bruit, les cris des alcyons et le murmure des vagues, qui, se brisant dans le tombeau de Thémistocle, faisaient sortir un éternel gémissement de la demeure de l'éternel silence.Emportées par les flots, les cendres du vainqueur de Xerxès reposaient au fond de ces mêmes flots confondues avec les os des Perses. »
(*pag.* 199, *Itinér*)

Et plus avant :

« La plupart des promontoires du Péloponnèse, de l'Attique, de l'Ionie et des îles de l'Archipel étaient marqués par des temples, des trophées ou des tombeaux... La terre ainsi décorée se présentait aux yeux du nautonier sous les traits de la vieille Cybèle, qui, couronnée de fleurs et assise au bord du rivage, commandait à Neptune, son fils, de répandre les flots à ses pieds. » (*pag.* 213, *Itin.*)

L'idée de reposer au bord de la mer, au « murmure sourd et entremêlé de silence des flots », Bernardin de Saint-Pierre l'eut, en 1784, pour donner, à l'exemple des Grecs, à Rousseau un grand monument funèbre au bord de la mer. Le projet échoua.

Il n'en fut pas de même pour Chateaubriand. En 1831, le maître de Saint-Malo lui accorda, « à quelques pas de son berceau », le lieu de repos qu'il désirait sur le Grand-Bé.

« Je reposerai donc au bord de la mer que j'ai tant aimée », dit-il dans le premier volume de ses *Mémoires*. De là la belle image :

« Plante voyageuse, j'ai pris mes précautions pour disparaître au bord de la mer, mon site natal »

C'était la fastueuse sépulture d'une demi-dieu qu'il s'était assurée. A lui aussi, comme à Thémistocle, pouvaient s'adresser les paroles de Plutarque :

« Placé dans un lieu découvert, ton sépulcre est salué par les mariniers qui entrent au port ou qui en sortent et s'il se donne quelque combat naval, tu seras témoin du choc des vaisseaux. »

A ce concert éternel des vagues, il avait invité la fille de Pandion, l'hirondelle :

« Viens au soleil couchant happer des moucherons sur l'herbe de ma tombe : comme toi j'ai aimé la liberté, et j'ai vécu de peu. »

Un autre oiseau, le courlis, l'amusera par ses chants :

« ... lorsqu'au coucher du soleil, le courlis siffle sur la pointe d'un rocher, et que le bruit sourd des vagues l'accompagne, c'est une des harmonies les plus plaintives qu'on puisse entendre : jamais l'épouse de Céix n'a rempli de tant de douleurs les rivages, témoin de ses infortunes. »

Tristes comme les paroles de Job qu'il a choisies pour épigraphe, sont les derniers traits de sa plume : *Comme des nuages... comme des vaisseaux... comme une ombre.* Jamais tombeau n'a parlé plus mystiquement à ses contemporains. La voix de l'*Enchanteur* n'est pas éteinte. Elle laisse répéter aux vents qui caressent sa tombe, aux vagues qui l'effleurent, la prose chantante de ses plus belles pages. Et cet Océan qui berça par une tempête sa naissance, voulut encore orchestrer, le jour de son ensevelissement grandiose au Grand-Bé, comme par un dernier salut, le concert de ses vagues furieuses ballottant toutes les barques pavoisées de deuil, accoures aux funérailles.

« Il dormira là-dessous, la tête tournée vers la mer : dans ce sépulcre bâti sur un écueil, l'immortalité sera, comme fut sa vie, déserte des autres et tout entourée d'orages. Les vagues avec les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir ; dans les tempêtes elles bondiront jusqu'à ses pieds ou,

le matin d'été, quand les voiles blanches se déploient et que l'hirondelle arrive d'au delà des mers, longues et douces elles lui apporteront la volupté mélancolique des horizons et la caresse des larges brises. Et les jours ainsi s' écoulant... le coeur de René, devenu froid, lentement s'éparpillera dans le néant, au rythme sans fin de cette musique éternelle ». (1).

(1) Flaubert. *Par les champs et par les grèves.* Cap.XI.

Vu et lu,
Besançon, le 27 Avril 1934
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
F. Gaffiot.

Vu et permis d'imprimer,
Besançon, le 30 Avril 1934.
Le Recteur de l'Académie de Besançon,
Président du Conseil de l'Université,
F. Alengry.

BIBLIOGRAPHIE

Editions

Chateaubriand - *Œuvres complètes*, 12 vol. Paris, Garnier Frères, 1859.

— *Mémoires d'Outre-Tombe*, 12 vol. Paris, Eugène et Victor Penaud Frères, 1849.

— *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré (1898, 6 vol.).

— *Voyages en Amérique, en Italie, au Mont-Blanc*, Paris, Garnier, (s.d.).

— *Atala, René, le Dernier Abencérage, les Natchez*. Paris, Garnier, (s.d.).

— *Génie du Christianisme et Défense du Génie du Christianisme*, avec notes et éclarcissements, 2 vol. Paris, Garnier, 1897.

— *Les Martyrs* ou *le Triomphe de la religion chrétienne*. Paris, Garnier (s.d.).

— *Itinéraire de Paris à Jérusalem* et de *Jérusalem à Paris*. Paris, Garnier (s.d.).

— *Vie de Rancé*, éd. Bossard, 1923.

— *Correspondance générale de Chateaubriand*, publiée par Thomas, vol. 5, 1912-1925, Champion.

— *Voyage au Mont-Blanc*, publié par G. Faure, Grenoble, Rey, 1920.

— *Les Aventures du Dernier Abencérage*, éditées par M. Dury et P. Hazard, 1927.

Extraits des œuvres de Chateaubriand - Giraud V., Hachette, 1911.

— *Extraits des œuvres de Chateaubriand.* Beaurnier A. Plon, 1912, 2 vol.

Principaux ouvrages consultés

Albert (P.) - *Histoire de la littérature française au XIX^e^ siècle;* t. I: *Les origines du romantisme*, 4.e édition. Paris, Hachette, 1880.

Baldensperger (F) - *Le mouvement des idées dans l'émigration française.* Paris, Plon, 1904.

Barthélemy (l'abbé) - *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.* - 4 vol. Paris, De Bure. MDCCLXXXVIII.

Bédier (J) - *Chateaubriand en Amérique, vérité et fiction* (dans Etudes critiques). Paris, Colin 1903.

Bernardin de Saint-Pierre - *Œuvres complètes*, Aimé Martin, 12 vol. 1818. (Particulièrement consultés: *Etudes de la nature, Les Harmonies de la nature, Voyage à l'île de France, Paul et Virginie.*

Bertaut J. - *Villégiatures romantiques.* Le Goupy, 1927.

Bertrin G. - *La sincérité religieuse de Chateaubriand.* Paris, Lecoffre, 1900.

Biré E. - *Les dernières années de Chateaubriand*, 1830-1848, Garnier, 1902.

— *Mémoires et souvenirs*, 3 vol. Paris, Rétaux, 1895-1898.

Bisi A. - *L'Italie et le romantisme français*. Albrighi & Segati, Roma, 1914.

Bourget *P.* - *Etudes et portraits*, I. Lemerre, 1888.

Briod B. - *L'homérisme de Chateaubriand*. Paris, Champion, 1928.

Brunetière F. - *Classiques et Romantiques*, dans *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*. Paris, 1887.

— *Evolution de la critique*, Hachette, 1892.

— *Evolution de la poésie lyrique*, Hachette, 1895.

Buffon (comte de) - *Epoques de la Nature* dans *Pages choisies de Buffon* par F. Hémon, Délagrave, 1888.

Cassagne A. - *La vie politique de Chateaubriand*, Plon, 1911.

Chénier A. - *Œuvres inédites*, par A. Lefranc-Champion, 1914.

Chinard G. - *L'exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*. Hachette, 1918.

Chinard G. - *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e^ et au XXIII^e^ siècle* (*Les Belles Lettres*, 1925).

Deschamps G. - *La vie et les livres*, II. Colin, 1897.

Diderot D. - *Entretiens sur le Fils naturel*: *Dorval et moi*. *Discours sur la poésie dramatique* (dans *Pages choisies de Diderot*, par Pellissier, Colin 1898).

Ditchy J. - *La mer dans l'œuvre littéraire de Victor Hugo*, Les Belles Lettres 1925.

— *Le thème de la mer chez les Parnassiens* (Les Belles Lettres, 1927).

Doumic R. - *Etudes sur la littérature française*, II. Perrin, 1898.

Doumic et Levrault - *Chateaubriand*, 22 pag. 1910.

Durry M. J. - *L'ambassade romaine de Chateaubriand*. Champion, 1927.

— *La vieillesse de Chateaubriand*. Champion, 1933 (Thèse de doct.).

Estève E. - *Etudes de littérature préromantique*. Champion, 1923.

Faguet G. - *Le Dix-neuvième siècle*, Boivin, Paris (s.d.).

Flaubert G. - *Impressions de voyage : Par les champs et par les grèves dans Œuvres complètes* de Flaubert, 21 vol. Conard, 1921-1929.

Fénelon - *Les aventures de Télémaque* par Albert Cahen (Coll. des grands écrivains de la France, Hachette, 1920, 2 vol.).

France A. - *L'amour exotique* dans *La vie littéraire*. Paris, Calmann-Lévy, 1921, 4 vol.

Galpin L. - *Souvenirs de Saint-Malo, le tombeau de Chateaubriand*, 1862.

Gautier T. - *Portraits littéraires*. Gaume, 1868.

— *Portraits du XIX siècle*. I. Lanard et Derangeon, 1894.

Giraud V. - *Chateaubriand, Etudes littéraires*. Hachette, 1904.

— *Nouvelles études littéraires*. Hachette, 1912.

— *Le christianisme de Chateaubriand*. Hachette, 1925.

— *Sœurs de grands hommes*. Crès, 1926.

— *La vie romanesque de Chateaubriand*. Coll. « Hier », 1932.

Gourmont R. (de) - *Promenades littéraires.* III. Mercure de France 1909.

Jacoubet H. - *Le genre troubadour et les origines françaises du romantisme.* Paris, Les Belles Lettres, 1929.

— *Le comte de Tressan et les origines du genre troubadour.* (Les Presses Universitaires de France, 1923).

Hugo V. - *L'homme qui rit, Les Travailleurs de la mer.* Paris, Calman-Lévy (s.d.).

Lamartine A. - *Cours fam. de littérature* XXVII; XXVIII.

— *Nouvelles confidences.* Lemerre, 1885-1887.

Langlois V. - *La connaissance de la nature.* Hachette, 1927.

Laprade V. (de) - *Les paysages de Chateaubriand.* Nantes, 1866.

— *Le sentiment de la nature chez les modernes.* Didier, 1868.

Lasserre P. - *Le Romantisme français*, 1907, Mercure de France.

— *Des Romantiques à nous.* (Ed. de la Nouvelle Revue critique, 1927.

Le Breton - *Le Roman français au XIX^e siècle* I. Avant Balzac. Société d'Imprimerie et de Librairie, 1901.

Lefèvre A. - *Esprit et maximes de Chateaubriand.* Dly, 57, 1815.

Le Febvre Y. - *Le Génie du Christianisme.* Coll. « Les grands événements littéraires ». Malfère, 1929.

Le Goffic C. - *L'âme bretonne.* Champion, 1902.

— *La Bretagne et le pays celtique.* Champion, 1902.

Lemaître C. - *Les contemporains.* Lecène et Oudin, 7 vol. 1918.

— *Chateaubriand.* Colin, 1912.

Lenormand C. - *Esquisses d'un maître. Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand. Lévy,* 1874.

Le Savoureux - *Chateaubriand.* Ed. Rieder, 1930.

Lescure (de) - *Chateaubriand.* Coll. des Grands écrivains de la France, Hachette, 1892.

Levaillant M. - *Splendeurs et Misères de Chateaubriand.* (Ollendorf 1922).

Levi E. - *Eliduc* (Marie de France) Sansoni, Firenze, (s.d.)

Masson P-M. - *Œuvres et maîtres. Chateaubriand en Orient.*

Marcellus (le comte de) - *Chateaubriand et son temps.* Levy, 1859.

Maurel A. - *Essai sur Chateaubriand et son temps.* Levy, 1859.

Maurel A. - *Essai sur Chateaubriand.* Revue Blanche, 1898.

Méra G. - *L'esthétique de Chateaubriand, genèse et développement.* Librairie des Saints-Pères, 1913.

Mirecourt P. - *Portraits et silhouettes.* Librairie des contemporains, 6-50, 1867.

Monglond A. - *Le Préromantisme français* (2 vol. parus), Grenoble, Arthaut, 1930.

— *Jeunesse.* Grasset, 1933.

Montfort E. - *Voyageurs français de Montaigne à Flaubert.* (Les Marges, janvier-mars 1929).

Morellet (abbé) - *Observation critiques sur Atala,* Denné, 1801.

MORILLOT P. - *Le roman en France depuis* 1610 *jusqu'à nos jours*. Masson, 1892.

MOREAU *P.* - *Chateaubriand. L'homme et la vie. Le génie et les livres*. Garnier, 1927.

MICHELET J. - *La mer*. Flammarion, 1893.

MORNET. D. - *Le sentiment de la nature en France au XVIII^e siècle*. Colin, 1911.

— *Le Romantisme en France au XVIII^e siècle*. Paris, Hachette, 1925.

POIRIER A. - *Les idées artistiques de Chateaubriand*. Presse Universitaire Française, 1930.

RABELAIS F. - *Œuvres*. Ed. « Les textes français », Roches, t. I-V, 1929.

RÉGNIER (H. DE) - *Figures et caractères*. Société du Mercure, 1901.

ROSENTHAL - *La peinture romantique. Paris, May*, 1900.

— *L'art et les artistes romantiques*. Le Goupy, 1928.

ROUSSE J. - *La poésie bretonne au XIX siècle*. Léthielleux, 1895.

ROUSSEAU J.J. - *Œuvres complètes* par Musset-Parhay, 23 vol. 1823-26.

SAINTE-BEUVE - *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 2 vol. Calman-Lévy, 1889.

— *Causeries du lundi*, I, II, X, L, 1857.

— *Nouveaux lundis*, III. Lévy, 1863.

— *Premiers lundis*, III. I.

SÉCHÉ S. - *Etudes d'histoire romantique*. Flammarion et Marpon, 1904.

SOURIAU M. - *Histoire du Romantisme en France*, 3 vol. Spès, 1927.

THIERRY A. - *Préface* des *Récits des temps Mérovingiens*. Coll. « Les grands événements littéraires, Malfère, 1929.

VAN TIEGHEM - *Ossian en France*, 2 vol. Rieder, 1917.

— *Le Préromantisme*, 2 vol. Alcan, 1930.

VOGÜÉ (le vicomte Melchior de) - *Le Livre du centenaire* du Journal des Débats, 1889.

— *Le rappel des ombres. Colin*, 1900.

VIGNY A. - *Poèmes antiques et modernes* ed. critique par E. Estève (Soc. des textes français et modernes 1914-15)

VOLNEY - *Les Ruines. Garnier*, 1871.

PRICIPALES « REVUES » CONSULTÉES

Date

'21 - GIRAUD V. - *Chateaubriand romanesque et amoureux*. RDM, V. p. 868-884.

'22 — *Premières relations entre Chateaubriand* et Baltimore R.H.L.F. 29. p. 268-287.

'23 - MÉRY L. - *Atala et la Bible*. RLC. III. 257-264.

'24 -DESCHAMPS J.- *Une affaire Chateaubriand en* 1818. RHLF, 31, 404-418.

'24 - MOREAU P. - *Chateaubriand et l'Amérique*. RCC. XXV, 408-416; 568-574; XXVI, 180-192.

'25 - DURRY M. - *Chateaubriand ambassadeur à Rome*. RHLF, 32, 539-572; 1926-33 p. 14-54.

'25 - GIRAUD V. - *Chateaubriand et l'Occitanienne* RDM, 25, p. 272-304.

'25 — *Sœurs de grands hommes, Lucile de Chateaubriand*. RDM, 27. p. 50-83.

'25 - Legras L. - *Chateaubriand peintre de la Bretagne.* Annales de Bretagne, 36, p. 260-285.

'25 - Rauch J. - *Chateaubriand explorateur polaire.* RB, p. 309-312.

'25 - Vianey J. - *Les grands poètes de la nature en France.* RCC, 27, p. 202-220.

'26 - Bédé A. - *La Dernier Abencérage en Italie.* RLC. VI. p. 504-507.

'26 - H. Bordeaux - *Voyageurs d'Orient.* RDM. p. 314-344.

'26 - Monglond A. - *Sur deux chapitres du Génie.* RHLF. 33, p. 98-105.

'27 - Moreau P. - *Chateaubriand et la Suisse.* R. de Genève, II, p. 45-59.

'27 - Farinelli A. - *La religion romantique et le sentiment de l'infini.* RIC, p. 12.

'27 - Giraud V. - *Chateaubriand sous l'Empire.* R.D.M, 42, p. 585-614.

'28 - Hazard *P.* - *Chateaubriand et la littérature des Etats Unis.* RLC. 4 I.

'29 - Giraud V. - *Une éducation d'autrefois, l'enfance et la jeunesse de Chateaubriand.* RB p. 557-562; 595-601; 617-621.

'30 - La Force (le duce de) - *Chateaubriand à Combourg.* RDM. 59, p. 925-931.

'31 - Champion H. - *Un manuscrit des Mémoires d'O-T.* RDM. Ier décembre..

'31 - Bordeaux *H.* - *Chateaubriand au lac de Constance.* RU. p. 257-286, Ier mai.

'33 - Champion *H.* - *Un chapitre nouveau des Mémoires d'O-T. RDM,* juillet. 1933.

INDEX

La mer dans sa jeunesse bretonne . . . PAG. 5
La tradition littéraire . . . . . » 24
Artiste et marin . . . . . » 74
L'amour au bruit des flots . . . . » 96
Aux rivages antiques des mers . . . » 132
Bibliographie . . . . . » 167